

JUSQU'À CE QUE LA MORT
NOUS SÉPARE

JUSQU'À CE QUE LA MORT NOUS SÉPARE / L'ÂME FATALE

Éric Thériault

Éditions
Lo-Ély



L'ÂME FATALE

Éric Thériault

JUSQU'À CE QUE LA MORT NOUS SÉPARE

L'ÂME FATALE



JUSQU'À CE QUE LA MORT NOUS SÉPARE

L'ÂME FATALE

Éric Thériault



ÉDITIONS LO-ÉLY
www.editionsloely.com



Facebook et Instagram : Éditions Lo-Ély

Auteur : Éric Thériault

Facebook : Éric Thériault – Auteur

Direction littéraire : Tricia Lauzon

Mise en page et révision : Lydia Lagarde

Correction : Mylène Arsenault

Graphiste pour la couverture : Véronique Brazeau

Dépôt légal –

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

2025

Bibliothèque et Archives Canada

2025

Toute reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, est formellement interdite sans le consentement de l'éditeur.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

SODEC

Québec



ISBN EPUB : 978-2-89855-104-8



Le roman que vous tenez entre vos mains a été écrit entre deux séances d'écriture, alors que je survivais à l'Apocalypse en compagnie d'autres personnages, enfermés tantôt dans un Jardin botanique, tantôt fuyant à travers les tunnels du métro de Montréal...

Les deux histoires qui suivent sont nées d'idées qui refusaient de se taire, alors que ma série – mes seuls livres publiés jusqu'à présent, il faut bien le dire – progressait. C'est ironique de se rendre compte que le présent ouvrage va être publié en plein milieu de ZMTL : il va naître de la même manière qu'il a été conçu : en plein cœur d'une autre histoire.

Je tiens toutefois à le souligner : ces deux histoires n'en sont pas moins bonnes. Je les adore comme un père aimerait ses filles. J'y aborde un sujet différent, délaissant pour quelques lignes les monstres bouffeurs de chair afin de retrouver un autre style d'horreur, moins visuel, mais qui arrive à faire frémir avec autant d'efficacité.

Les démons...

Et si ces êtres, ces démons et ces anges n'étaient pas de banales chimères ? À quel point chambouleraient-ils notre existence ? À quel point parviendraient-ils à nous glacer le sang ?

Et si... ?

Chers lecteurs, permettez-moi d'ouvrir pour vous une porte sur une réalité que beaucoup d'entre nous redoutent et que très peu aimeraient expérimenter. Explorons ensemble ce nouveau terrain de jeu, main dans la main.

Éric Thériault

JUSQU'À CE QUE LA MORT
NOUS SÉPARE

Chapitre 1

C'était le printemps 1978.

Sur une petite rue boueuse de campagne dans les Laurentides, ils roulaient dans une décapotable rouge rutilante. Une Ford Mustang GT de '69, prêtée par le concessionnaire du père de Béa. Tim, 18 ans, venait tout juste d'avoir son permis de conduire et il avait eu fort à faire pour convaincre son beau-père de lâcher les clés dans sa paume.

Le moteur grondait merveilleusement bien sous le capot et semblait apprécier la balade. Le vent sifflait autour d'eux tandis qu'ils filaient entre la double rangée de pins et d'écépicas qui bordaient le chemin, telles des sentinelles silencieuses au garde-à-vous. La pluie était tombée la veille, laissant dans son sillage la fraîcheur du renouveau. Les odeurs de la terre ressortaient davantage et venaient chatouiller leurs narines. En ce mois d'avril, la chaleur avait pointé le bout de son nez en avance et la neige, par endroits, n'était déjà plus qu'un lointain souvenir. Seules quelques mares de boue témoignaient encore de l'hiver, derniers vestiges du froid qui avait sévi durant les derniers mois.

Béatrice avait laissé ses cheveux, d'un brun foncé tirant sur le roux, détachés. Ils volaient librement au vent, comme la crinière d'une guerrière lancée à grand galop sur son destrier. Derrière ses grosses lunettes de soleil à monture métallique – des lunettes de pilote, comme ils les appelaient –, il devinait son regard amoureux posé sur lui, avec ses yeux verts rieurs qu'il adorait tant.

C'était leur premier vrai rencard officiel, alors que leur flamme venait d'être dévoilée au père de Béa. Rien n'aurait pu ternir cette journée, si ce n'avait été du renard...

— Monsieur Williams...? Monsieur Williams ?

Tim papillonna des paupières, abandonnant à regret le royaume du passé pour se joindre au présent. Devant lui, une brassée de bouquins entre les bras, Tess le dévisageait d'un air anxieux, une ride barrant son front juvénile sous sa tignasse blonde.

— Vous allez bien ?

— Oui, excuse-moi, j'étais perdu dans mes pensées. Je ne dors pas très bien ces temps-ci... Alors, comment se passe le retour en classe, dis-moi ? Le secondaire te plaît ?

— Pas trop, répliqua Tess, déposant son fardeau sur le bureau du bouquiniste. C'est toujours la déprime, de revenir à une vie normale après les vacances d'été. J'ai entendu dire que vous alliez fermer la boutique, alors je suis venue faire le plein de lecture...

— Provisoirement, je te rassure, souligna Tim en haussant un sourcil. Le temps des préparatifs et de l'enterrement... et un peu plus. J'ai décidé de prendre une semaine, pour laisser retomber la poussière. Avec toute la paperasse à remplir, je n'ai plus le temps de réfléchir.

— C'est vraiment terrible, ce qui est arrivé à madame Béa, fit tristement Tess.

— Terrible, oui..., répéta pensivement Tim.

Son regard glissa doucement vers la porte de leur appartement, attendant à la boutique. Il devinait la présence du fauteuil roulant de sa femme, vide et froid, sans sa propriétaire. La mort avait frappé de manière fulgurante, sans signes avant-coureurs, le laissant veuf et malheureux.

Il repartait encore, inconsciemment, dans ses songes et Tess commença à danser d'un pied à l'autre, mal à l'aise. Il était évident que l'homme souffrait énormément de la perte de sa douce moitié et rien de ce qu'elle aurait pu dire ou faire n'aurait atténué son chagrin. Malgré toute la compassion qu'elle éprouvait pour le sympathique vieil homme, en ce moment, elle n'aspirait qu'à une chose : payer et partir.

— Bien, je ferais mieux de filer, sinon ma mère va

s'inquiéter, lança-t-elle d'un ton faussement enjoué. Je vous dois combien pour tout ça ?

Tim s'ébroua et balaya l'air d'une main lasse.

— Offert par la maison, fit-il. Tu as été suffisamment aimable avec le vieil homme que je suis pour venir prendre de mes nouvelles, c'est ma façon de te remercier.

— Wow ! Merci beaucoup, monsieur Williams ! J'accepte avec plaisir, mais promettez-moi de ne pas trop travailler d'ici l'enterrement. J'ai perdu un cousin l'an passé et ma tante a décidé de continuer à travailler. Pour payer les comptes, vous comprenez... On m'a dit qu'elle n'avait pas pris assez de temps pour faire son deuil et que ça l'a menée tout droit à la dépression. Ça rigolait pas, vous pouvez me croire.

Un sourire effleura les lèvres du bouquiniste.

— Ne t'inquiète pas, va. J'attends seulement ma dernière livraison avant de fermer pour la journée. Je ne sais même pas si je vais y jeter un œil avant de mettre la clé dans la porte.

— Tant mieux, soupira la jeune fille. J'essaierai d'être là pour la cérémonie, si vous voulez. Madame Béa a toujours été gentille avec moi et nos discussions sur les livres vont me manquer.

— À moi aussi, confirma Tim en se levant lentement.

Ses genoux claquèrent comme deux coups de feu et il grimaça.

— Sauve-toi, maintenant. Denis devrait bientôt arriver avec ses boîtes et s'il te trouve ici, je vous connais, vous allez vider les cartons ensemble et je n'arriverai plus à vous mettre dehors.

Tess éclata de rire, rassembla ses quelques livres et se dirigea d'un pas allègre vers la sortie. Elle franchit à peine le pas de la porte qu'une sonnerie désagréable se fit entendre derrière le bouquiniste, le faisant sursauter.

— Excellent *timing*, fit Tim en faisant pivoter le fauteuil de son bureau.

Le dispositif avait été installé par la propriétaire du bloc après qu'elle se soit fait agresser voilà trois ans par un trio de voyous. Après l'attaque qu'elle avait subie, elle avait fait installer des ampoules DEL avec des détecteurs de mouvement aux entrées et cette caméra pour Tim, à l'arrière du commerce. Non pas que le quartier ait si mauvaise réputation, mais c'était peu cher payé pour garantir un sommeil réparateur. Madame Lespérance – ça la faisait bien rire qu'il l'appelât madame, considérant qu'il avait un bon vingt ans de plus qu'elle – n'était pas spécialement riche : elle ne possédait aucun bijou de valeur, aucun objet qui suscît l'envie. Sa seule possession notable consistait en un triplex qu'elle avait hérité de son père et dont elle s'occupait de façon irréprochable. Elle vivait au rez-de-chaussée et louait l'étage du dessus à une femme d'affaires constamment en voyage. Elle avait laissé le demi-sous-sol à Tim et sa femme. Là où auparavant se trouvaient deux appartements séparés par un couloir, ils avaient réaménagé l'espace, abattant les murs du premier loyer, pour créer la bouquinerie communiquant avec le petit logis du couple, qui était resté totalement fermé.

Tim s'extirpa de son siège en soupirant, contournant le bureau aussi vénérable que lui. Il remonta l'allée qui menait jusqu'à la porte arrière, laissant courir ses doigts sur les tranches des livres qui reposaient sur les innombrables étagères.

Même avant d'avoir connu Béatrice, la lecture avait été l'un de ses hobbies préférés. Il aimait se perdre à travers les pages, vivre des aventures en compagnie des héros littéraires, apprendre sur le monde en feuilletant des atlas, passer par toute la gamme des émotions en parcourant des livres plus sérieux. Quiconque l'avait connu enfant n'aurait pas été étonné de le retrouver au beau milieu d'une boutique de livres. C'était une passion qui l'avait aidé à rendre la vie plus agréable à sa femme, puisqu'elle pouvait partager son univers sans se sentir comme un poids mort. Il aurait été juste de dire que si les livres avaient pavé la voie au destin de Tim, ils avaient contribué à rendre celui de Béatrice plus supportable.

Il inspira profondément, appréciant l'odeur qui émanait des

différents volumes. Il avait lu que les pages pouvaient retenir les fragrances auxquelles elles avaient été exposées, comme autant de souvenirs emprisonnés qui résisteraient au passage du temps. Ici, le parfum d'une femme ou la fumée d'une cigarette. Plus loin, on détectait l'arôme de fleurs des champs qui s'échappaient d'un vieux livre, qui avait probablement servi d'herbier auparavant. Le mélange de toutes ces effluves caressait les narines du vieil homme et apaisait ses tourments.

Puisque sa vie avait tourné principalement autour du bien-être de sa femme, il n'avait pas eu la chance de voyager énormément et de découvrir le monde en personne. Mais en enveloppant d'un regard ému les livres qui lui avaient fait connaître tant de choses, Tim se dit qu'il n'aurait pas pu rêver d'une meilleure vie.

Il arriva devant la porte arrière et entreprit de défaire les verrous. Il entendit les premières boîtes être déposées devant l'immeuble et lorsqu'il ouvrit le battant, il fut surpris de découvrir le fils de son livreur habituel. Le jeune homme, une dernière boîte dans les bras, rougit violemment en croisant les yeux de Tim et tourna la tête.

— Denis n'est pas là ? s'enquit Tim en sortant à l'extérieur.

— Non, répondit l'autre. Il s'est tiré hier soir avec sa nouvelle conquête.

La révélation frappa le vieil homme qui resta sans voix, s'attendant plutôt à ce que son livreur soit malade ou retenu par une autre obligation. Il ne connaissait pas énormément Denis, ne le croisant que tous les vendredis, quand l'homme, qui vidait les reprises de finances, venait lui apporter tous les livres qu'il trouvait pour qu'il puisse les revendre dans son commerce. Si Denis avait bel et bien mis les voiles, ça voulait certainement dire que son principal fournisseur de livres allait le quitter pour de bon. À moins que...

— Tu es son fils, pas vrai ? Je veux dire... c'est la fourgonnette de Denis que tu as.

Le jeune homme renifla son mépris.

— La seule chose qu’il m’ait laissée, j’en ai peur. Mais oui, Denis est mon père. Et si vous vous demandez s’il va revenir, ne vous faites pas trop d’illusions. Nous ne savons même pas où il est, ma mère et moi. J’ai vu qu’il avait mis ces cartons dans la fourgonnette pour vous cette semaine. Je me suis dit que vous voudriez les avoir, considérant que ce seront sûrement les derniers qu’il vous fournira.

— C’est... très aimable de ta part, assura Tim avec un sourire crispé.

Il se pencha sur le premier paquet et le souleva en grimaçant. Devant l’hésitation du jeune homme, Tim désigna les autres du menton.

— Tu veux bien m’aider à entrer tout ça dans mon appartement ? Je vais devoir les trier pour voir ce qu’il y a de potable.

— Bien sûr, opina l’autre en s’exécutant.

Ils entrèrent dans la boutique, chargés comme des mulets, et Tim ne déposa son fardeau que pour ouvrir la porte de son logis. Arrivé dans la cuisine, le vieil homme se débarrassa de sa boîte sur la table de cuisine et demanda à son livreur de faire de même.

— Je vais aller chercher les dernières dehors, annonça le jeune homme en disparaissant prestement.

Tim hochait la tête, sans le regarder. Les mains sur les rabats de son paquet, il se sentit retomber dans ses pensées quand ses yeux virent le fauteuil de sa femme. Les bruits de pas du jeune homme s’estompèrent dans son dos et son esprit le ramena soixante ans plus tôt.

C’était le jour suivant l’accident. Un renard avait traversé la rue en catastrophe devant la voiture et Tim avait donné du volant pour tenter de l’éviter. La petite bête s’en était tirée sans mal,

disparaissant sous le couvert des conifères en leur lançant un dernier regard.

Une œillade qui viendrait hanter les rêves de l'homme pour les prochaines années, dans lesquels il avait cru voir un sourire amusé se dessiner sur les babines de l'animal. Dans ses pires cauchemars, le renard lui parlait, dans son esprit.

« Tu l'as sauvée cette fois, mais à la prochaine occasion, je ne la raterai pas. »

Phrase immédiatement suivie d'un réveil paniqué, à se démener dans ses couvertures avant d'être rassuré par la main douce et aimante de sa femme.

Lors de l'accident, la Mustang avait piqué du nez dans le fossé et, emportée par la vitesse, remonté sur le talus avant de s'échouer contre un arbre. Tim n'avait eu que quelques contusions et un bon choc nerveux, mais le constat avait été plus grave pour Béatrice.

Devant sa chambre d'hôpital le lendemain, le jeune homme avait trouvé le père de sa dulcinée assis près de la porte, la tête entre les jambes. Les cernes sous ses yeux trahissaient une longue nuit passée à veiller sur sa fille et lorsque l'écho des pas de Tim lui parvint, il se leva pour lui faire face avec un visage grave que Tim n'arriva pas à déchiffrer.

— Le médecin dit que sa colonne a été salement touchée pendant l'impact et qu'elle risque de rester paralysée... des orteils jusqu'au bassin, qu'il dit, pour le restant de ses jours.

Les couleurs avaient quitté le visage de Tim alors que la réalité le frappait. Il avait détruit la vie de sa belle, à cause d'un bête accident. Le monde sembla tanguer autour de lui et il dut tendre la main pour éviter de tomber sur le postérieur. Raymond leva les yeux et les riva aux siens.

— Je t'ai confié la vie de ma fille ce jour-là, en même temps que les clés de ma voiture. Elles étaient toutes les deux sous ta responsabilité. Aujourd'hui, tu me les ramènes brisées, l'une comme

l'autre. On nous a dit qu'à cause des blessures qu'elle a subies, ses chances d'enfanter sont presque nulles. C'est tout un pan de sa vie qui vient de s'écrouler d'un coup et je pourrais – je devrais – t'étrangler de mes mains pour faire subir de telles horreurs à ma fille. Et toi, tu es là, devant moi, avec quelques égratignures, alors que ma Béatrice ne sera plus jamais la même.

— Je comprends, monsieur Anderson. J'imagine qu'à votre place, je réagirais exactement de la même manière.

— Quelle genre de vie s'offre à elle maintenant, tu peux me le dire ?

— Elle m'aura, moi, répondit sérieusement le jeune homme.

— Te fous pas de ma gueule, gamin. Pas ici, devant la porte de sa chambre d'hôpital, s'emporta Raymond en haussant le ton, s'attirant un regard mauvais de la part d'une infirmière qui passait.

— Je n'oserais jamais faire une chose pareille. Le malheur qui s'abat sur elle n'altère en rien l'affection que j'ai pour votre fille et, chaise roulante ou non, elle reste la même pour moi. Vous l'avez dit vous-même : elle était sous ma responsabilité et le destin a fait en sorte que j'ai failli à ma tâche. C'est un poids que je devrai porter toute ma vie. Je n'ai pas réussi à la protéger comme j'aurais dû. Mais j'ai la chance de pouvoir prendre soin d'elle et ça contribuera certainement à alléger mon fardeau.

— Tu me demandes sérieusement de te laisser ma fille unique quand c'est toi qui l'as mise dans cet état ? Si sa mère était encore parmi nous, c'est peut-être bien elle qui te giflerait !

— Je ne vous décevrai plus...

Raymond passa sa main dans ses cheveux.

— Promets-moi dans ce cas... que plus rien ne lui arrivera de fâcheux, qu'elle connaîtra une vie longue et heureuse et que, même à la fin, tu seras à ses côtés pour veiller sur son bien-être. Je ne serai pas toujours là pour m'assurer que tu tiennes ta promesse, mais si tu devais échouer encore une fois, tu aurais affaire à moi et ça sera plus mémorable que les quelques bleus que tu as sur la

figure.

Tim hocha la tête, solennel.

— Vous avez ma parole.

— Les dernières..., soupira le jeune homme en entrant dans l'appartement, chargé de trois volumineux cartons.

Voyant à peine où il posait les pieds, il ne remarqua pas la chaise roulante vide de Béatrice qui se dressait sur son chemin et son pied se prit dans les hayons. La bouche béante sur un « o » de surprise, Tim assista à sa chute disgracieuse, alors que les boîtes volaient plus loin avant d'éparpiller leur contenu aux quatre vents et que le porteur s'étalait de tout son long, emportant la chaise dans son élan. Avec une grimace de douleur, il roula sur lui-même, portant la main à son tibia, cherchant à comprendre ce qui venait de se passer.

Voyant la chaise de sa femme sur le côté, Tim lâcha le livre qu'il tenait entre les mains et s'approcha lentement, la bouche sèche.

— Oh, merde, croassa le jeune homme au sol.

— Tout va bien ? s'enquit Tim.

Ce dernier chercha tant bien que mal à dissimuler que son attention dérivait davantage vers l'outil que sur le bien-être de son livreur, mais par chance, ce dernier n'eut pas un regard pour le vieil homme.

— Ouais, impec..., maugréa-t-il, se redressant en frottant son membre endolori.

Grimaçant, il tendit la main pour aider Tim à relever la chaise. L'homme écarta ses doigts, doucement, mais fermement.

— Ça va, elle n'est pas lourde, répliqua Tim.

Le jeune fronça les sourcils.

— Écoutez, je suis vraiment désolé... avec les boîtes, je voyais plus où j'allais. J'espère qu'elle n'a pas souffert autant que moi.

Les traits de Tim se crispèrent.

— Ça va aller, je te dis, répéta-t-il, plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu.

À peine ces paroles avaient-elles franchi ses lèvres qu'il les regretta. Ça ne lui ressemblait pas. Cependant, il ne pouvait les effacer. Soupirant, il remit la chaise en place et s'éclaircit la voix.

— Pardonne-moi... la mort de Béa est trop récente et je tiens beaucoup à tout ce qui me rattache encore à elle, fit-il en baissant la tête.

Il sentait les larmes affluer et détourna le regard, mettant mal à l'aise le jeune livreur.

— Y'a pas de mal, souffla-t-il. Ça doit pas être évident, perdre quelqu'un d'aussi proche...

Ne sachant pas quoi ajouter, il laissa sa phrase en suspens et jeta un œil aux alentours, au chantier que les livres en liberté avaient causé.

— Vous voulez un coup de main, pour ramasser tout ce bazar ?

Tim sourit, secouant la tête.

— Non, ça ira. Rentre chez toi et ne t'inquiète pas pour ton père. Les hommes sont passés maîtres dans l'art de faire des conneries. Avec un peu de chance, il se rendra compte de ses erreurs et reviendra vers vous.

Le jeune homme eut un sourire sans joie.

— J'y compterais pas trop, surtout que je ne suis pas tout à fait certain que ce soit une mauvaise chose qu'il soit parti, pour diverses raisons. Mais on verra, les miracles existent, à ce qu'on dit...

Tim l'aida à se lever et le remercia une dernière fois avant de le laisser partir et de refermer derrière lui, avec les verrous. Lorsqu'il fut fin seul, les doigts effleurant amoureuxment l'accoudoir de la chaise roulante de sa femme, il prit conscience du nombre de

bouquins qui couvraient son plancher, d'une partie de la cuisine jusqu'au salon.

Il n'avait jamais eu un grand logement, mais la quantité impressionnante de livres qui avaient émergé des trois boîtes avait pratiquement relooké la moitié de la place.

— Bon... va falloir mettre de l'ordre là-dedans, murmura-t-il en agrippant le rabat d'une première boîte.

Alors qu'il se mettait à quatre pattes, remettant les ouvrages pêle-mêle dans les cartons, il remarqua soudainement un son ténu mais vibrant, qui agressait son ouïe. Il redressa la tête, fronçant les sourcils, cherchant l'origine du phénomène, mais ne vit rien.

Le réfrigérateur ronronnait, tel un matou repu, dans un coin de la cuisine. La climatisation cliquetait doucement, coincée dans la petite fenêtre haute du salon. L'horloge, trônant en hauteur au-dessus de la table de cuisine, égrenait les secondes avec son tic-tac régulier comme à son habitude, indifférente à l'environnement qui l'entourait.

Ce qui l'agaçait, c'était un son strident. Tim secoua la tête. Ça lui rappelait la sensation qu'il éprouvait devant un téléviseur resté ouvert, qui émettait un bruit semblable, aussi désagréable. Il se hâta de ranger les livres, passant à la deuxième boîte, se promettant d'aller prendre l'air par la suite.

Depuis le départ de sa femme, il ne se sentait plus tout à fait lui-même, comme si la Faucheuse, dans sa moisson, avait emporté un morceau de son être en venant récupérer l'âme de Béa.

Plus il remettait les livres à leur place, plus il eut l'impression que le bruit s'amplifiait, le faisant grincer des dents. Était-ce lié à la chute du gamin et à sa réaction exagérée quand le jeune avait voulu l'aider ? Avait-il pété un câble de trop et finalement dérégulé son cerveau ?

Tâtonnant pour attraper un énième bouquin, il serrait la mâchoire sans s'en rendre compte. Il aurait pu tout simplement laisser sa tâche en plan, prendre ses souliers et aller battre les

trottoirs ; la suite aurait été très différente.

Mais lorsque ses doigts se posèrent sur une couverture de cuir, patinée par le temps à certains endroits, le silence revint instantanément, le prenant par surprise. Il prit une brusque inspiration, s'agrippant au livre comme un nageur à une bouée de sauvetage, les larmes aux yeux. Il fut secoué de constater dans quel état de stress il se trouvait et ça lui rappela aussitôt les expérimentations que menait l'armée sur les attaques sonores, pour déstabiliser l'adversaire. Il essuya distraitement ses paupières d'une main tremblante et baissa le regard sur le livre qu'il tenait.

De prime abord, il paraissait des plus ordinaires, avec une reliure d'un brun mat, élimée. La couleur tirait sur le jaune aux coins, signe que ses lecteurs n'avaient pas été tendres à son endroit. L'odeur qui s'en dégagait n'avait rien à voir avec celle qui régnait dans sa boutique, ni ne s'approchait d'un parfum qu'il eut humé auparavant. Un relent de terre, de moisissure et de renfermé s'échappait d'entre les pages. Sans qu'il s'en explique la raison, un profond sentiment de dégoût s'empara de lui et ses lèvres se crispèrent dans un rictus.

Il déplaça sa main et ouvrit l'ouvrage sur la page titre, voulant connaître le sujet dont il traitait. Craquant sous ses doigts, le livre exhala de plus profondes fragrances, teintées de sueur et d'une touche de cuivre qui serrèrent l'estomac du vieil homme. En grandes lettres dorées, le titre s'affichait au milieu de la page décolorée, au-dessus d'une phrase plus longue.

'Djinn'

*'Ou tout ce que vous avez toujours souhaité sans jamais
avoir osé le formuler.'*

Tim ricana en lisant le texte pompeux. Encore un livre écrit par un fumiste qui cherchait des pigeons suffisamment crédules, prêts à croire aux miracles en échange de quelques dollars.

Il feuilleta le volume du bout des doigts, découvrant des recettes, des incantations et d'autres textes ésotériques. Un genre de lecture qui n'aurait jamais sa place dans les étagères de sa bouquinerie. Il allait le refermer – il avait hâte de le faire – quand il tomba sur une page dont le coin était corné, retenue par un petit signet qui glissa à côté de sa cuisse.

Sous ses yeux se révéla une autre recette, toute aussi glauque que les précédentes.

— Comment ressusciter un être cher ? lut Tim à voix haute, le cœur au bord des lèvres en détaillant les ingrédients.

Il sourit malgré lui à la coïncidence, transporté par les émotions qui le traversèrent. Sans le regarder, il porta la main vers le signet et l'effleura avant de l'empoigner.

Il fut aussitôt traversé par une décharge d'énergie, son corps s'arc-boutant violemment, un cri d'effroi coincé dans sa gorge. Son esprit fut renvoyé des années en arrière.

Il se revit au volant de la Mustang GT, humant l'odeur de terre mouillée qui baignait l'atmosphère et entendant en sourdine le rire cristallin de Béa à ses côtés. Si le paysage semblait confus autour d'eux, les couleurs se coulant les unes aux autres dans un kaléidoscope délirant, il n'en était rien de la route de gravier boueuse, où il vit clairement le renard, l'élément précurseur à leur accident tragique, traverser la route.

Traverser... et se tourner tranquillement vers Tim. Ses yeux étaient noirs, comme deux petites billes d'encre, véritables gouffres insondables. Ses babines se retroussèrent en une parodie de sourire carnassier alors qu'il s'arrêtait en plein milieu du chemin.

— Timmy..., siffla-t-il.

Avant la collision, l'esprit de l'homme réintégra l'instant présent, en sueur et le souffle court. Regardant tour à tour le livre et le signet, il les lança tous les deux à travers la pièce sans ménagement, le cœur battant la chamade. Il se remit sur ses jambes flageolantes tant bien que mal, prenant appui sur le mur, son

attention ne quittant jamais l'endroit où le livre avait échoué, ouvert et renversé près de la table basse du salon, comme un corps gisant. Il s'attendait presque à ce que l'ouvrage revienne vers lui en claquant de la tranche comme une mâchoire, prêt à venger l'affront que lui avait fait le bouquiniste.

Tim secoua la tête, prit une nouvelle inspiration. Il comprit que le moment était décidément venu pour aller prendre l'air et tourna les talons vers la sortie, ne s'arrêtant que le moment d'enfiler ses chaussures et récupérer son portefeuille.

Chapitre 2

Il n'y avait pas grand-monde au Charlie's ce soir-là. Après être sorti en coup de vent de chez lui, Tim avait laissé ses pieds le guider, ne se rendant nulle part en particulier. L'image que lui avait imposée son étrange expérience au contact du signet lui tournait dans la tête, au milieu de ses souvenirs de Béa, le perturbant davantage. Sa pauvre âme ne pouvait s'empêcher de repasser en rafales les moments passés avec sa femme.

Pire encore, il s'infligeait une certaine culpabilité devant sa mort, qu'il savait pourtant non fondée. Se punissant lui-même d'être en vie alors qu'elle ne respirait plus, couchée dans l'un des congélateurs de la morgue. Comme s'il avait pu empêcher le destin de suivre son cours, en se couchant devant lui. Les crises de cœur étaient soudaines et nul ne pouvait les prédire, pas même un conjoint dévoué. Toutefois, la vieille promesse faite dans un couloir d'hôpital à son beau-père revenait toujours à la surface. Et il se posait la même question.

— Est-ce que j'en ai suffisamment pris soin ? Ai-je rempli ma part de l'entente ?

Évidemment, il n'aurait pas su le dire. Pas plus que Raymond, emporté par un accident de la route vingt hivers auparavant. L'ironie de la vie avait fait en sorte qu'il avait été tué alors qu'il ramenait l'une de ses voitures à son site de vente. Une plaque de glace avait fait sortir le véhicule de la route et l'homme était mort sur le coup, passant à moitié par le pare-brise, lui arrachant une bonne partie du visage. Fin horrible, s'il en était.

Il était donc assis au bout du bar. Il avait ouvert sa soirée avec son vieil ami, Jack Daniels, tentant de chasser ses idées noires. Ça devait faire trente ans qu'il ne s'était pas sifflé de l'alcool, hormis

les quelques coupes de vin échangées avec Béa. Pourtant, bien vite, il avait vidé son verre, à tel point qu'il eut la désagréable impression que le bar prenait la tangente. Dès lors, il avait mis la pédale douce, sous l'œil inquiet du barman, et s'en était tenu à de la bière tablette, qu'il buvait du bout des lèvres. Le goût lui sembla plus amer, mais le résultat était satisfaisant, ses pensées s'effilochant comme des nuages vaporeux dans son esprit.

— Ça va aller, monsieur Williams ? demanda le serveur en s'approchant de l'autre côté du comptoir.

— Ouais, il faut, répondit sombrement Tim. On se connaît ?

— Vous ne vous rappelez pas de moi, j'imagine... Je suis Scott DeLorean, le père de Tess. J'ai entendu la nouvelle pour votre femme. Mes condoléances les plus sincères.

Le vieil homme grimaça un sourire.

— C'est apprécié, maugréa-t-il en levant son verre.

Il se tourna vers la salle et désigna l'endroit de la main. Quelques têtes dépassaient du box au fond et d'autres discutaient tranquillement à une table près de la porte de sortie, mais personne ne se trémoussait sur la minuscule piste de danse ni ne faisait claquer les boules de billard.

— Pas une grande soirée, on dirait, pas vrai ? fit Tim.

Le serveur haussa les épaules.

— Le proprio du Thunder's est mort hier. Une autre âme qui nous quitte. La plupart de mes réguliers sont partis dans son bar pour lui rendre un dernier hommage. Je suis surpris qu'il soit ouvert aujourd'hui, mais sa fille avait déjà commencé à prendre les rênes de la place. Ce doit être leur manière de dire que la vie suit son cours...

Il soupira.

— Et vous, comment ça se passe ?

Tim secoua la tête, se perdant dans la contemplation de sa bière.

— Je survis. Les journées ne sont guère plaisantes, mais j’imagine qu’après avoir passé les arrangements, l’enterrement et tout le reste, ça ira mieux. Ensuite, y’aura le deuil à gérer.

— Les femmes... On passe notre vie à les trouver insupportables, mais quand elles ne sont plus là..., songea Scott à voix haute. Je suis content que vous ayez laissé tomber le fort pour quelque chose de moins raide. On creuse notre propre tombe quand on essaie de noyer le vide causé par leurs départs, si je peux m’exprimer ainsi.

— Je n’essaie pas de noyer quoi que ce soit. Je voulais simplement... oublier... quelques heures, sans être chez moi, à ressasser les vieux sentiments, entouré de souvenirs qui me renvoient l’image de ma vie à deux. Croyez-moi, l’alcool est moins sournois que la mémoire, Scott, fit Tim en s’envoyant une grande lampée.

— Si vous le dites... Je vous en remets un autre ? demanda-t-il en pointant le verre désormais vide entre les mains de Tim.

Le vieil homme leva une main devant sa bouche pour digérer et repoussa sa bière de l’autre main.

— Si vous le faites, j’ai bien peur de ne pas être en mesure de retrouver ma porte. La dernière chose qui me ferait envie ce soir, c’est dormir dehors comme un animal...

Tim s’étira, faisant craquer son dos usé.

— Je crois plutôt que je vais rentrer... Demain, je dois passer au salon funéraire, pour les arrangements de Béa...

— Une journée difficile en perspective, commenta Scott en s’accoudant au comptoir.

— Difficile, sans aucun doute, acquiesça Tim, mais nécessaire. Et en toute franchise, je redoute bien davantage la mise en terre. J’ai pleuré comme une madeleine quand on a enterré mes parents. Imaginez un peu ma propre femme...

Scott hocha la tête.

— On devrait y être, en passant. À la cérémonie. Pour vous soutenir, Tess et moi.

Le vieil homme sourit faiblement.

— C'est gentil, Scott. Passez-lui le bonjour de ma part, voulez-vous ? C'est une chic fille.

— Je n'y manquerai pas...

Tim opina du chef et descendit de son tabouret. Il sentit l'établissement tout entier tanguer sous ses pieds et plaqua ses mains sur le comptoir l'espace d'une seconde, sous le regard soucieux de Scott. Il prit une grande inspiration et, après un dernier geste d'au revoir à l'intention du serveur, se dirigea vers la sortie d'un pas prudent.

La brise fraîche de fin de soirée qui lui caressa le visage en franchissant les portes le revigora un peu. Les mains dans les poches, il regarda les voitures passer dans la rue durant quelques secondes et, profitant de ce que la température était agréable, il décida de retourner chez lui à pied, sans se presser. Longeant les trottoirs, il avait dégrisé depuis longtemps quand il posa le pied dans son quartier.

Le visage de Béatrice revenait lentement le hanter. Il apparaissait dans son esprit comme dissimulé derrière un voile, l'empêchant de distinguer les détails qu'il affectionnait tant de sa femme. Ses yeux bleus rieurs, la fossette qui se formait quand d'aventure un sourire la surprenait... Plongé dans ses rêveries, se dirigeant d'un pas machinal vers l'escalier qui le mènerait à sa porte, il n'entendit pas l'homme s'approcher et sursauta violemment quand l'autre le héla à voix basse, réussissant du même coup à effrayer son interlocuteur.

— Bordel ! Pardonnez-moi, m'sieur ! s'étonna l'homme, levant les mains pour montrer qu'il n'était pas armé. Je croyais que vous m'aviez entendu arriver, parole !

Tim tenta de ralentir les battements effrénés de son cœur,

prenant de longues respirations, détaillant le nouveau venu. Des cheveux longs et crasseux en bataille, les vêtements non seulement trop grands pour lui, mais parsemés de déchirures et de taches d'origine inconnue. Le corps sale de l'homme dégageait une odeur rance de sueur qui fit plisser les narines du bouquiniste. Tout clamait chez cet inconnu l'itinérant en vadrouille. Tim recula d'un pas vers son appartement.

« Il y a eu un temps où Béa t'aurait laissé entrer », pensa Tim, avec un spasme ironique. « Laisse prendre une douche et un bon repas. Elle était comme ça, ma Béa. T'arrives quelques jours trop tard pour la cuvée, mon frère... »

— Vous auriez pas un peu de monnaie, des fois ? demanda l'homme, une haleine d'alcool s'échappant à chaque mot. Je traverse une mauvaise passe en ce moment et j'aurais bien besoin d'un coup de main...

Tim ne put s'empêcher de ricaner amèrement.

— Ma femme est morte il y a trois jours, dit-il d'un ton cinglant. On traverse tous les deux une mauvaise passe, ajouta-t-il en s'engouffrant dans ses marches.

— Je pouvais pas savoir, désolé ! se confondit l'autre, le suivant jusqu'au haut de l'escalier. Toutes mes condoléances, mon vieux.

Tim s'arrêta au bas du palier, sa clé prête à déverrouiller la serrure. Il sentit sa colère tomber subitement et la fatigue l'envahir. Il haussa le ton pour que le vagabond puisse l'entendre.

— Merci beaucoup...

Puis, après une brève hésitation, il continua.

— Vous devriez traîner un peu plus loin. Ma propriétaire est un poil parano depuis qu'elle s'est fait attaquer, voilà quelques années. Je ne serais pas surpris qu'elle appelle les flics pour vous faire virer à la seconde où elle vous verra.

L'itinérant releva la tête fièrement, piqué au vif.

— Sauf votre respect, cette ville est à tout le monde, aux dernières nouvelles. J'irai bien où ça me chante sans demander la permission à qui que ce soit !

Le vieil homme haussa les épaules en ouvrant sa porte.

— Faites gaffe à vous alors, un homme averti en vaut deux.

Il referma derrière lui, poursuivi par les grognements de l'itinérant.

Retirant ses chaussures en grimaçant, il ne prit pas la peine d'allumer la lumière, connaissant les lieux comme le fond de sa poche. Il traversa la bouquinerie, passant une main affectueuse le long de son bureau au passage et se rendit directement au logement, retrouvant avec une moue irritée le reste de la pagaille de livres au sol.

Il n'y prêta qu'une légère attention, ne voulant que retrouver le confort de son lit pour récupérer. Arrivé dans la chambre, il prit à peine le temps de retirer sa veste et la déposer sur sa commode avant de s'écrouler sur les couvertures, ses mains ramenant à lui l'oreiller de sa belle disparue pour le presser contre son visage.

Le parfum de Béa imprégnait encore le tissu, ravivant douloureusement les souvenirs dans le cœur de l'homme qui ne put s'empêcher d'éclater en sanglots incontrôlables et libérateurs.

Ses jointures blanchirent à force de serrer l'oreiller. Tim ferma les yeux après quelques minutes, les émotions ayant drainé l'énergie qui lui restait.

Il sombra rapidement dans le sommeil, son esprit l'entraînant malgré lui dans des songes peuplés de renards et de voitures.

Chapitre 3

C'était en effet toujours le même rêve depuis la mort de Béa. À croire que leur relation entière ne s'était réduite qu'à cette seule scène, où le destin avait joué un tour cruel envers Béa, emportant dans sa tourmente ses jambes et une partie de sa vie.

De nouveau, Tim se retrouvait au volant, conduisant sur une route aux alentours flous, entouré de hautes silhouettes feuillues indistinctes, appartenant à un lointain passé.

Et le moteur grondait, affamé d'avaler la distance.

Sur le siège passager toutefois, nulle trace de Béa cette fois. À sa place se tenait, le dos droit et rigide comme un roc, Raymond, son beau-père. Il semblait s'être mis sur son 31, comme dans ses meilleurs jours de vente au concessionnaire à l'époque, portant un costume trois pièces gris anthracite et un chapeau de feutre assorti. Sur ses genoux, roulé en boule et le museau reposant sur ses pattes, le renard fixait Tim sans ciller.

— As-tu su veiller sur ma fille, Timmy ? demanda Raymond, regardant vers l'avant. As-tu pris soin d'elle comme promis ? ajouta-t-il d'une voix caverneuse qui ne lui ressemblait pas.

Tim savait à qui appartenait cette voix. L'ayant entendue à multiples reprises dans différentes versions du même cauchemar, il avait compris que c'était celle du renard. Représentait-il sa conscience ou sa culpabilité dans l'affaire, il n'aurait su le dire. Un amalgame des deux, possiblement. Ou complètement autre chose, au-delà de la compréhension du vieil homme.

Oh, il aurait tant désiré attraper l'animal et le jeter par-dessus bord, pour retrouver la paix intérieure. À chaque fois que son regard se posait sur lui, le sentiment d'impuissance face à l'accident de Béa le submergeait et il en était venu à haïr profondément le renard. Il ne

souhaitait rien de plus que de le voir souffrir autant que lui et d'effacer une bonne fois pour toutes le sourire moqueur qui paraissait se former sur ses babines, semblant le narguer.

Mais ses mains étaient rivées sur le volant et impossible d'en reprendre le contrôle. Ainsi allaient les rêves.

— Ma fille est morte ! accusa Raymond, avant de pousser un cri de détresse déchirant. Tu as failli à ta promesse, Timmy !

Tournant la tête, il dévisagea Tim de son seul œil valide. En effet, tout le côté droit de son visage disparaissait dans une bouillie informe de sang et d'éclats d'os, de cartilages et de peau. Le cœur du vieil homme se souleva, mais il n'en fut pas totalement surpris. Il connaissait la fin tragique de son beau-père et si le cercueil était demeuré fermé par respect pour la famille et pour le défunt, il en comprenait désormais la raison. Aucun embaumeur ne pouvait effacer de tels dégâts et rendre à un humain un aspect normal.

Raymond posa une main sur le renard et le caressa doucement.

— Je t'avais averti de ce qui arriverait si tu échouais... Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant, pour elle ? Tu l'as laissée mourir ! tonna-t-il, postillonnant rageusement.

Tim aurait voulu se défendre, crier sa peine, mais il ne réussit à articuler qu'un misérable couinement, le cœur serré. Il savait qu'il était injuste de le tenir pour responsable d'une crise cardiaque, surtout à l'âge de Béa. Elle lui avait toujours semblé mener une belle vie, aux côtés de son époux. Bien qu'il ne lui ait jamais demandé explicitement, il sentait qu'elle était heureuse.

— Tu l'as laissée mourir..., se lamenta son beau-père, serrant les poings, tirant le poil de l'animal du même coup.

Le renard tressaillit à peine et ses babines se retroussèrent d'un air amusé quand les yeux de Tim tombèrent sur lui.

— Alors, Timmy, qu'est-ce que tu comptes faire pour Béa, dis-moi ? le questionna le renard, tandis que Raymond secouait la tête en pleurnichant de plus belle.

Le corps de Tim se raidit en s'apercevant que l'animal lui adressait directement la parole, pour la première fois. Le renard lui décocha un clin d'œil avant de lancer.

— Regarde devant toi, abruti !

La tête du vieil homme se releva et son sang se glaça dans ses veines. À genoux sur le macadam, à quelques mètres seulement de la voiture, sa femme levait les bras dans une vaine tentative de se protéger du bolide vrombissant. Tim eut le réflexe d'appuyer sur le frein, mais son pied – tout comme ses mains – ne lui appartenait plus et il enfonça plutôt l'accélérateur, faisant bondir la Mustang sur la femme.

— Qu'est-ce que tu vas foutre pour aider ta femme ? hurla le renard, couvrant de sa voix tonitruante les hurlements de Tim et les sanglots de Raymond, qui arrachait maintenant par poignées le pelage de l'animal.

Au moment où Béa entra en collision avec le pare-chocs, ses yeux se braquèrent sur son mari, exprimant toute la douleur du monde. Sa bouche s'ouvrit en un « o » parfait, tandis qu'une gerbe de sang s'échappait de ses lèvres, éclaboussant le capot et le pare-brise.

Tim se redressa d'un coup sur son lit, criant et pleurant, en sueur, mais bien réveillé. Ses couvertures étaient rejetées en boule à ses pieds. Les nerfs à vif, la respiration saccadée, il prit quelques secondes pour se situer, l'esprit toujours à cheval entre le pays des rêves et le monde réel.

La sensation de vitesse et de vent sur son visage était encore fraîche et l'image de sa femme devant la voiture fit remonter des frissons de terreur le long de sa colonne vertébrale. Sans parler de son beau-père, à moitié défiguré...

Se retournant sur son séant, il tendit la main vers le cadran numérique, peu surpris de voir qu'il tremblait comme une feuille.

Trois heures du matin.

En somme, il n'avait dormi que deux ou trois heures, tout au

plus. Le retour du *Charlie's* n'était plus qu'un épisode lointain à son souvenir, mais il se rappelait être parti aux alentours de minuit, avoir marché jusqu'à chez lui, et avoir eu une conversation avec un sans-abri.

Il soupira, reposant le cadran. Alors que les fragments de son cauchemar s'effiloçaient lentement, disparaissant dans l'ombre comme les tentacules d'un croque-mitaine prêt à jaillir quand il s'y attendrait le moins, il s'adossa contre la tête de lit.

Il avait rendez-vous dans six heures au salon funéraire, pour l'une des pires tâches de son existence. Il sentit qu'il ne retrouverait pas facilement le sommeil après une expérience comme celle-là et fut tenté de se lever pour faire du café afin de chasser les derniers nuages de son rêve – et peut-être même finir de ranger les quelques livres qu'il avait laissés éparpillés – mais il resta immobile, écoutant le son de sa propre respiration.

Il récupéra l'oreiller de Béa, tombé au sol pendant qu'il dormait et le serra dans ses bras. Il ferma les yeux, mais le repos le fuyait. La voix du renard lui revint en tête, vibrant rappel de son rêve.

« Qu'est-ce que tu vas foutre pour aider ta femme ? »

Hanté par la petite créature, Tim frissonna de plus belle. Il attrapa ses couvertures d'une main et s'enveloppa d'un geste enfantin, s'emmitouflant par-dessus la tête comme autrefois, quand il désirait se protéger des mauvais esprits. Recroquevillé dans une position fœtale, l'oreiller de sa femme décédée au creux de l'estomac et la couverture rabattue sur lui, il eut le fol espoir de pouvoir dormir un peu avant le matin, mais n'y parvint pas.

Chapitre 4

Le café matinal n'avait pu effacer totalement les cernes sous ses yeux, mais il se sentait suffisamment en contrôle de lui-même quand il mit la clé dans la serrure avant de partir. Pas de tremblements ni de palpitations. Il avait eu peur d'avoir la nausée en se levant, mais il ne voulait pas repousser son rendez-vous. Heureusement, malgré son détour au bar, il n'avait pas la gueule de bois.

L'air était froid et lui donna un coup de fouet quand il gravit le petit escalier en granit menant au trottoir.

La ville s'éveillait tranquillement et seule une voiture circulait dans la rue, s'éloignant vers le nord pour une destination inconnue de Tim. Un homme marchait de l'autre côté de l'artère, une mallette en cuir dans une main et un gobelet fumant dans l'autre, le visage aussi ravagé que celui du vieil homme.

Resserrant sa veste sur lui, il s'apprêtait à s'engager à son tour sur la chaussée quand la voix de sa propriétaire s'éleva dans son dos.

— Vous voilà bien matinal, Tim...

S'il ne sursauta pas à proprement parler, il contracta sa mâchoire pour éviter de hurler. Il ne s'attendait pas à la présence de la femme à l'extérieur, surtout à cette heure. Il se retourna vers le balcon du premier étage et trouva madame Lespérance en jaquette de nuit, une cigarette à la main, assise sur une vieille chaise de patio, la rescapée du dernier ensemble qu'elle n'ait jamais possédé. Elle souffla un panache de fumée vers le ciel, ne le quittant pas de ses yeux étrécis.

— Bien le bonjour, madame Lespérance, fit-il en hochant la tête.

— Comment allez-vous, Tim ? Vous avez une tête à faire peur...

Le vieil homme haussa les épaules, soupirant. La délicatesse ne faisait décidément pas partie de la palette de qualités de son interlocutrice.

— Je vais... bien. Aussi bien qu'on puisse se sentir quand on va choisir un cercueil pour sa défunte femme, en tout cas, lança-t-il avec un sourire forcé.

Le visage de la femme se crispa et elle se hâta de prendre une nouvelle bouffée de cigarette pour masquer son malaise. Malgré son tempérament désagréable et ses airs désapprobateurs, elle avait beaucoup apprécié la nature calme et posée de Béa et sa disparition la chagrinait énormément.

Tim se racla la gorge.

— Je n'ai pas dormi beaucoup ces temps-ci, avoua-t-il. J'ai préféré fermer la boutique pour quelques jours, histoire de faire mon deuil tranquillement.

La propriétaire acquiesça et, le temps d'un battement de cœur, son visage sévère s'adoucit.

— Prenez tout le temps qu'il vous faudra. C'est la seule chose dont vous devez vous préoccuper désormais. Vous avez été bon avec Béa, n'en doutez pas une seconde, je vous ai vus ensemble. Aujourd'hui, la seule personne qui mérite qu'on s'occupe d'elle, c'est vous.

— Oui, on m'a déjà dit ça, une fois ou deux...

— C'est la vérité, Tim, pressa madame L'Espérance en s'avançant sur sa chaise, le pointant du bout incandescent de sa cigarette. Par ailleurs, si vous avez besoin de quoi que ce soit, d'un service ou d'une oreille attentive, je vous rappelle que ma porte vous sera toujours ouverte, à toute heure du jour ou de la nuit.

Le vieil homme sourit malgré lui à l'offre de la femme.

— J'en prends bonne note. Je vais y aller maintenant, sinon

je vais rater mon bus.

La femme balaya l'air du revers de la main, le congédiant telle une reine sur son estrade, prenant une énième bouffée de fumée.

— Oh, filez, filez... Il n'y a rien comme le bon air pour se changer les idées...

Le salon funéraire paraissait aussi sobre que la petite brunette en tailleur, qui l'accueillit, était froide. Quand elle lui ouvrit la porte, il voulut lui serrer la main, mais elle se détourna sans le regarder, l'enjoignant de la suivre. Ramenant ses doigts le long de son corps, il mit un pied dans l'encadrement avant que la porte ne se referme.

« Aussi chaleureuse que ses propres clients », pensa Tim en empruntant le petit couloir menant aux bureaux.

Le tapis gris était ras et étouffait le bruit de leurs pas tandis qu'il détaillait l'endroit. Il n'avait pas souvent visité des funérariums dans sa vie – ne s'en plaignait pas non plus – et se doutait qu'ils devaient tous se ressembler. Des arrangements floraux ici et là dans les coins, des lanternes en cuivre et en laiton, plantées au mur, produisant une douce lumière sans chaleur. À leur droite, trois portes donnaient accès à des salles d'exposition. Toutes étaient fermées pour le moment et il n'avait pas le désir de voir ce que ça allait donner à l'intérieur. Il le saurait bien assez tôt.

Ils entrèrent dans une pièce occupée par deux bureaux gigantesques en érable, placés l'un en face de l'autre. Des piles de dossiers attendaient sagement sur le bureau occupé par la femme et il entrevit son nom sur celui en plein milieu du meuble. Elle prit place sur sa chaise et invita Tim à faire de même devant elle.

Le vieil homme hésita un peu, mal à l'aise de n'avoir pas encore pu échanger un seul mot avec celle qui planifierait la dernière sortie de sa femme. Soupissant, il tira une chaise et s'installa le plus confortablement possible.

— J'ai préparé la majorité de la paperasse hier, annonça finalement la femme, brisant le silence. Je voulais simplement

repasser avec vous pour m'assurer que tout était conforme. Il faut également voir ce que vous allez vouloir inscrire comme rubrique nécrologique pour le journal.

Tim hochait la tête. Ils passèrent ainsi en revue tous les détails : le texte qui paraîtrait – quelque chose de simple, Béa étant fille unique et ses parents étant morts -, les porteurs pour le cercueil, les fleurs pour l'exposition et la cérémonie, ainsi que le transport. Vint ensuite le moment que Tim redoutait le plus : le choix du cercueil.

La femme remit les formulaires dûment remplis dans un étui transparent, après les avoir signés à son tour. Le vieil homme réussit à lire son nom à l'envers et manqua éclater de rire.

Alice Cooper.

Elle leva ses yeux marrons et marqua un temps.

— Il y a un problème ?

— C'est un très joli prénom, Alice, fit précipitamment Tim.

Elle reposa son étui et se permit un sourire qui illumina son visage, la rendant plus amicale.

— Je sais ce que vous vous dites. Alice Cooper dans un salon funéraire, ça fait très caricatural, comme le chanteur que tout le monde connaît. La coïncidence est tout à fait accidentelle, je n'ai même jamais entendu une seule de ses chansons. Mes parents avaient un étrange sens de l'humour. Ce n'est ni mon genre, ni mon époque, mais ne vous inquiétez pas, tout le monde trouve mon nom très amusant. Avec ce que les gens vivent comme émotion en entrant ici, ça détend l'atmosphère un brin.

Tim se permit de sourire à son tour. Pas de son époque... s'il s'était senti vieux en pénétrant dans l'édifice, il paraissait désormais relégué au stade de fossile au fond de sa chaise.

Alice fit disparaître de son bureau le dossier qu'elle tenait en main et se leva.

— Suivez-moi, on va aller au sous-sol, pour la sélection.

L'homme hochait la tête, la bouche sèche. Au sous-sol. L'affaire n'étant déjà pas très gaie au départ, devait-on réellement en ajouter une couche en les stockant d'ores et déjà en-dessous du niveau de la surface, sachant où ils allaient finir ?

Ils empruntèrent un second couloir menant à un escalier, tellement étroit qu'un obèse n'aurait pas pu passer, et aboutirent après un coude vers la droite à une petite salle brillamment éclairée, remplie de coffres lustrés reposant sur des supports en inox.

« Sauf qu'on est loin du coffre à jouets », pensa-t-il sombrement en s'avançant aux côtés d'Alice, au centre de la place.

La clarté crue lui fit plisser les yeux et lui rappela les lumières de la salle d'opération où il avait passé plus de huit heures, quand il avait dû subir un pontage, l'année dernière. Sa tête commença à tourner à l'idée qu'éventuellement, tous ces cercueils finiraient par contenir un cadavre. Pire encore, Béa reposerait dans l'un d'entre eux, sa peau délicate perdant son ton de pêche avant de retourner à la poussière.

D'un geste ample de la main, Alice désigna le côté gauche. Une douzaine de boîtes plus luxueuses s'y trouvaient, garnies de dentelle sur les côtés.

— Ici, on retrouve le haut de gamme. En chêne, intérieur en satin, vous voyez le genre. De l'autre côté et au fond, on a du plus standard. Confortables, en vrai bois, sapin ou érable, c'est votre choix.

Tim se balançait d'un pied à l'autre.

— Vous savez, ma Béa était une femme très simple, fit-il, regardant autour de lui. Et il ne faudrait pas oublier que je ne suis qu'un humble vendeur de livres usagés. Je ne crois pas avoir les moyens de payer la Cadillac des cercueils, surtout si c'est pour l'enterrer tout de suite après l'avoir acheté.

Alice joignit les mains, conciliante.

— Oui, je comprends. Il me reste un modèle à l'arrière, en érable, je crois qu'il devrait faire l'affaire.

Elle partit d'un pas décidé, zigzaguant sans hésitation entre les coffres. Tim l'accompagna d'un pas plus prudent, cherchant à éviter le contact froid du bois.

— C'est celui-ci, annonça la femme. Fini mat, le bois est plus sombre, mais je trouve personnellement que ça lui donne un côté plus raffiné.

Dès que Tim le vit, il sut que ce serait celui-là et pas un autre. Comme si sa femme se trouvait juste derrière son épaule, prête à lui susurrer son approbation. Il s'approcha respectueusement, ne prêtant qu'une oreille distraite au laïus de vente de la femme qui continuait à débiter les caractéristiques de la boîte qui contiendrait les restes de Béatrice. Il avança la main et la posa sur le flanc du cercueil, passant les doigts sur le bois poli, aussi doux au toucher que l'avait été la joue de sa femme.

Des images de sa défunte épouse défilèrent devant ses yeux, alors qu'il se retrouvait pour la première fois devant la cruelle réalité. Il prenait pleinement conscience – et n'avait pas le choix de l'accepter – que celle qui avait partagé ses nuits, l'avait accompagné et appuyé toutes ses années, ne serait plus. Celle qui aimait se retrouver dehors après une ondée pour profiter de l'humidité fraîche. La femme qui gardait toujours la fenêtre de sa chambre ouverte parce qu'elle avait chaud la nuit. Cette Béatrice-là allait être piégée entre quatre planches, six pieds sous terre. Et même si elle ne se trouverait physiquement pas si loin de lui, elle n'aurait jamais été aussi éloignée en réalité.

Sa gorge se noua. Tim retira sa main précipitamment, détournant le regard.

— Ce sera celui-là, fit-il, coupant court au monologue d'Alice.

Cette dernière s'arrêta net, la bouche ouverte par la surprise.

— Je vous demande pardon ?

— Finissons-en, je vous prie... Je me sens fatigué tout à coup. Je le prendrai pour ma femme, il sera parfait.

Un coup la sélection réglée, le reste de l'entretien fut rapidement envoyé. Ils repassèrent par le bureau d'Alice en silence. Ils convinrent du samedi suivant pour l'exposition et du dimanche pour l'enterrement.

— Pour faciliter votre deuil, mieux vaut régler l'enterrement et tout ce qui l'entoure le plus tôt possible.

— J'ai déjà de la difficulté à dormir depuis qu'elle est morte... Vous pensez vraiment que ça pourrait être pire ? ironisa Tim.

Alice ricana.

— Ça pourrait l'être, en effet, confirma-t-elle. Dernièrement, on a beaucoup de clients. Certains ont dû attendre jusqu'à trois semaines avant de pouvoir avoir une cérémonie. Ces temps-ci, les prêtres semblent plus occupés.

— Eh bien ! Vous voulez dire qu'il y a plus de morts que d'ordinaire ?

Elle haussa les épaules.

— Ça va, ça vient... Vous savez, ce n'est pas comme si on choisissait l'heure de notre départ. Mais il faut bien admettre que dernièrement... les corps... Enfin, ça ne dérougit pas, fit-elle, songeuse.

— Ça fait rouler les affaires, non ? fit remarquer Tim.

Alice lui jeta un regard absent, retroussa les lèvres en un sourire sans joie.

— Évidemment, mais j'ai toujours trouvé que la mort était un drôle de domaine pour faire de l'argent... Pardonnez-moi, je suis assez mal placée pour me plaindre ouvertement, comme ça, devant vous. Vous avez suffisamment de poids sur les épaules.

Elle repoussa son fauteuil et lui tendit la main par-dessus son bureau, imitée par le vieil homme qui la lui serra.

— Ce fut une joie de vous voir, monsieur Williams. On se voit ce prochain samedi, sans faute. En attendant, faites attention à

vous.

Tim acquiesça.

— C'est gentil de vous en faire pour moi, mais sans vouloir vous offusquer, je serai plus heureux quand tout ceci sera derrière moi.

Il prit congé, raccompagné par Alice, qui lui parut plus chaleureuse. Néanmoins, il ne fut pas mécontent de quitter l'ambiance de quiétude artificielle qui régnait sur les lieux, suggérée par la décoration soignée.

Il reprit le bus pour revenir chez lui. Il traversa la bouquinerie et ouvrit la porte de l'appartement en déboutonnant sa veste.

— Salut, chérie, je suis rentré ! claironna-t-il au logement vide.

Il grimaça à sa propre ironie et déposa le vêtement sur la table de cuisine, où trônaient encore les boîtes de la veille. Il prit une profonde inspiration en examinant la quinzaine de bouquins qui demeuraient au sol, vestiges de la bourde du jeune livreur.

— Autant s'y mettre tout de suite, ça se fera pas tout seul.

Il attrapa le rabat de la boîte à demi pleine restée près du fauteuil de Béa et entreprit de tout ranger, ses genoux protestant en claquant sèchement quand il se mit à quatre pattes. Lorsqu'il eut terminé le premier carton, il s'attaqua au second – et dernier, grâce au ciel ! Il acheva sa besogne en quelques minutes. Satisfait, il fit une pile des deux boîtes, près de la table de cuisine, étirant son dos endolori.

Son regard se posa alors sur le livre qu'il avait lancé en plein milieu du salon et son visage s'assombrit. Se rappelant le signet, il le chercha des yeux et l'aperçut, à moitié dissimulé derrière le réfrigérateur, à côté de l'arche qui séparait la cuisine de la salle de séjour. Résolu à ranger tous les bouquins sans exception, il franchit la distance le séparant de l'arche et se pencha pour récupérer le fameux signet.

Au moment où ses doigts se refermaient sur le papier ciré, il hésita, ne désirant pas expérimenter de nouveau la vision d'hier. La main soudainement moite, il effleura le signet, mais rien ne se produisit.

Soulagé, il s'autorisa une grande respiration et le sortit de sa cachette, l'examinant. Aux premiers abords, il s'agissait davantage d'une carte à personnaliser, qu'on glissait dans un bouquet de fleurs, qu'un réel signet à insérer entre les pages d'un livre.

Entouré de fleurs pastel, dessinées dans les coins, un message étagé sur trois rangées avait été griffonné au feutre noir d'une écriture nerveuse.

« À toi pour toujours,
Avec tout mon amour,
Sam »

Tim retourna la carte, puis revint au recto. Ce n'était qu'une simple carte, envoyée par un quidam répondant au nom de Sam. Était-ce réellement cet objet qui lui avait fait halluciner qu'il frappait Béa en voiture ou n'avait-ce été qu'un pur hasard ?

Fronçant les sourcils, il rejoignit le livre dans le salon et prit place dans son fauteuil, avec l'idée de remettre le fichu signet à sa place. Il ne put toutefois s'empêcher de relire le titre en haut de la page : *Comment faire ressusciter un être cher*.

« Si seulement », pensa Tim amèrement, continuant à lire sans trop s'en rendre compte. « Est-ce que tu y as trouvé ton compte, Sam, après avoir suivi la formule décrite dans ces pages ? »

Il avait eu l'intention de refermer le volume usé et de le faire disparaître de sa vue au fond d'une des boîtes, mais il se surprit à détailler de plus belle la page, s'apercevant avec effarement que les ingrédients et outils demandés n'avaient rien de l'extravagance à laquelle il s'attendait. Nulle aile de chauve-souris ni sang de scorpion.

En fait, il croyait être en mesure de rassembler tout ce qu'il

fallait en passant à la boutique de produits naturels *La Clé des Champs*, où il achetait régulièrement des bougies parfumées et de l'encens, pour embaumer la bouquinerie. Il y avait dans cette boutique, à l'arrière, un présentoir spécialement réservé à l'ésotérisme, histoire d'ajouter un cachet plus exotique.

Il replaça délicatement le signet sur la page et referma le livre en soupirant. Il ne se leva pas, se contentant de passer et repasser le gras de ses pouces sur la couverture abîmée, songeur.

Dans sa tête, l'incantation passait en boucle, mais également le rêve qui l'avait hanté la nuit dernière.

« Qu'est-ce que tu vas foutre pour aider ta femme ? » lui avaient crié le renard et son beau-père, en rafale.

Il tenait peut-être un moyen d'arracher Béatrice à un sort funeste. Après lui avoir offert une vie à la suite de ses blessures, il lui donnerait une deuxième chance face à la grande Faucheuse. D'une manière peu orthodoxe, il fallait bien l'avouer, mais le destin ne lui avait pas envoyé ce livre en particulier par hasard, durant l'une des périodes les plus sombres de sa vie, si ce n'était pour qu'il utilise ses connaissances pour sauver la personne à qui il tenait le plus au monde.

Soudain, une nouvelle idée émergea dans son esprit. Et si c'était Béa elle-même qui s'était arrangée, depuis l'au-delà, pour faire trébucher le jeune homme sur la chaise roulante – hé, c'était sa chaise après tout ! – pour que Tim découvre le livre ?

Il esquissa un sourire amusé, teinté de tristesse. L'image lui plaisait, d'autant plus que ça cadrerait parfaitement avec sa femme, elle qui l'aiguillait inconditionnellement quand il ne savait plus sur quel pied danser. Quand la boutique avait connu des creux de vague et qu'il avait songé à tout abandonner, c'était Béa qui l'avait aidé à passer à travers la tourmente sans chavirer.

— D'accord, Béatrice..., fit-il à voix haute. Je vais tenter le coup, pour toi.

Il haussa les épaules.

— Le pire qui risque d'arriver, c'est que j'aie l'air parfaitement ridicule, dans mon salon, entouré de chandelles et de produits naturels. Si rien ne se passe, aide-moi à faire mon deuil, parce que je sens que ça ne sera pas facile sans toi. Si, au contraire, ça fonctionne..., ajouta-t-il en grimaçant un sourire, eh bien, on en étonnera plus d'un. De toute manière, je n'ai rien à perdre.

Chapitre 5

Le carillon fit entendre sa mélodie cristalline quand il ouvrit la porte, tandis qu'une multitude d'arômes assaillaient son odorat. Entre les fleurs séchées et les bougies, les crèmes de beauté et les onguents médicaux, la boutique présentait un éventail impressionnant de produits bio. À travers sa dizaine de rangées d'étagères et de présentoirs, les couleurs vives de toutes ces marchandises étaient faites pour attirer l'œil de tous et chacun.

Tim connaissait un peu Doris McKinnon, la propriétaire, ayant eu l'occasion de bavarder avec elle quelques fois, lorsqu'il venait acheter ses bougies ou son encens pour la bouquinerie. Elle lui avait même demandé une fois s'il accepterait de lui laisser ouvrir un étal dans sa boutique, ce qu'il avait décliné poliment. Ce n'est pas parce qu'on utilise qu'on veut en faire la promotion, pas vrai ? Il avait déjà fort à faire à écouler tous les bouquins qu'il recevait, si en plus il avait accepté de s'occuper de produits naturels...

Cherchant des yeux un commis – ou Doris elle-même, qui travaillait souvent sur le plancher –, il se glissa nerveusement vers le fond du magasin, tenant un papier chiffonné à force d'être plié et replié dans sa main moite. Il y avait listé la plupart des items dont il aurait besoin pour accomplir le rituel du livre. Pour rien au monde il ne désirait amener le volume directement avec lui, au risque de passer pour un grand malade si quelqu'un s'apercevait de ce qu'il s'apprêtait à faire.

S'il avait pris la peine de faire cette liste, c'était parce qu'il craignait que sa mémoire ne lui joue des tours au mauvais moment et qu'il soit obligé de revenir. En fait, il doutait fortement d'avoir l'audace de revenir... Sur le chemin vers *La Clé des Champs*, l'hésitation avait fait son nid dans son esprit. Une partie de son être

trouvait toute cette affaire d'un parfait ridicule, mais il sentait aussi une boule se former dans son estomac, son cœur battant la chamade à l'idée de ce qui était en jeu. Et si malgré tout, l'impossible se produisait ? Si Béa revenait réellement d'entre les morts ?

Absurde... mais il brûlait du désir que le livre tienne ses promesses et lui rende sa femme.

La sueur perlait à son front quand il s'arrêta devant une table ronde en bois massif, remplie de piles de bougies aux couleurs et aux fragrances variées. Il déplia sa liste, la vérifia et leva la tête vers les items. Il lui fallait deux bougies rouges.

— Tim Williams ! lança une voix féminine dans son dos. Je ne m'attendais pas à vous voir ici aujourd'hui !

Il se retourna prestement, l'air coupable d'un enfant pris la main dans le pot à biscuits. Devant lui se tenait la replète, très courte, mais rayonnante Doris, avec son sourire désarmant. Elle vint à lui en secouant la tête.

— Vous ne venez pas acheter vos bougies habituelles ? dit-elle en faisant le tour du présentoir. Je crois même ne jamais vous avoir vu flâner dans ce coin-ci auparavant, ajouta-t-elle avec un clin d'œil malicieux. Tenté par la nouveauté, dites-moi ?

Tim eut un sourire gêné. Il sentit son visage en feu, rougissant de malaise devant la femme, serrant sa liste si fort qu'il crut la broyer entre ses doigts. La femme aperçut le morceau de papier qui dépassait du poing du vieil homme et le pointa nonchalamment.

— Montrez-moi ça, Tim, je vais vous donner un coup de main. C'est horrible, ce qui vous arrive en ce moment... C'est le moins que je puisse faire pour un ami exploré.

— Ne vous donnez pas cette peine, Doris, il n'y a pas grand-chose là-dessus.

Doris leva un doigt autoritaire qui rappela au vieil homme une ancienne institutrice.

— Allons, Tim, ça me fait plaisir. La matinée a été plutôt morne jusqu'à présent, et ça me fera du bien d'avoir une mission. Donnez-moi ça, je vous prie.

D'abord hésitant à lui dévoiler ce qu'il était venu quérir, il finit par lui tendre le papier en soupirant. Après tout, il ne s'y trouvait pas de cœur humain à ramasser ni d'organes d'animaux morts... Juste quelques bougies, du sel de mer, un cristal... Quand il songeait à l'importance de son projet – avec certes une pointe de scepticisme – il était étonné que ces seuls items, à prime abord très ordinaires, puissent être les clés ouvrant la porte de l'au-delà. Ça ne faisait que renforcer le doute qui l'habitait. Si l'on pouvait réellement ressusciter une personne avec une simple pincée de sel et quelques paroles, pourquoi personne ne l'avait-il déjà fait ?

Doris s'appuya la hanche contre la table, présentant son profil à Tim pendant qu'elle détaillait la feuille. Elle finit par froncer les sourcils et décocha un regard intrigué vers l'homme, qui entendit retentir une série d'alarme dans sa tête. Il allait être découvert, de toute évidence !

— Excusez ma curiosité, je sais que ça ne me regarde pas... mais vous allez en faire quoi, de votre bouillon ?

— Je vous demande pardon ? fit-il, surpris. Mon bouillon ?

— Oui. C'est comme ça qu'on appelle une mixture étrange dans mon coin de pays...

Doris éclata de rire et lui montra son écriture.

— Tous ces objets, là. Ce serait pas pour vous concocter une petite incantation maison, style magie blanche, par hasard ? J'en fais moi-même à mes heures, expliqua-t-elle en voyant l'air ahuri de Tim. C'est pour ça que ça m'a sauté aux yeux.

— Je suis démasqué, je présume.

La femme balaya l'air de ses doigts, roulant de l'œil.

— N'en faites pas toute une marmite, très cher. Tout le monde tente le coup un jour ou l'autre, par curiosité ou par désespoir.

Quand ce ne sont pas des planchettes de Ouija, les gens s'amuse à mélanger des ingrédients étranges pour lancer des charmes. Du moins, essayer d'en lancer.

Il haussa les épaules.

— Vous seriez surpris du nombre de philtres d'amour que mes clients peinent à créer avec des supposées recettes infailibles publiées sur le Net. Comme si on pouvait embouteiller l'amour ! s'esclaffa-t-elle.

Elle secoua la tête, faisant voler ses boucles. Tim grimaça intérieurement, cherchant une combine pour récupérer sa liste.

« Et la vie ? » songea-t-il amèrement. « On peut l'embouteiller ou non, à votre avis ? »

Doris vit son regard et se rapprocha de Tim pour poser sa main sur son épaule.

— Je suis désolée, je ne devrais pas vous taquiner...

— Ce n'est rien, je vous assure...

— Si, j'insiste. Surtout avec cette épreuve que vous traversez... Laissez-moi me faire pardonner. Je vais rassembler tout ce qu'il y a sur cette recette et vous l'offrir, en gage de mon support.

Tim leva les deux mains.

— Bon Dieu, Doris, ne vous donnez pas cette peine, c'est maintenant que vous me gênez.

— Ça me fait plaisir, assura la femme. Vous m'achetez tellement d'items depuis le temps, qu'est-ce qu'un petit cadeau entre amis ?

Tim bredouilla un remerciement confus, comprenant qu'il n'arriverait pas à la faire changer d'idée. S'il voulait revenir chez lui avant la fin de la journée, autant laisser Doris faire à son aise sans chercher à argumenter.

— Faites comme chez vous, le temps que j'aille chercher ça dans l'arrière-boutique.

L'homme acquiesça et regarda Doris partir, échappant un

soupir amusé.

— Eh bien, Béa... Autant pour la discrétion, pas vrai ? Encore heureux qu'elle n'ait pas deviné la véritable raison qui me motive à jouer à l'apprenti-sorcier.

Se retournant vers les étagères, il gloussa doucement.

— Je me demande si elle aurait été aussi sympathique si je lui avais tout raconté !

Du coin de l'œil, il perçut un mouvement au bout de l'allée la plus éloignée, comme si quelqu'un venait d'y entrer en coup de vent. Il ne pouvait expliquer pourquoi, mais la nervosité le gagna instantanément. Il se dirigea d'un pas lent dans cette direction, un poids pesant sur sa cage thoracique de manière oppressante.

Il se sentit ridicule, sans réussir à se débarrasser de ce sentiment désagréable de paranoïa. Ce n'était qu'un autre client, tout bonnement. Pas de quoi fouetter un chat ! Mais maintenant qu'il y songeait, n'avait-il pas également entendu un léger cliquetis sur le carrelage, comme le feraient les griffes d'un animal ? Lui dont le sommeil était grandement troublé cette dernière semaine, peut-être se mettait-il à imaginer des choses là où il n'y en avait pas ?

Il passa la tête au-delà de l'étagère et inspecta l'allée. Personne. Il fronça les sourcils, s'avançant davantage. Il parcourut quelques pieds, détaillant les produits sur les tablettes – argile verte, de l'onguent suédois et autres décoctions plus odorantes encore – avant de tomber nez à nez avec deux billes d'un noir insondable, profondément enfoncées dans une fourrure rousse.

Pris par surprise, il fit un bond en arrière, un cri de frayeur coincé au fond de sa gorge. Il eut le réflexe de couvrir ses lèvres de ses mains, même si aucun son ne s'en échappa. Ses jointures blanchirent alors qu'il les serrait autour de sa bouche, terrorisé.

Face à lui, bien installé sur la tablette, le toisant du haut de son piédestal, le renard qui hantait ses rêves était là, les babines retroussées sur son semblant de sourire habituel, énigmatique. Un rictus qui paraissait dire : « Je sais des choses que tu ignores, Timmy.

Des choses que tu ne devrais même pas savoir... Des choses interdites, comme ramener les morts à la vie ! »

Tim recula de quelques pas, jusqu'à ce que son dos percute l'étagère de l'autre côté, renversant des boîtes et des plats de plastique. Une bouteille en verre éclata à ses pieds quand elle atterrit sur le sol, mais l'homme ne s'en rendit pas compte.

Il aurait voulu détourner le regard de ces billes d'encre qui servaient d'yeux à l'animal, mais il n'y arrivait pas. Ses jambes lui semblaient coulées dans le béton, l'empêchant de fuir. Hypnotisé par le renard, il se sentit basculer vers l'avant, aspiré par le gouffre obscur de son regard. Détectait-il une lueur rougeâtre tout au fond de cet abîme, brûlant aussi ardemment que le feu d'une fournaise ?

La bouche sèche, l'homme avança d'un pas hésitant vers la créature, cédant à l'appel qui lui était lancé, levant le bras pour toucher celui qu'il n'avait vu jusqu'à maintenant qu'en rêve.

— Vous allez bien ? Tim ?

L'arrivée de Doris coupa net la fascination qu'exerçait le renard sur lui, et il inspira profondément. Ses poumons le brûlaient comme s'il avait retenu son souffle de façon prolongée ; il s'appuya contre l'étalage pour reprendre son air.

— Mon pauvre ami, qu'est-ce qui vous est arrivé ? s'enquit la femme, déposant le sac en papier qu'elle tenait avant de se pencher sur le vieil homme.

Elle prit son visage délicatement et lui releva la tête. Elle siffla doucement, sans humour.

— Vous êtes aussi blanc qu'un drap, Tim. Vous avez fait une attaque ?

Ce dernier tapota faiblement le bras de Doris.

— Ça va aller... Un moment d'égarement, je crois.

— À d'autres, pas à moi ! Allez-vous finir par me raconter ce qui s'est passé, pour l'amour du ciel ! admonesta Doris en posant ses mains sur ses hanches, désignant du menton les items éparpillés

autour de lui et le liquide qui s'écoulait des débris de la bouteille fracassée.

Tim pointa le renard du menton.

— Sur le coup, j'ai cru que c'était un vrai..., mentit-il. Ça m'a complètement pris par surprise.

« J'ai cru voir un foutu fantôme, oui », ajouta-t-il pour lui-même. « Vous savez que je vois ce truc toutes les nuits dans mes cauchemars depuis la mort de Béa ? Exactement ce lascar, à moins qu'il n'ait un frère jumeau. »

Il ne se sentait pas assez proche de Doris pour lui confier qu'il avait été victime de ce qui passait pour une hallucination. Déjà qu'il était veuf, il ne fallait pas en plus que les gens le croient cinglé par-dessus le marché !

— Je manque cruellement de sommeil, s'excusa-t-il, replaçant sa veste sur son ventre. Mes yeux me jouent des tours, voilà tout.

Doris jeta un coup d'œil vers le renard, et Tim suivit son mouvement. Son cœur s'arrêta dans sa poitrine quand il réalisa que la bestiole empaillée sur sa tablette ne ressemblait aucunement à celle qu'il avait vue. Son poil sec et gris pelait par endroits, et ses yeux étaient ternes, sans vie. Comment avait-il pu le confondre avec celui de ses rêves ?

— Mon oncle était taxidermiste, fit Doris en caressant le museau mort distraitement. Je les expose pour lui rendre un certain hommage, j'imagine. Parfois, je les change de place, entre les étagères. Vous savez, une petite loutre ou un autre animal parmi les produits, ça fait... une touche naturelle. Même si des animaux empaillés, ça ne fait pas très frais, évidemment. Bref, si vous me dites que ce gaillard a osé vous effrayer, je le retourne dans sa boîte illico.

— Non, n'en faites rien, ricana Tim, se massant les tempes, c'est moi qui suis fatigué.

Doris soupira.

— C'est réglé alors. Y'a pas à dire, vous m'avez flanqué une sacrée frousse, Tim !

Elle ramassa le sac en papier et le lui donna.

— Vous y trouverez tout ce dont vous avez besoin et je vous ai ajouté un petit cadeau en prime.

Écarquillant les yeux de surprise, le vieil homme plongea la main dans le sac. Il pinça l'objet intrus entre le pouce et l'index et le sortit à l'air libre. Il le fit sauter dans sa paume et découvrit une pièce métallique ronde, pas plus grande qu'un vingt-cinq sous, retenue par une fine chaînette en argent. Une étoile était gravée au centre de la médaille, qui semblait être en bronze.

— Un bijou ? Pour moi ? s'étonna-t-il en relevant le regard.

— Une amulette, corrigea Doris avec un regard de connivence. Elle vous protégera du malheur et des mauvais esprits. C'est le Sceau de Salomon, une très puissante protection, un peu comme les médailles de Saint-Christophe. Que vous y croyiez ou non, ça ne change rien au fait qu'elle est très jolie à porter. Et si vous vous lancez dans la découverte des arts occultes, elle agira comme un bouclier, sans que vous ne vous en aperceviez.

Tim referma les doigts sur le collier et hocha la tête, visiblement ému.

— Je vous remercie pour ce présent, fit-il en la serrant contre lui. Vous savez... j'ai plus donné dans ma vie que j'ai reçu, avec la condition de Béa. Je ne m'en suis jamais plaint, vous pensez bien, c'était ma femme, mais...vous faites plaisir à un vieil homme, sachez-le, Doris.

— Arrêtez, vous le méritez amplement. Tournez-vous maintenant que je vous le passe au cou. Donnez-le-moi, je vais m'en occuper.

Tim glissa le collier dans la main de la femme et se détourna, tandis qu'elle ouvrait l'attache et passait la chaîne par-dessus sa tête.

— Je m'en suis servi comme modèle pour beaucoup de mes

sorts, souffla Doris. J'ajouterais même que c'est l'un de mes colliers favoris. Il vous ira à ravir.

Le bijou à sa place, Tim lui fit face.

— Il y a un sort attaché à cet objet ? s' alarma-t-il.

C'était vrai que, dès que la médaille avait touché sa peau, il s'était senti plus léger, comme si le bronze avait aspiré ses craintes et sa fatigue. Le métal semblait rayonner de sa propre chaleur, mais de façon agréable.

— De la magie blanche uniquement, le rassura la femme. Je vous l'ai dit, je m'occupe moi aussi dans mes temps libres. Je pratique principalement tout ce qui touche à la protection des femmes au foyer qui s'ennuient dans leur routine. Ça, c'est ce que j'ai vu de plus authentique, acheté directement dans une synagogue pendant un voyage en Irlande.

— Et vous... vous me le laissez ?

Doris éclata de rire.

— Bien sûr ! J'en achèterai un autre, voilà tout ! Et, en ce moment, il vous sera d'une plus grande utilité qu'à moi, s'il peut aider à apaiser votre chagrin. Partout où vous allez, les gens vous offrent leurs condoléances et leurs meilleurs vœux, mais moi, ce sera ma contribution pour vous aider à vous relever de cette terrible épreuve.

Tim vint flatter la médaille du bout des doigts et sourit – un sourire authentique et chaleureux ! – pour la première fois depuis la découverte du corps de sa femme.

— Merci pour tout, Doris. Vous êtes une bonne amie.

— Tâchez de vous en rappeler la prochaine fois que je vous demanderai la permission d'installer un stand dans votre bouquinerie ! le taquina-t-elle avec un clin d'œil.

— Et désolé pour tout ce fouillis, se désola-t-il en baissant la tête vers le plancher souillé.

— Vous n'êtes pas le premier à qui ça arrive, Tim ! Et loin

d'être le dernier, rassurez-vous !

Chapitre 6

Après avoir fait l'entièreté de ses courses, le vieil homme était retourné à sa demeure et avait disposé tous les composants sur la table basse du salon. S'y retrouvaient, en plus des items achetés à la boutique de Doris McKinnon, une bouteille d'encre et des allumettes, ainsi qu'une photographie de Béa qui reposait dans une assiette. Il ressortit ensuite de la pièce, encore indécis. S'apprêtait-il réellement, lui, Tim Williams, à jouer les apprentis sorciers dans son salon ? C'était d'un ridicule...

Mais si ça avait la moindre chance... la moindre chance de ramener Béatrice dans ce monde, il serait encore plus fou de ne pas tenter le coup. Toutefois, il sentait la nervosité le gagner à chaque regard qu'il décochait vers la petite table, comme un plongeur hésitant à faire le saut de l'ange. D'un côté, il avait peur, de l'autre, il était dévoré par la curiosité de savoir si ça fonctionnerait.

Pour se calmer les nerfs, il passa sa veste et tua le reste de la journée à faire le tour de la ville à pied, se vidant l'esprit et profitant du soleil qui le réchauffait de ses rayons. À l'horizon, une vague de nuages gris annonçait une bonne ondée, tandis que, alors qu'il rebroussait chemin, le vent se leva pour charrier une odeur de pluie.

Revenu dans sa demeure, juste avant que le soleil ne disparaisse derrière les bâtiments, il alluma la lampe du salon, baissant l'intensité de l'ampoule grâce au gradateur pour obtenir une lumière tamisée, suffisante pour lire, mais pas trop éblouissante pour l'incommoder. Il plaça devant lui tous les objets dont il aurait besoin. Il prit place dans le canapé faisant face au téléviseur, le livre – ou le grimoire, comme il en était venu à l'appeler – à sa gauche sur les coussins, attendant son bon vouloir, la page retenue par le signet. Au beau milieu des accessoires, la photo de Béa parut lui faire de l'œil

et il prit quelques secondes pour l'imprimer dans son cerveau.

Elle devait avoir 30 ou 35 ans maximum sur celle-là. Il l'avait prise à son insu, pendant des vacances en Floride, alors qu'elle admirait l'océan par la fenêtre d'un air rêveur. Lorsqu'il l'avait questionnée sur l'objet de ses pensées, elle s'était contentée de lui sourire sans lui répondre, gardant le mystère pour elle. Il avait réussi, en un cliché, à faire rejaillir toute la beauté sauvage qui émanait de la jeune femme sage et sans histoires de cette époque et il n'avait jamais été en mesure, malgré les essais répétés, de reprendre une aussi belle image depuis.

Les mains sur les genoux, le vieil homme contempla une dernière fois son épouse, rêvant au chaud soleil de Floride, avant de s'ébrouer et de pivoter, prenant le livre.

Du bout de l'index, il parcourut les instructions tout en les lisant à voix haute.

— Dans un verre, versez de l'eau pure et rajouter le sel de mer. Mélangez le tout avec une cuillère en bois. Introduisez lentement, sans cesser de remuer, le contenu de l'encrier, jusqu'à obtenir une couleur noire uniforme.

Soupirant, l'homme repoussa le grimoire et s'attela à la tâche. Il remplit son verre d'eau de source et y intégra le sachet de cristaux translucides de sel de mer. Avec une vieille louche, trouvée au fond de son tiroir de cuisine, il exécuta de petits cercles du poignet, tendant la main vers l'encrier, déniché à la librairie de son quartier. Il se trouvait bien malin d'avoir magasiné dans différents endroits, ce qui lui donnait l'impression de brouiller ses traces pour quiconque aurait pu avoir des questions à poser sur sa petite expérience.

Il jura en dévissant le couvercle de la petite bouteille noire, des gouttes sombres venant consteller le dessus de la table et l'extrémité de ses doigts. Quel idiot aussi il était de chercher à ouvrir une bouteille d'une seule main ! Délicatement, il ajouta l'encre dans l'eau, créant des volutes obscures qui envahirent rapidement tout le

liquide, le rendant totalement opaque. Tim continua de mélanger quelques secondes, le regard rivé sur le verre.

La bizarre impression que ses gestes étaient épiés s'installa dans sa tête et faisant tinter la cuillère contre le contenant pour faire couler les dernières gouttes, il crut effectivement sentir une présence près de lui. Pinçant les lèvres sur un léger sourire, Tim leva les yeux, ayant sa petite idée sur l'identité de son visiteur invisible.

— Sois patiente, Béa, je fais aussi vite que je peux. Je ne suis plus aussi fringant qu'autrefois...

Il posa sa louche, dont le bout était désormais noir et avança la main vers un petit sac en velours pourpre, retenu par un ruban blanc noué en boucle.

Tim reposa le verre et tira sur le ruban, le laissant tomber au sol sans s'en soucier. Il extirpa de la petite besace une pierre ronde, grosse comme le pouce, d'une bonne épaisseur.

C'était un quartz blanc, en forme d'œuf, qui renvoya une myriade d'arcs-en-ciel quand il l'examina à la lumière tamisée du plafonnier de la pièce. Le livre était clair sur ce point : plus la pierre était pure, plus puissante serait l'invocation. Il ne s'y connaissait pas réellement en minéraux, étant beaucoup plus à l'aise entouré de livres, mais il faisait confiance à Doris. Haussant les épaules, il se tourna vers les pages du grimoire et poursuivit sa lecture.

— Bon, ça, c'est fait... Le résultat de votre incantation dépendra de la gemme que vous utiliserez... bla bla bla... Ça, on l'a déjà... Ah, ici ! Prenez la gemme de la main droite et imprégnez-la de votre énergie.

Il haussa un sourcil.

— De mon énergie ?

Tim s'adossa au divan, songeur, la pierre dans la main. Il la fit sauter dans sa paume, puis referma le poing dessus en fermant les paupières. S'il devait faire les choses sérieusement, il allait jouer le jeu jusqu'au bout. Il ne savait pas exactement ce qu'il devait faire, mais il devait essayer. Il tenta de se représenter une mince ligne

brillante, lumineuse d'énergie, qui partait de son cœur jusqu'à sa main, pour baigner la pierre froide.

Pendant les premières secondes, il se sentit stupide, concentré sur le fil qui le reliait à la gemme. Rapidement toutefois, il fut stupéfait de ressentir une chaleur émaner d'entre ses doigts. Ouvrant les yeux, il porta le quartz à son visage et le toucha du bout de l'autre main. Ébahi, il constata le changement de température. C'était invraisemblable, mais c'était réel. Tout se déroulait comme prévu, contre toute attente.

Poursuivant sa lecture, il laissa choir la pierre dans la flotte, la laissant couler. Il l'entendit cliqueter au fond et opina du chef.

— Il est important que la gemme s'imbibes du liquide. L'eau avec le sel de mer représente la vie et l'encre, la mort. Plus la pierre aspirera en elle l'un et l'autre, plus l'invocation sera parfaite. Pff... je vais donc te laisser tremper quelques secondes. En attendant que tu fasses le plein, je vais faire le vide de mon côté...

Il se leva en grimaçant, faisant craquer ses genoux et se dirigea vers la salle de bains à la lueur de la lumière tamisée du salon. Lorsqu'il revint de sa commission, il ne devait s'être écoulé qu'à peine quelques minutes. Mais lorsqu'il posa les yeux sur le verre, il s'affala sur le canapé, incapable de prononcer le moindre mot, l'esprit en ébullition.

Sur la table basse, le verre ne contenait plus aucun liquide. Le quartz, dont la pureté cristalline avait radicalement viré au noir, reposait au fond. D'une main tremblante, Tim prit le contenant et fit glisser la gemme dans son autre main, sourcils froncés. Nulle trace d'humidité sur la surface de la pierre. Aussi sec et chaud que s'il avait passé ses vacances sur la plage...

— Mais qu'est-ce que...

Pourtant, en y regardant de plus près, il discerna de minuscules ondulations, qui virevoltaient à l'intérieur du quartz.

— Qu'est-ce que c'est que ce délire ? siffla-t-il.

Il y avait bel et bien du mouvement sous la façade, aucun

doute là-dessus. Tim ferma les yeux et secoua la tête, totalement médusé et émerveillé par ce qui se passait.

— Enfin... c'est signe que ça marche jusqu'à présent, fit-il.

Ramenant le quartz noir sur la table, il sentit une fébrilité nouvelle naître au creux de son estomac. Merde, ça fonctionnait ! Il souffla quelques fois pour se calmer et attaqua la prochaine étape.

Il prit délicatement l'assiette contenant la photo de sa femme, perdant une ou deux secondes dans sa contemplation.

— Si tu savais combien j'espère que tu reviendras..., soupira-t-il en la déposant au centre de la table.

Il survola des yeux la suite du rituel et mit la gemme sur la photographie.

— Ensuite, à l'aide d'allumettes – en aucun cas un briquet –, allumez la représentation de la personne chère et laissez-la se consumer, tandis que l'énergie de la gemme s'amalgamera avec la personne à qui vous songez.

Tim ricana pour lui-même.

— Heureusement que j'ai pris des copies de cette photo, j'avais pas vu qu'il fallait la cramer !

Il s'approcha davantage du livre pour déchiffrer les dernières lignes. Elles avaient été soulignées par un crayon marqueur plusieurs fois.

— Prévoyez l'habituel après la réussite du rituel, la personne ressuscitée ayant grandement besoin, à son retour, de refaire son énergie. S'il se passe un trop long délai sans le transfert d'énergie vitale, elle retrouverait son état précédent de macchabée et ne pourrait plus être rappelée.

Tim cligna des yeux.

— L'habituel... ? Transfert d'énergie vitale ?

Il n'avait pas porté attention à cette partie de la page, trop concentré à s'assurer de rassembler tous les ingrédients du rituel. Mais la dernière phrase le mettait mal à l'aise, d'autant plus qu'il

n'avait pas une traître idée de ce que ça pouvait signifier.

Lorgnant du côté des allumettes, il hésita. Allait-il mener l'expérience à terme ? Bien entendu, il pourrait aussi feuilleter le grimoire et espérer tomber sur un descriptif de ce qui constituait ce fameux habituel d'après-rituel, mais il sentait qu'il pouvait galérer longtemps sans rien trouver. Juste pour aider à la situation, la fatigue commençait à le gagner, le couvrant comme un linceul et, malgré l'excitation qui régnait dans son esprit, son corps quant à lui n'aspirait qu'à retrouver le doux confort de son lit pour espérer récupérer quelques heures.

Résigné à mener cette histoire à terme, il attrapa la boîte d'allumettes. Si ça lui permettait de revoir Béa, il n'y avait pas à tergiverser. Il aviserait le moment venu, comme tout homme sait si bien le faire.

Réprimant un bâillement, il frotta le bout d'un bâtonnet qui s'enflamma au premier essai. Le minuscule brasier survola le visage de sa douce, éternellement tourné vers l'océan, et il laissa tomber l'allumette sur la photographie, avant de changer d'idée. La flamme se réfléchissait sur les nombreuses facettes sombres du quartz, qui sembla luire d'une lumière plus intense sous le regard intéressé du vieil homme.

Devant lui, l'image fut avalée par le feu, réduisant le papier photo en cendres en un claquement de doigts, n'endommageant nullement la pierre. Quand tout fut terminé et que les dernières braises s'éteignirent, Tim retint son souffle.

Le rituel s'achevait sur cette dernière action et le sort devait normalement s'activer à ce moment. Est-ce que ça allait fonctionner ? Allait-elle réapparaître devant lui, dans le salon ? Il se leva d'un bond, le cœur palpitant, prêt à la prendre pour la serrer dans ses bras, la bouche sèche.

Cependant, autour de lui, c'était toujours le calme plat. Mis à part le tic-tac régulier de l'horloge dans la cuisine, aucun bruit ne venait troubler le silence dans le salon faiblement éclairé.

Il attendit quelques minutes, anxieux, faisant le tour de l'appartement. À l'extérieur, une pluie fine avait commencé à se déverser sur la ville, rafraîchissant l'atmosphère. Il finit par s'arrêter devant l'arche donnant sur la salle de séjour et, fixant les cendres et la pierre, soupira à fendre l'âme.

— Au moins, j'aurai essayé, capitula-t-il en se retirant avec un air malheureux vers sa chambre.

Ses dernières forces avaient été galvanisées par l'adrénaline de l'expectative, mais maintenant, devant ce qui semblait être un échec lamentable, une tentative futile via des moyens fantasques, il se sentait plus vieux et plus seul que jamais.

Prenant place sur le bord de son lit, il retira le collier offert par Doris et le posa sur sa table de chevet avant de se coucher.

Chapitre 7

À l'autre bout de la ville, Greg Sullivan jeta un dernier regard derrière lui et éteignit la lumière sur la morgue en inox. Il venait de nettoyer, de récurer et de désinfecter toute la salle, les tables d'autopsie et les chariots d'instruments de l'hôpital général de Saint-Alexandrie. Sa vadrouille bien plantée dans le seau d'eau d'une main et un paquet de lingettes dans l'autre, il poussa la porte en sifflotant.

Son quart enfin terminé, il ferait peut-être un détour par la salle des infirmières pour voir si Debbie y traînait encore. Ça faisait des semaines qu'elle lui faisait de l'œil – et pas qu'un peu ! – et il jugeait l'avoir suffisamment fait poireauter. Ce soir, il allait faire la fête avec la jolie infirmière.

La porte se referma sur lui, laissant la morgue dans l'obscurité. Tout au fond de la pièce s'alignaient les casiers contenant les tiroirs où reposaient les cadavres en attente d'être transférés aux salons mortuaires. Alice, la préposée qu'avait rencontrée Tim, aurait à peine été surprise de savoir que les espaces étaient pratiquement tous occupés, témoignant d'une période faste pour la Faucheuse.

Dans le troisième tiroir de la deuxième rangée gisait madame Williams, Béa pour les intimes. Recouverte d'un drap, son corps nu était couché sur la plaque fraîche. Elle devait être récupérée le lendemain dans la journée par l'embaumeur.

Soudain, le corps froid de la femme se cabra violemment sous une onde de choc. Son bassin et son ventre se plaquèrent contre la paroi supérieure, alors qu'elle prenait une profonde respiration, telle une rescapée de la noyade. Ses yeux s'ouvrirent en grand tandis que ses mains, engourdis par la mort, tâtonnaient fiévreusement

autour d'elle, repoussant le drap sans ménagement et suivant la surface lisse des murs du bout des doigts à la recherche d'une ouverture.

Elle crut d'abord être enterrée dans un cercueil, six pieds sous terre, et paniqua, sanglotant bruyamment entre deux respirations saccadées. Du pied, elle frappa le fond du mur. L'impact suffit à faire coulisser légèrement le tiroir.

Une légère brise vint caresser le visage de Béatrice, qui lança désespérément ses mains vers l'extérieur, au-dessus de sa tête, aspirant l'air. Elle réussit à introduire ses doigts dans l'espace ainsi créé, brisant deux ongles dans l'opération à cause de sa hâte, et tira d'un coup sec pour faire rouler complètement le plateau hors de son trou.

Tremblant de tous ses membres, tant de froid que de peur, elle roula sur elle-même et s'écroula sans grâce sur le carrelage, se recevant douloureusement sur son épaule. Ses cheveux longs et gris en bataille devant les yeux, Béatrice se ramassa en boule, cherchant sa chaise roulante dans le noir.

Bien entendu, elle n'était pas là. Elle était chez elle...

Séchant ses larmes d'une main fébrile, elle se rendit compte avec stupeur que non seulement elle ressentait des sensations dans les jambes, mais qu'en prime, elle avait été en mesure de les mouvoir. Elle avait en effet été capable de frapper le fond du mur du pied, pas vrai ? Comment était-ce possible ?

Elle fit courir sa main le long de sa cuisse, descendit jusqu'à son genou, puis à la cheville, éberluée de sentir le contact de ses doigts sur sa peau, elle qui avait perdu toute sensibilité après l'accident de voiture qui avait paralysé tout le bas de son corps.

— Y'a quelqu'un ? fit une voix masculine, à l'autre bout de la pièce sombre.

Béa leva le menton, apercevant un mince rectangle de lumière éclairer la morgue. La silhouette d'un homme s'y découpait à contre-jour, mais lorsqu'elle voulut l'appeler à l'aide, elle ne

réussit qu'à gargouiller faiblement, à bout de forces.

— Je vous préviens, continua l'homme. Je vous ai entendu. Que vous vous montriez ou pas, je vais venir vous chercher !

La femme tenta de ramener ses jambes sous elle pour se lever, mais une voix, chaude et apaisante, chuchota dans son esprit.

« Dors... Je me charge de celui-là... »

Elle se sentit alors submergée par un sentiment d'apaisement soudain, et ses paupières lui semblèrent peser une tonne. Elle réussit à s'accrocher à la réalité quelques secondes, ne désirant pas s'endormir de nouveau. Elle entendit une dernière fois la voix de l'homme, au-dessus d'elle.

— Mais qu'est-ce que c'est que... , prononça-t-il à travers le brouillard qui engloutissait Béa.

Elle sombra dans l'inconscience.

Lorsqu'elle reprit ses sens, elle était sur le stationnement de l'hôpital, à l'extérieur, transie de froid malgré une chemise blanche sur laquelle elle avait passé une blouse de médecin. Fronçant les sourcils, elle souleva le vêtement d'une main, examinant son attirail avec curiosité.

« Greg ».

Le nom était brodé au-dessus de la poche de poitrine à gauche et une forte odeur de désinfectant se dégageait de la chemise.

— Qu'est-ce qui m'est arrivé... , chuchota la femme, la voix rocailleuse.

Elle se sentait ragaillardie, sans être en mesure d'en expliquer la raison. L'instant d'avant, elle rampait sur le sol de la morgue, à moitié morte et maintenant, elle se tenait debout, prête à partir.

Elle leva la tête vers l'hôpital, puis décida de commencer par aller retrouver son mari. À part une paire d'espadrilles qu'elle avait trouvée elle ne savait où, elle était nue des pieds à la taille, dissimulée jusqu'aux genoux par la légère blouse qu'elle retenait de

ses mains sur son ventre. Elle se mit à courir, rejoignant le trottoir en direction de son appartement.

Gardant un rythme régulier pour éviter de s'épuiser, elle réfléchit à tout ce qui lui arrivait. Déjà, elle ne se souvenait pas de tout ce qui avait fait sa vie. Des bribes lui revenaient à la surface, minuscules bulles qui lui remémoraient son passé avant d'éclater comme des bulles de savon. Elle eut l'impression, pendant qu'elle longeait les rues, la jaquette recouvrant la chemise de Greg Sullivan, qu'elle voyait les souvenirs d'une autre. Une vie à laquelle elle avait pris part, sans pour autant que ce fût la sienne.

Les souliers de Greg – qui lui allaient parfaitement bien, merci Seigneur pour vos petites attentions ! – claquaient sur le macadam en cadence avec sa respiration, soulevant parfois des gerbes d'eau quand elle marchait dans une flaque. Il venait de cesser de pleuvoir ici, heureusement pour Béa, mais l'orage grondait encore au loin, menaçant.

Elle ne s'était jamais sentie aussi vivante qu'en ce moment. Était-ce dû au fait de s'être réveillée d'un sommeil dont personne ne sortait ou simplement d'avoir recouvré l'usage de ses jambes, elle n'aurait su le dire. C'était comme si un soleil avait germé dans son poitrail et rayonnait d'un éclat sans pareil. Elle éclata de rire comme une gamine en s'éclaboussant les mollets dans un trou d'eau en traversant une intersection.

Elle avait l'impression de flotter au-dessus du sol, guidée par une main invisible vers sa demeure. Était-ce seulement son imagination ? Était-elle vraiment de retour ou n'était-ce qu'un rêve ? Le sentiment qui l'envahissait était si complexe, si diffus, qu'elle préféra l'ignorer pour l'instant, goûtant plutôt pleinement les odeurs et les couleurs qui l'entouraient de nouveau.

La nuit était passablement avancée quand elle fit sa petite promenade et elle ne croisa pratiquement personne durant son retour à sa demeure, passant sous la clarté que diffusaient les lampadaires à une vitesse soutenue, surprenante pour une femme de son âge qui

venait de mourir d'une crise cardiaque. Pourtant, elle ne ressentait aucun malaise, aucune douleur dans son corps. Quelques têtes se retournèrent sur son passage, surprises de rencontrer une femme si peu vêtue en pleine nuit.

C'était le printemps 1978.

Ils s'étaient baladés toute la journée à travers les routes de campagne, appréciant l'air frais et la chaleur du soleil sur leur peau, roulant dans la Mustang décapotable de Ray.

Tout autour, la neige avait laissé sa place à d'innombrables parterres de fleurs, toutes plus colorées et odorantes les unes que les autres. Il sentait Béatrice le couvrir d'un regard amoureux, lui, Tim Williams, et ça le comblait d'une joie indescriptible, lui réchauffant le cœur bien davantage que les rayons de l'astre solaire ne pouvaient le faire.

Ils n'avaient rencontré ni voitures, ni piétons, pas même un animal durant leur trajet, comme si le monde entier n'appartenait plus qu'à eux.

Il bifurqua pour pénétrer dans l'entrée de la halte routière, surplombant Saint-Alexandrie, à côté des sources provenant de la montagne et abreuvant la ville. Il se stationna plus loin, en face d'une trouée dans les arbres, pour leur permettre de profiter de la vue. Béa descendit de la voiture, contournant l'aile de la Mustang pour s'avancer et contempler le paysage. Coupant le contact, Tim la rejoignit et ils s'appuyèrent tous deux les fesses contre le capot. Elle vint se blottir contre lui et il passa son bras autour de ses épaules.

— Je ne me rappelais pas à quel point c'était magnifique, souffla-t-elle, les yeux tournés vers la ville. Toutes ces couleurs, ces maisons, cette forêt...

— C'est toi qui es magnifique, fit Tim.

Béatrice se tourna vers lui et lui servit une bourrade amicale, tandis qu'un sourire gêné embellissait ses traits.

— Quel charmeur ! roucoula-t-elle.

— Tu m'as tellement manqué, dit l'homme, sentant son cœur se serrer sous l'émotion.

Le visage de la jeune femme se releva de nouveau vers lui. Cette fois, c'était le reflet de la vieille femme, l'image même de celle qui l'avait quitté quelques jours auparavant.

— Oh, Tim..., murmura-t-elle en venant caresser sa joue d'une main apaisante. Si tu savais comme je suis désolée de t'avoir fait souffrir comme ça. Mon heure était venue et je ne peux pas revenir vers toi.

— J'ai tout tenté, ricana Tim, échappant une larme en courbant le cou, suivant la main de sa femme. Même de jouer avec la magie, tu te rends compte ?

— J'ai toujours dit à mon père que tu ferais des folies pour moi, répondit Béa en esquissant une moue découragée. Je vois que je ne m'étais pas trompée !

Il la serra contre lui, simplement heureux de sentir de nouveau cette présence, son parfum. Elle lui rendit son étreinte avec chaleur, puis quitta le capot pour se retourner vers lui.

— Il faut y aller maintenant. Il est tard et je commence à avoir froid.

Tim acquiesça et ils marchèrent vers les portières, chacun de leur côté.

— Où tu veux aller, dis-moi ? demanda l'homme en ouvrant sa porte.

Béatrice resta debout, regardant une dernière fois la ville en contrebas avec un air songeur. Il fut frappé par la ressemblance qu'il y avait entre ce moment et celui où il avait pris ce cliché en Floride, à des années-lumière d'ici, quand ils étaient encore ensemble et heureux.

— *À la maison. Je veux rentrer chez nous.*

Tim opina.

— *À vos ordres, mademoiselle. Grimpe à bord et on part.*

Elle riva ses yeux aux siens et secoua la tête.

— *Je ne peux pas, Tim. C'est verrouillé. Laisse-moi entrer, s'il-te-plaît. Il fait froid et il est tard.*

L'homme haussa les épaules.

— *Mais viens, quoi ! C'est une décapotable, tu ouvres la porte et c'est tout !*

— *Je ne peux pas, Tim, continua-t-elle, commençant à frapper contre le pare-brise avec ses jointures, comme si elle cognait à une porte. Ouvre-moi, Tim. Je veux rentrer à la maison...*

Elle secoua la portière sans actionner la poignée.

— *Calme-toi, Béa !* lança l'homme, surpris par la crise subite. *Je vais t'ouvrir.*

Au moment où il levait la main, il sentit le rêve se dissiper autour de lui. Les contours devinrent flous et il s'éveilla, tandis que la voix de Béa et ses coups contre le pare-brise le poursuivaient.

Il finit par ouvrir les yeux, couché en boxer long dans son lit, dans l'obscurité relative de sa chambre faiblement éclairée par la lumière filtrant par l'espace entre les deux rideaux de sa fenêtre. Il se redressa d'un coup, entendant toujours l'appel de sa femme, accompagné du toc-toc creux de son poing contre la vitre. Les brumes du sommeil s'évaporèrent de son cerveau et, tournant la tête, il vit avec stupeur une silhouette, dans l'entrebâillement des rideaux. Ses yeux s'écarquillèrent de terreur et un cri d'effroi s'échappa de sa gorge.

Il s'empêtra dans ses couvertures en voulant s'éloigner de la fenêtre et il s'écroula de tout son long, de l'autre côté du matelas, emportant dans sa chute toute la literie. Il se libéra d'un mouvement brusque, le souffle court, fixant d'un air terrorisé son visiteur

nocturne. Qui pouvait être assez mal intentionné pour lui jouer un tour aussi dégueulasse, aussi inhumain ? Se faire passer pour Béa alors qu'il venait tout juste de la perdre !

À la peur succéda la rage. Il se releva d'un bond, sentant le rouge lui monter aux joues. Il allait tellement enguirlander ce crétin qu'il en regretterait d'être né ! Il entrevit une pâle figure le scruter, mais il s'arrêta net quand une voix faible lui parvint à travers la fenêtre.

— Tim...

Il dû se rattraper au lit pour éviter de s'écraser une deuxième fois, mais tomba tout de même à genoux en reconnaissant celle qui l'appelait.

— Bé... Béa... ?

— Ouvre-moi, continua-t-elle, il fait froid dehors.

Il n'était plus dans son rêve, il en était certain, mais c'était bien sa femme qui était là. Ses membres lui semblèrent lourds tandis qu'il se redressait, secoué par l'émotion. N'en croyant toujours pas ses yeux, il ouvrit en grand les rideaux, faisant face à Béatrice, qui s'était accroupie devant la fenêtre du demi-sous-sol. Ses longs cheveux gris étaient mouillés et retombaient de manière désordonnée devant son visage. Ses lèvres bleuies tremblaient légèrement, mais son regard ne vacillait pas quand elle le fixa d'un air qu'il ne put déchiffrer. Comme si elle tentait de se rappeler qui il était, la raison pour laquelle elle se trouvait là.

— Je vais passer par la porte arrière pour aller te chercher. Ne bouge pas.

Elle acquiesça avec vigueur et se releva. Les pans de sa blouse de médecin s'ouvrirent quelques secondes, révélant la nudité de son bas de corps. Tim fronça les sourcils.

Où avait-elle bien pu dénicher cet attirail ? Était-elle apparue comme ça, devant son appartement ? Sûrement qu'elle n'avait pas marché tout le chemin depuis l'hôpital. Il devait y en avoir pour une bonne quinzaine de kilomètres jusqu'ici. Quelqu'un l'avait-il vue ?

Reconnue ?

Autant de questions qui virevoltaient allègrement dans son esprit comme des papillons, tandis qu'il refermait les rideaux d'un geste automatique.

Il avait de la difficulté à croire qu'elle pût être là, son côté rationnel lui susurrant qu'il dormait tout simplement encore à poings fermés. Voyons, il n'y avait décemment que dans les songes que les morts revenaient à la vie !

Pas vrai ... ?

Il s'ébroua, partant d'un pas rapide jusqu'à l'accès arrière. Il saurait qu'il avait imaginé la scène s'il ne trouvait personne à l'extérieur. Dans le cas contraire... Son cœur s'emballa à cette perspective. Il jeta un œil au grimoire en passant dans la cuisine, qu'il avait laissé ouvert sur le canapé. S'il avait réellement accompli ce miracle, c'était sans contredit la plus belle chose qui aurait pu lui arriver. Il se promit alors de le feuilleter plus sérieusement pour découvrir quels autres prodiges il pourrait réaliser.

Lorsqu'il franchit le seuil du logis, pénétrant dans la bouquinerie, il se mit à courir vers la porte arrière, déverrouillant les loquets nerveusement.

« Aussi fébrile qu'à un premier rendez-vous ! » songea-t-il en éclatant de rire.

Il tourna la poignée et fut surpris de trouver une petite femme frigorifiée, tenant sa blouse à deux mains par-dessus sa chemise trempée.

Sous la lumière crue de l'ampoule installée au-dessus du portique, elle leva la tête et lui sourit faiblement.

— Oh, Béa..., soupira-t-il.

— Tu me laisses entrer, s'il te plaît ?

Il s'écarta d'un pas et elle s'engouffra dans l'embrasure, quittant la nuit fraîche sans regret, sous le regard médusé de l'homme.

— Comment est-ce possible ? souffla-t-il, hésitant à toucher sa femme ressuscitée.

Il referma la porte derrière elle et leva la main, hésitant. Il effleura sa joue, repoussant des mèches rebelles pour mieux la voir.

— C'est bien toi, fit Tim, retroussant les lèvres dans un sourire ahuri.

Les larmes menaçaient de couler en torrents, mais il n'en avait cure. Elle mit sa main froide sur la sienne et la pressa.

— Je suis de retour, Tim, assura-t-elle. Mais je suis complètement gelée...

L'homme opina, séchant ses pleurs du revers de la main.

— Oui, bien sûr, suis-je bête ! s'exclama-t-il. Je vais aller te chercher des vêtements ! Mais après, je veux que tu me racontes absolument tout !

L'enjoignant à le suivre, il mit sa main dans le dos de Béa, l'entraînant vers l'appartement. Il lui fit prendre place au salon, pendant qu'il disparaissait dans la chambre pour récupérer ses effets personnels, l'esprit en ébullition.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour rassembler sous-vêtements et pyjama molletonné. Il avait pris soin de sélectionner celui qu'elle affectionnait le plus, histoire de lui faire plaisir. En revenant vers sa douce, il dépassa la chaise roulante et un déclic se produisit.

— Béa..., appela-t-il, entrant dans le salon. Je n'avais pas réalisé quand je t'ai vue, mais tes jambes...

La femme leva la tête. En attendant son mari, elle s'était débarrassée de la blouse de médecin et avait déboutonné entièrement sa chemise, laissant entrevoir sa poitrine et son ventre, d'une blancheur extrême. Le grimoire posé sur ses genoux, elle s'était lancée dans sa lecture.

— Oui, je sais. J'ai été très surprise également. C'est étrange de ressentir de nouveau les sensations. Ça renforce l'impression

d'une seconde naissance, tu ne trouves pas ?

Tim se déchargea de son fardeau près de Béa et haussa les épaules.

— Je suis encore trop chamboulé pour prétendre avoir une opinion éclairée sur quoi que ce soit, fit-il en se laissant choir à côté de sa femme.

Elle tapota affectueusement son genou et referma le livre, le posant sur la table basse.

— Tu m'aides ? demanda-t-elle en pointant le tas de linge.

Il étouffa un bâillement, acquiesça et attrapa la culotte et le soutien-gorge, pendant que Béatrice se glissait avec soulagement hors de la chemise humide. Il lui tendit ensuite le pyjama, composé d'un pantalon et d'une chemisette en molleton, orné de motifs d'étoiles. Elle n'eut aucune réaction en le voyant, ce qui provoqua en lui une légère pointe de déception. Elle le revêtit sans émettre le moindre commentaire ou remerciement.

« Évidemment, quand on vit un stress aussi intense qu'une résurrection, les priorités changent », songea-t-il aussitôt après, honteux d'attacher de l'importance à un détail aussi insignifiant.

Sitôt qu'elle fut habillée, ce fut au tour de la femme de bailler à s'en décrocher la mâchoire. Avec un sourire amusé, Tim secoua la tête.

— Je ne suis pas le seul qui soit épuisé, j'ai l'impression.

— Considérant que j'ai « dormi » durant plusieurs jours, c'est un comble... Je devrais déborder d'énergie et pourtant, je suis là à gober les mouches quand, comme je te connais, tu dois avoir cent mille questions à me poser !

Il lui tapota la main.

— Il semblerait que ma curiosité devra prendre son mal en patience. On a du temps devant nous : j'ai fermé la boutique pour quelques jours, à cause des funérailles. Ça nous donnera le temps de discuter et de trouver comment on expliquera ton retour parmi les

vivants.

Béatrice pointa le grimoire du menton.

— Tu crois que les gens ne croiraient pas la vérité ?

Tim s'adossa, frottant ses yeux de ses paumes en grognant.

— Ils préféreront croire ce qu'ils peuvent comprendre. Je n'ai aucune envie qu'ils t'emmènent pour mener des expériences sur ton cerveau pour savoir comment tout ça a fonctionné. Ça a marché, ça me suffit. Mais il y aura toujours des personnes qui voudront creuser plus loin si on leur raconte les détails.

— Tu vas en faire quoi, alors ? Du livre, je veux dire...

— Je ne sais pas, fit l'homme en haussant les épaules. Nous verrons. Pour l'instant, je vote pour aller me coller avec la femme de ma vie sous les couvertures, si elle est d'accord.

Le visage de Béatrice s'illumina.

— Je pensais que tu ne le demanderais jamais !

Il l'aida à se relever et ils marchèrent ensemble jusqu'à la chambre. Tim installa sa femme, la bordant tendrement avant de se glisser à ses côtés avec un soupir d'aise. Béa se pelotonna contre lui, plaquant son dos froid contre l'épaule de son mari, qui passa son bras autour de sa taille.

Elle ronflait comme un loir quelques minutes après, épuisée par les récents événements. Le sommeil ne vint pas aussi facilement pour le vieil homme, qui la couvait du regard, émerveillé de la retrouver, mais terrifié à l'idée de se réveiller au petit matin et de découvrir qu'il avait rêvé toute la scène.

Quand ses yeux se fermèrent enfin, pour la première fois depuis la crise cardiaque de Béatrice, il ne rêva pas.

Chapitre 8

Ce fut la sonnerie du téléphone, insistante, qui le tira du lit six heures plus tard. Conservateur dans l'âme, il ne s'était jamais résolu à se doter d'un cellulaire et préférait de loin garder une ligne fixe. S'assurant que sa femme dormait encore – elle n'avait pas bronché d'un poil –, il décrocha le combiné en se grattant les côtes.

— Mouais ? répondit-il d'une voix pâteuse.

— Monsieur Williams, c'est bien vous ?

La voix tendue à l'autre bout du fil acheva de réveiller l'homme qui, intrigué, fronça les sourcils.

— Alice ?

— Oui, du salon funéraire, confirma nerveusement son interlocutrice. Écoutez, j'aimerais qu'on puisse avoir une petite discussion, si ça ne vous dérange pas. Il s'est passé... un incident, et je crois que vous devriez être mis au courant sans tarder.

« Bien voyons ! Le corps de ma femme ne se serait pas volatilisé, à tout hasard ? », pensa Tim, ironique.

— J'apprécie que vous preniez le temps de me passer un coup de fil. Je pourrais peut-être passer plus tard dans la journée ?

— Non ! s'exclama Alice. Il est impératif que je vous parle le plus tôt possible !

— Nom de Dieu, Alice, calmez-vous, siffla-t-il. Qu'est-ce qui peut être si urgent, ma parole ?

— Je préfère vous en parler en personne. Je suis au volant en ce moment et je me dirige vers votre adresse. Je devrais être là dans... (Il y eut un silence à l'autre bout du fil.) deux minutes à peu près, selon mon GPS. Je vous raconterai tout, c'est promis.

Sans lui laisser la chance de répliquer, elle raccrocha.

Stupéfait, Tim regarda le combiné dans sa main, la bouche entrouverte.

— Quelle mouche la pique, enfin ?

Il reposa le téléphone sur son socle et repassa dans la chambre pour s'habiller. Il enfila un pantalon et un chandail, puis attrapa le collier de Doris qu'il accrocha à son cou. Il sentit la petite pièce venir s'installer sur sa poitrine. Béatrice n'avait pas bougé, il hésitait à la réveiller. De toute évidence, elle avait grand besoin de récupérer. Il passa donc à la boutique, s'emparant d'un bloc-notes pour écrire un mot pour elle, au cas où elle s'éveillerait avant son retour. Il prit sa veste et verrouilla derrière lui, montant les escaliers pour découvrir une Hyundai Accent grise stationnée devant sa porte. Le moteur de la berline tournait au ralenti et la conductrice, l'apercevant, lui fit signe d'approcher.

Il ouvrit la portière et passa la tête à l'intérieur. Plissant les narines, il fut assailli par une forte odeur de nicotine.

— Vous en avez mis du temps, lui reprocha Alice, la cigarette coincée entre l'index et le majeur. Vous foutiez quoi ?

— Je vous demande pardon ?

Finie l'attitude professionnelle, disparue l'employée froide de bureau qu'il avait rencontrée la veille pour discuter des arrangements funéraires de la femme qui dormait dans son lit. À sa place se tenait un spécimen plus agité, au regard hanté et aux traits tirés.

— Laissez tomber... Montez.

— Pas avant que vous m'ayez dit de quoi il s'agit. C'est à propos de ma femme, je présume. Il lui est arrivé quelque chose ?

Elle tourna la tête si rapidement dans sa direction que son cou craqua.

— Qu'est-ce que vous savez là-dessus ? cracha-t-elle, suspicieuse.

Tim soupira.

— Rien... et vous ne m'avez pas dit pourquoi vous êtes si remontée ce matin, non plus.

Alice contempla les doigts de sa main droite, crispés sur le volant. De l'autre main, elle prit une bouffée de cigarette et la souffla doucement pour se calmer.

— Vous avez raison, désolée. Je suis à cran. Ça concerne votre femme, oui... mais pas seulement. Et si vous voulez entendre la suite, posez vos fesses sur ce foutu siège et refermez cette putain de portière.

— Pas besoin d'être vulgaire en plus ! maugréa le vieil homme.

Intrigué par le changement drastique d'attitude d'Alice, il se résigna à obtempérer et prit place avant de claquer derrière lui. Se tournant à moitié, il remarqua sur la banquette arrière une collection de valises ainsi qu'une malle qui trônait au milieu du siège.

— Vous partez en balade ?

— On peut dire ça, oui..., murmura Alice en réintégrant le trafic.

Elle prit une nouvelle bouffée, sifflant la fumée entre ses dents.

— Où m'emmenez-vous au juste ?

— Ne vous inquiétez pas, je cherche seulement un stationnement. Si j'étais restée plus longtemps à côté de votre porte, j'en aurais été quitte pour une contravention. Je ne vous veux aucun mal, je veux simplement vous prévenir.

— Vous êtes salement énervée pour une personne prévenante, répliqua Tim.

— Vous le seriez aussi, à ma place, soupira-t-elle en s'engageant dans l'entrée de la Place Alexandrie, le centre d'achats du quartier.

Pour un dimanche matin, il y avait beaucoup de clientèle dans les magasins. Alice navigua entre les voitures et les passants

pour aller se stationner tout au fond, loin des allées achalandées et des portes. Elle se gara entre un Jeep Cherokee verte et une fourgonnette Dodge Caravan noire, surveillant les alentours à travers son pare-brise. Elle coupa le contact et se laissa retomber contre son siège, ouvrant sa fenêtre à demi à l'aide de la commande électrique pour faire évacuer la fumée de cigarette. Elle examina celle qui se trouvait entre ses doigts, grimaça quand elle s'aperçut qu'elle était presque entièrement consumée et la jeta à l'extérieur, sous le regard perplexe de l'homme.

— J'estime avoir fait preuve de patience, commença Tim, irrité, mais vous sembliez vouloir me dire quelque chose d'urgent. Vous me réveillez brusquement, vous m'embarquez sans me dire où nous allons et moi, bonne poire, je ne dis rien. Maintenant, videz votre sac ou je sors de cette voiture sur-le-champ.

— Le corps de votre femme a été volé, lâcha la femme sans le regarder.

Tim allait prendre la poignée de sa portière, mais sa main resta en suspens dans les airs. Même s'il connaissait déjà la vérité, l'entendre dire lui causa un choc. La jeune femme hocha la tête, ramenant une mèche derrière son oreille.

— Tout d'abord, j'aimerais m'excuser...

— C'est de circonstance, oui, opina l'homme.

— Non, pas pour ça... enfin, oui, bien sûr, mais... Oubliez ça, c'est pas grave.

Elle se tourna vers lui.

— Quand vous êtes venu hier, je vous ai dit qu'il y avait eu plusieurs décès récemment, davantage que d'habitude.

— Et alors, en quoi ça me concerne ?

— Vous savez, on entend toutes sortes d'histoires quand on travaille dans un salon funéraire. J'ai un ami qui bosse pour le bureau du coroner et il me rapporte parfois des trucs vraiment flippants, même certains qu'on essaie de passer sous silence pour

préserver la confidentialité des défunts et de leur famille.

— Comme le secret médical, quoi.

Alice acquiesça.

— Ce que je m'apprête à vous dire a été caviardé dans les journaux pour ne pas alarmer inutilement les gens. Connaissez-vous un homme du nom de Samuel Vaillant ?

L'espace d'un instant, l'image du signet avec son message amoureux flotta à la surface des pensées de Tim, mais il la chassa rapidement.

— Le gars qui a été accusé de meurtre voilà quelque temps ? J'en ai lu quelques lignes dans les journaux, comme tout le monde. Quel rapport avec moi ?

— Son histoire a été remodelée par les autorités, mais les grandes lignes sont exactes. Il y a environ trois semaines de cela, il a volé un cadavre de femme au cimetière sur la côte et l'a ramené à sa demeure. Les policiers l'ont retrouvé quand les voisins ont signalé qu'ils entendaient des cris en provenance de la maison. Quand ils sont arrivés, le mari de la morte avait été assassiné et Vaillant avait placé la femme dans son propre lit, comme si elle venait de se coucher. Le mari avait été proprement vidé. Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais il était carrément momifié, aussi sec qu'une branche. Samuel Vaillant, pour sa part, était introuvable. Probablement qu'en entendant les sirènes, il s'était tiré. On nous a appelés peu après, puisque nous devons récupérer la femme pour la ramener. C'est mon patron qui est parti avec le fourgon pour la chercher... Mon ami... il était sur place, et il m'a assuré qu'il n'avait jamais rien vu de pareil. Et ce matin, j'ai eu un appel de la police. Tim, le corps de votre femme a été volé à son tour. Pire encore, si je peux dire, le concierge a été tué, exactement comme le mari de cette autre pauvre fille. Attendez-vous à être rencontré par les flics, parce que je ne sais pas ce qu'ils vont penser de cette similitude entre les cas.

Tim blêmit, épouvanté. Qu'elle lui apprenne la disparition de

Béatrice, c'était une évidence, mais le meurtre d'un type, ça, il ne l'avait pas vu venir. Sa Béa aurait-elle pu tuer un homme ? Et pourquoi ?

— Vous avez dit « comme le mari » ... Vous voulez dire momifié ?

— Plus une goutte de jus, tous ses organes en poussière..., assura Alice, grimaçante. Je n'imagine même pas à quel point ça doit être perturbant pour vous, de ne pas savoir où se trouve la dépouille de votre femme en ce moment...

« J'en ai quand même une vague idée », ricana-t-il pour lui-même.

— ... mais il faut aussi prendre en considération que Vaillant court toujours, qu'il vole des morts et qu'il tue. S'il s'en est déjà pris au mari de l'une...

— Cet homme pourrait tenter de s'en prendre à moi également, c'est ce que vous croyez ?

Alice haussa les épaules, laissant vagabonder son regard sur les voitures stationnées.

— Mon patron ne voulait pas que je vous en parle. Secret professionnel, qu'il a dit. La police a foutu la frousse au cinglé qui a fait ça, il ne retentera pas deux fois le même coup, qu'il a ajouté. Pourtant, j'ai un mauvais pressentiment sur cette histoire.

— Et vous avez décidé de venir me prévenir...

— J'ai démissionné du salon. Après des événements pareils si rapprochés, j'ai besoin de changer d'air. Aussi, j'ai l'impression qu'il y a plus qu'un simple meurtre et qu'un maniaque, et ça m'effraie énormément.

Tim plissa les yeux.

— Vous fuyez carrément ?

— J'ai une sœur qui habite pas loin. Ça me fera du bien de la revoir un brin. (Elle éclata d'un petit rire gêné.) Elle s'appelle Betty. Betty Cooper, comme la fille dans les bandes dessinées

d'Archie, ça vous dit quelque chose ? Mes parents étaient vraiment bizarres. J'aurais eu un frère qu'ils l'auraient appelé Bradley, comme l'acteur, peut-être.

Elle prit une profonde inspiration.

— C'est le cas qui a fait déborder le vase, je crois. Je vous ai dit que nous étions occupés ces derniers temps et cette histoire n'en est qu'une parmi d'autres. J'ai peur quand je pense à tous ces nouveaux morts. Je ne sais pas pourquoi il y en a autant... Et je ne suis pas certaine de vouloir le découvrir. J'ai tenu le fort aussi longtemps que j'ai pu, mais j'ai mes limites.

— Je comprends.

Elle sourit, détournant les yeux.

— Je me suis excusée, au début... C'était parce que je vous avais menti quand nous nous étions rencontrés hier.

— À propos de ?

— Mon nom. Alice Cooper. Comme quoi je ne connaissais pas le gars et ses chansons. Au contraire, pour faire regretter mes parents d'avoir choisi ce nom-là, j'ai été très à fond dans le genre macabre et rock métal. J'étais très différente quand j'étais plus jeune, plus... immature. J'ai vu pendant cette période des gens se soumettre à des rituels sataniques, pour rire bien sûr, ce n'était que des gamins qui se la jouaient. Mais ce Vaillant, avec le vol de corps et ces meurtres horribles... ça me fait énormément penser à ce qu'on faisait dans le temps, sauf qu'il n'y a plus de jeu, ni de plaisir.

Tim ne sut pas quoi répondre. Il s'était comporté exactement comme les adolescents dont elle parlait la veille, et se sentit soudainement mal à l'aise devant la femme. Celle-ci perçut le malaise et sourit de nouveau.

— Je vous ramène chez vous maintenant. J'ai dit tout ce que j'avais à raconter et ma sœur va se demander ce qui m'arrive si je suis en retard...

Le vieil homme hocha la tête sans parler, pendant que la

femme démarrait et reprenait le chemin de son appartement. La pensée que l'homme qui avait dérobé le corps de la femme, puis assassiné son mari, puisse être le même que le propriétaire du grimoire le titillait. Il semblait évident que Denis avait récupéré ces livres dans la maison même où le drame avait eu lieu. Un frisson le traversa à cette idée. Il se demandait désormais si, par chance, dans les cartons que le fils de son livreur habituel avait apportés vendredi, d'autres livres appartenant à Samuel Vaillant l'attendaient. Qui pourraient lui en apprendre davantage sur le statut de miraculée de Béatrice.

Qui le rassurerait sur le geste qu'il avait posé en la ressuscitant.

Le trajet fut de courte durée, plombé par un silence embarrassant, et Tim fut soulagé quand ils furent arrivés. Il ouvrit sa portière et posa le pied sur le trottoir, retenu toutefois par la voix d'Alice.

— J'espère sincèrement que je fais fausse route dans mes impressions, autant pour Vaillant que pour le côté maléfique de cette histoire, et que vous pourrez retrouver le corps de votre femme. C'est important de pouvoir faire son deuil et passer à autre chose.

— Vous êtes une gentille fille, Alice, assura-t-il. Peu de gens auraient pris la peine de venir me voir pour me raconter tout ça, au risque de paraître cinglé, juste parce qu'ils s'en feraient pour moi.

— Je suis parano, d'après vous ? demanda-t-elle sérieusement.

Le vieil homme pensa à Béatrice, revenue d'entre les morts, qui l'attendait dans son logis. Qui avait, selon ce que lui avait appris Alice, pris la vie d'un concierge sans remords. Un frisson lui remonta le long de l'échine, qu'il ne put ignorer. C'était pourtant Béa qui était là, pas une meurtrière...

— Vous n'êtes pas folle, fit-il doucement. Vous avez traversé et vu trop de trucs horribles en un court laps de temps, c'est tout.

Il ressentit soudain l'envie de lui dévoiler la vérité, ne serait-

ce que pour apaiser ses craintes à son égard. Que Vaillant n'était pas une menace pour lui, à son humble avis. Mais elle lui semblait prête à craquer, à la limite de la crise de nerfs, et il repoussa cette idée, malgré qu'il eût préféré partager son bonheur avec le monde entier.

« Ça viendra », pensa-t-il. « Chaque chose en son temps... »

— Prenez soin de vous, Alice, et passez le bonjour à Betty de ma part.

— Ouais, je n'y manquerai pas. Quant à vous, faites-moi une faveur et ouvrez l'œil. Vous êtes un type bien, Tim, et j'estimais que vous aviez le droit de savoir dans quelle mésaventure vous alliez tremper malgré vous.

Il lui fit face et lui décocha un clin d'œil.

— Que voulez-vous qu'il arrive à un vieil homme comme moi ? Mes folles années sont loin derrière !

Elle le chassa de la main en secouant la tête, sans réussir à contenir un sourire amusé. Il sortit du véhicule, puis s'engagea sans attendre dans la descente d'escalier. Il passa en coup de vent dans la boutique, jetant négligemment sa veste sur son bureau en chemin. Il lui tardait de vider les boîtes et de découvrir des réponses à ses questions.

Chapitre 9

Lorgnant avec envie vers les cartons empilés sur la table de la cuisine, il prit tout de même le temps de vérifier que sa femme allait bien. Il s'était d'abord attendu à la trouver debout, en train de déjeuner, mais elle ronflait toujours, sur le dos, bras et jambes écartés. Il resta dans l'embrasure quelques secondes, la tête inclinée, songeant à quel point elle semblait... différente.

Habituellement, elle dormait doucement, dans son coin, sans un bruit, avec un poing sous la joue, à des milles de la femme inélégante qui sommeillait sous les couvertures, prenant la moitié du matelas. Avec un soupir, il retraits vers la cuisine, prêt à s'atteler à la tâche. Son regard fut toutefois attiré par le sarrau de médecin et l'uniforme blanc, avec le nom de Greg brodé sur la poitrine, ainsi que par la paire d'espadrilles usées.

« Une chemise appartenant à la victime de la veille », songea l'homme avec un goût amer dans la gorge. Alice n'avait pas précisé de nom, et son ami du bureau du coroner ne lui avait sûrement pas donné plus de détails sur l'affaire, mais Tim ne doutait pas qu'il devait s'agir de la même personne.

Tout à coup, il lui pressa de faire disparaître ces vêtements, les enlever de sa vue et, par la même occasion, détruire les preuves qui lieraient Béa à ce crime odieux. Il prit un sac en plastique dans un tiroir et fourra les deux morceaux de tissus et les souliers, encore un peu mouillés de pluie, à l'intérieur.

Il retourna dans la bouquinerie, bifurquant vers la porte arrière, et ne s'arrêta que le temps de déverrouiller les loquets. À l'extérieur, il se rendit près des bennes à ordures, de gros bacs noirs et gris qui servaient également aux commerces dans les buildings de l'autre côté de la ruelle. Il ouvrit le lourd couvercle, grinçant sous

l'effort. Il faillit l'échapper sur ses doigts quand une silhouette se désolidarisa de la pénombre et s'approcha en titubant.

— Hé copain, ce serait pas d'la bouffe que tu jettes là, des fois ?

Tim fit volte-face en sursautant, mais reconnut le sans-abri qui l'avait accosté. Le pauvre bougre était en plus mauvais état que la dernière fois, l'odeur qui l'entourait plus rance, le visage plus hagard. Il avait dû tomber sur une bouteille particulièrement forte, pour chuter à ce point rapidement.

— Désolé, mon vieux, fit Tim en levant sa main libre devant ses narines offensées. C'est que de vieux vêtements humides, rien qui fasse ton bonheur.

La mine déconfite du clochard lui serra le cœur, quand il le vit retraiter dans les angles du bâtiment, mais il avait d'autres chats à fouetter, autrement plus importants.

— Je suis surpris que la proprio ne vous ait pas viré, s'étonna-t-il.

— Elle a essayé, ricana le sans-abri sans se retourner, levant un doigt. Mais je suis tenace...

Tim se débarrassa du sac en secouant la tête, se sentant plus léger en voyant partir ces deux vêtements, et retourna chez lui pour s'asseoir devant les livres.

Béa n'avait toujours pas bronché dans la couchette quand il ouvrit la première boîte. Un à un, il les étala devant lui sur la table, prenant soin de poser au sol les autres boîtes en attendant.

Entre les romans classiques – Balzac, Maupassant, Vian et un Zola dont les pages étaient brunies – il vit des bouquins de spécialistes, destinés à renforcer l'estime de soi.

Tim fronça les sourcils en détaillant ses premières trouvailles. On pouvait cerner un homme d'après sa bibliothèque, selon certains. S'il en jugeait par ce premier échantillon, le gaillard paraissait cultivé, mais timide. Pas le profil type d'un meurtrier, pas

besoin d'être policier pour savoir ça.

Il remisa tous les livres dans la boîte avant de ramener la deuxième devant lui. Il y dénicha des ouvrages semblables aux autres, à sa grande déception. Rien de bien extraordinaire qui puisse l'intéresser. Les cartons se succédèrent ainsi jusqu'au dernier où il toucha finalement le gros lot.

— C'est toujours à la fin qu'on touche au but, ricana le vieil homme pour lui-même.

Le premier livre qu'il sortit le fit sourire, lui confirmant le lien avec Vaillant. « La magie pour les nuls » était inscrit en grandes lettres, affichant les couleurs jaunes et noires de la populaire série. En ouvrant le bouquin, il aperçut un message griffonné sous l'entête.

« Je sais que tu passeras de longues soirées à t'amuser avec ce que tu trouveras à l'intérieur de ces pages. Prends soin de toi, Sam. Ta mère qui t'adore. »

Il referma la couverture, les doigts tapotant la reliure, songeur. Il repoussa le livre et s'attaqua à la suite, aux titres plus évocateurs et intrigants les uns que les autres :

*La science de la démonologie. Introduction à la magie noire.
Les runes et leurs pouvoirs cachés.*

Les livres des Ombres.

Tim se sentit rapidement dépassé par tant de frissons en si peu de pages. Voilà bien des livres qui ne trouveraient jamais refuge dans sa bouquinerie. Jamais ! Il leva les yeux et vit le grimoire, sur la table basse.

Lui non plus ne se retrouverait pas à vendre. Pas après qu'il eut pu expérimenter par lui-même une de ses « recettes ».

Il crut avoir fait le tour en mettant les doigts une ultime fois dans la dernière boîte, mais il rencontra une couverture en cuir souple. Plissant les yeux, il inclina le carton et fit glisser trois cahiers épais, tous reliés en cuir, portant l'inscription « Journal de bord » sur

une étiquette en plein centre de leur couvre-livre.

Il ouvrit le premier cahier et fut surpris de découvrir des notes manuscrites, d'une écriture fine et penchée.

— Merde, c'est son journal... murmura Tim, faisant défiler les pages sous son nez.

Tout était bien structuré, les dates et les heures bien identifiées et il chercha le journal le plus récent. Lorsqu'il le trouva, il remonta les entrées vers la fin, fiévreusement, curieux de connaître les états d'âme de l'homme alors qu'il commettait l'irréparable.

Il décida de s'arrêter à la date du 27 août, remontant à plus d'un mois en date d'aujourd'hui. Suivant de l'index les phrases écrites au crayon de plomb, il lut lentement.

'27 août, 19 h

'J'ai vu Eva aujourd'hui. Ainsi que les nouvelles ecchymoses sur son bras. Je m'en doutais depuis longtemps, mais je suis désormais convaincu que cet imbécile de Steve la bat sans retenue. Elle qui avait décidé de s'offrir le luxe d'une sortie la veille, elle aura payé cher sa liberté provisoire. Comment peut-elle rester entichée d'un pareil crétin, alors que je suis là à lui témoigner ma présence de toutes les manières possibles ? Je ne comprends pas. Ne voit-elle pas qu'elle mérite mieux comme existence ? Malgré mes attentions répétées, je n'ose lui avouer franchement mes sentiments à son égard, puisqu'à chaque fois que j'essaie de me rapprocher, elle s'éloigne de moi. Si mon amour pour elle est sincère, je doute qu'elle éprouve de l'affection pour moi.'

Il continuait encore, exprimant sa crainte de voir le mari de sa douce finir par la tuer, volontairement ou non, se lamentant sur le destin qui lui interdisait la seule personne qui eut de l'importance dans sa vie.

Il passa ensuite par-dessus quelques pages sans intérêt, où il

faisait mention de ses activités quotidiennes. Il y était notamment question de ses contrats de magicien amateur, qu'il détestait de plus en plus, sans oser plaquer son métier pour changer de carrière. Tim survola cette partie rapidement, désireux de retrouver le vif du sujet. Il fut récompensé à la quinzième page.

Celle-ci était recouverte de mots rageurs, gorgés de colère et de haine, loin du ton neutre et posé qu'il avait remarqué auparavant. La note n'était pas datée, simplement jetée en travers de la feuille, comme un exutoire à l'intensité du moment. Les traits étaient d'ailleurs si appuyés qu'à certains endroits, le papier s'était déchiré.

'Il l'a tuée ! Je le savais ! Ce fils de pute, cet enfoiré, cette merde sur deux pattes a fini par avoir la peau de mon Eva !! Jamais je ne pourrai pardonner un crime aussi infâme ! Il l'a tuée !! Est-ce qu'il est suspecté ? Bien sûr, mais les hommes de son engeance finissent toujours par s'en tirer à bon compte. Morte... Je pourrais le trucider de mes mains ! Le déchiqueter avec mes dents !! N'importe quoi pour faire revenir mon Eva...'

Tim s'adossa à sa chaise, reprenant ses esprits après cette lecture plus intense. L'homme avait vraiment grillé les plombs. S'il avait fallu que les policiers tombent sur ce cahier avant qu'il passe à l'action, il aurait eu droit à un interrogatoire plus que musclé. D'ailleurs, il était surprenant que les agents n'aient pas passé en revue les livres de Vaillant en récupérant les cadavres du couple. Ils devaient pourtant avoir fait leur enquête sur le meurtrier et auraient dû trouver ce journal. Étrange que son livre ait eu tous ces bouquins en sa possession, alors que la police les avait négligés.

Les pages suivantes avaient été brutalement arrachées et les fragments de papier restants témoignaient de la fureur qui habitait l'homme. Tim ne put qu'imaginer qu'elles parlaient probablement du châtiment que réservait Vaillant au bourreau d'Eva s'il mettait la main dessus.

La première entrée, après l'accès de rage, fut plus

intéressante. Si le ton redevenait plus posé, sa détermination transpirait à travers les lignes de textes : il nourrissait toujours sa haine envers Steve. Selon la date, c'était une semaine avant que les corps ne soient découverts.

'24 septembre, 17 h 30

'Mes prières ont finalement été entendues ! Mon Eva va me revenir, après tout ce qu'elle a enduré ! Je n'ose y croire et pourtant, le livre est là, sous mes yeux.

'Je reviens d'une convention de magie. J'avais décidé de participer aux dernières activités annuelles de l'association des magiciens amateurs de la ville, pour changer d'air. Ce fut entre deux prestations que j'ai été accosté par un type étrange. Évidemment, tous les magiciens le sont par défaut, personnage oblige... Il m'a dit qu'il avait entendu parler de mon histoire et qu'il compatissait entièrement. La même chose lui était arrivée et il avait trouvé sa rédemption dans un livre de magie, qu'il m'a gentiment refilé. « Le bonheur se partage », qu'il m'a dit... Invraisemblable, mais vrai...

'Comment avait-il su pour Eva ? Je ne l'ai jamais compris. J'ai été choqué par ses paroles et je n'ai pu que balbutier quelques remerciements avant qu'il ne disparaisse dans les coulisses et s'évanouisse dans la foule. Il y en a de toute sorte dans ce genre d'événement et je ne serais pas surpris que le gars soit un brin télépathe. C'est la seule explication qui me vienne à l'instant.

'Bref, d'après lui, à l'aide des incantations contenues entre ces pages, je pourrais non seulement me venger de Steve, lui faisant chèrement payer ses actes, mais également...

'... je pourrai ressusciter Eva.'

Tim soupira en se redressant. Il n'y avait plus aucun doute :

Vaillant s'était servi du grimoire, exactement comme lui la veille. Mais selon Alice, Eva était toujours morte quand les policiers l'avaient retrouvée, couchée dans le lit de son ravisseur, son mari séché à ses côtés, face contre terre. Avait-il failli ou avait-il réussi ?

Il leva la tête vers la chambre, guettant un son en provenance de Béatrice. Il avait l'étrange impression qu'il était préférable qu'elle ne sache pas qu'il était en possession de ces journaux, sans qu'il puisse s'expliquer pourquoi. Bien entendu, il y avait le fait qu'ils appartenaient à un meurtrier, mais ce n'était pas la seule raison.

Le même sentiment de malaise qui l'avait tenaillé quand il la regardait dormir depuis le cadre de porte revint le hanter. Était-ce bien sa femme qui reposait sous les couvertures ? Et sinon, qui était-elle vraiment ?

Il baissa les yeux vers le journal et se dit que la réponse à toutes ses questions devait forcément se trouver dans ces pages. Samuel Vaillant avait vécu une situation comme la sienne. Où se trouvait-il en ce moment ? Peut-être allait-il comprendre ce qui se passait grâce à ces notes.

Son estomac gargouilla, lui rappelant qu'il n'avait encore rien avalé de la journée. Il jeta un œil à l'horloge au-dessus de la table et fut stupéfait de constater qu'il était onze heures passées. Entre sa conversation avec Alice et le dépouillement des boîtes, il n'avait pas vu le temps filer ! Il se dirigea d'un pas lourd vers le réfrigérateur, frottant son dos endolori d'avoir été penché trop longtemps au-dessus des écrits, quand la sonnerie du téléphone le fit sursauter. Il réussit à décrocher avant la troisième sonnerie, espérant éviter de réveiller Béatrice.

— Tim Williams à l'appareil, répondit-il nerveusement.

Après l'ex-commis des pompes funèbres ce matin, il se demandait quelle tuile allait encore lui tomber sur la tête.

— Monsieur Williams ? Ici la sergente Isabelle Couture, du poste 54. Nous avons envoyé une voiture plus tôt à votre domicile,

mais vous n’y étiez pas...

— J’étais sorti déjeuner, mentit spontanément Tim, son estomac grondant de plus belle.

— Un événement fâcheux s’est produit la nuit passée vous concernant et j’aimerais pouvoir discuter personnellement avec vous. Pourriez-vous passer au poste ou préférez-vous que je vienne vous rencontrer à votre domicile ?

L’image de la policière entrant dans sa demeure et arrivant nez à nez avec Béatrice inquiéta le vieil homme, qui serra le combiné entre ses doigts.

— Ce ne sera pas nécessaire, assura-t-il. Je viendrai vous voir sans problème.

Il eut une œillade vers la chambre.

— Laissez-moi terminer ce que j’étais en train de faire et je prendrai le premier bus pour venir vous voir. Ça vous va ?

— Je suis là toute la journée. Demandez le sergent Couture au guichet à l’entrée et je viendrai vous chercher.

— Très bien, conclut le vieil homme. À bientôt !

Il raccrocha aussitôt, sans laisser le temps à son interlocutrice de répliquer. Il ne s’attendait pas à devoir quitter de nouveau la maison, même si Alice l’avait prévenu que la police voudrait évidemment lui parler de sa femme. Embrassant la pièce du regard, il entreprit de ranger les livres dans la dernière boîte, prenant soin de placer les cahiers sous les autres bouquins. Après quelques secondes d’hésitation, il garda le troisième et plus récent des journaux. Il pourrait ainsi continuer sa lecture durant le trajet en autobus. Il lui tardait de savoir ce qui était arrivé après que Vaillant eut pris possession du grimoire.

Le temps de laisser un petit mot sur la table de cuisine, au cas où sa femme ouvrirait les yeux avant son retour, et il était reparti.

Chapitre 10

Il prit place au fond de l'autobus, le journal dans une main et un croissant au beurre acheté au dépanneur dans l'autre. Le véhicule s'ébranla lentement comme le vieil homme mordait dans la pâte feuilletée, satisfaisant finalement son estomac.

Couvant du regard la couverture en cuir, il engloutit la pâtisserie en quelques bouchées, s'essuyant les mains sur sa veste avant de s'attaquer de nouveau à sa lecture.

Ils passèrent devant le centre d'achats où Alice et lui avaient discuté plus tôt. Il s'y trouvait autant de voitures stationnées en ligne droite, sinon plus, mais ce qui attira l'attention de Tim, ce fut la minuscule silhouette juchée sur le toit d'un VUS orienté vers la rue. Des gens déambulaient près de l'endroit, sans le voir. Écarquillant les yeux, l'homme s'approcha de la fenêtre et vit un renard – son renard, bordel ! – qui se tourna et lui servit son désormais habituel rictus amusé, la langue pendante.

« Hé, mon pote, je t'ai manqué ? » semblait-il dire.

Le temps de cligner des yeux, il avait disparu, laissant Tim perplexe, incapable de savoir s'il avait vraiment aperçu l'animal. Il passa la main sous ses vêtements et serra la médaille de Salomon dans son poing en pinçant les lèvres.

Le collier était censé éloigner les mauvais esprits. Les faisait-il disparaître ou les gardait-il simplement à distance, mais toujours capables de le narguer ? Il lui faudrait demander à Doris pour le savoir. Le renard n'avait jamais tenté de l'agresser, au moins...

Reprenant ses esprits, il baissa la tête sur le cahier, puis autour de lui. Il y avait quelques passagers ici et là, mais personne n'était près : il pourrait donc lire sans craindre que quelqu'un ne lorgne par-dessus son épaule. Il préférerait ne pas savoir ce qui

arriverait s'il se faisait prendre avec des écrits appartenant à un voleur de cadavres... Il ouvrit le journal et feuilleta les pages jusqu'à arriver à l'endroit où il s'était arrêté. Il lut en diagonale la suite, où Vaillant relatait avec force détails la récupération du corps après l'enterrement.

« Ce cinglé a exhumé cette pauvre fille... », songea le vieil homme en secouant la tête. « Depuis combien de temps était-elle là ? »

Après avoir ouvert le cercueil, il avait enroulé le corps dans une couverture, rempli le trou et emporté son précieux fardeau chez lui, pour mener le rituel. Il avait suivi l'exacte procédure faite par Tim samedi soir et, contre toute attente, Eva s'était éveillée, tout comme Béatrice. Les quelques lignes qu'avait daigné coucher Vaillant juste après le miracle témoignaient de son allégresse devant l'impossible.

'J'ai réussi ! Elle m'a reconnu ! M'a parlé ! Celle que j'ai pleurée à chaudes larmes après une semaine à maudire son mari de toutes mes forces, qui avait cessé de respirer et dont j'ai cru que le cœur s'était tu à jamais, elle est revenue d'entre les morts grâce à moi !'

Incroyable... mais Alice avait dit que le cadavre était inanimé : il devait donc y avoir eu un os dans le potage... Fronçant les sourcils, il continua plus loin.

'J'ai commis un impair toutefois... J'avais préalablement tué la victime du sacrifice pour me faciliter la tâche, pour clore le rituel sans me casser la tête. Mais voilà : la personne doit impérativement être en vie avant d'être consommée. Ce grimoire est parfois difficile à déchiffrer, mais qu'importe ! J'irai dénicher quelqu'un d'autre ce soir. Eva faiblit très vite et je ne sais pas combien de temps elle tiendra si je ne fais rien...'

Tim frissonna en se rappelant le rituel qu'il avait accompli.

— C'était donc ça, le fameux « habituel » dont il était

question..., chuchota-t-il. Un sacrifice humain. Une vie contre une autre...

Il leva les yeux et son souffle s'accéléra en voyant le coin de rue où il devait descendre disparaître derrière lui, tandis que l'autobus reprenait tranquillement son chemin.

— Merde, siffla-t-il en se levant précipitamment.

Il tira la cordelette pour signaler qu'il voulait sortir et s'installa devant les portes arrière jusqu'à ce que le bus s'arrête quelques coins de rue plus loin. Se morigénant d'avoir été distrait – quoiqu'avec des révélations aussi terrifiantes, n'importe qui aurait été ébranlé ! –, il se dépêcha de revenir sur ses pas, en direction du poste de police.

Il dut appuyer sur une sonnette pour qu'on lui ouvre la porte d'entrée. Il pénétra dans un petit hall désert, avec un minimum de décoration, quelques chaises bordant des murs entrecoupés d'une porte à gauche et à droite et un comptoir vitré au fond de la pièce. Pour le moment, il était seul avec une femme à la mine sévère, cantonnée derrière son ordinateur. Il se sentit quasiment gêné de briser le silence.

— Je viens voir la sergente Couture. Elle m'a donné rendez-vous...

L'officière lui jeta un regard oblique et hocha la tête.

— Allez-vous asseoir... je vais l'appeler.

Tim la remercia et prit place sur l'un des sièges légèrement rembourrés et inconfortables près du mur, le regard braqué sur la porte vitrée donnant sur le trafic qui continuait de rouler, indifférent à ses tourments.

Ses pensées voguèrent jusqu'à Béatrice. Était-elle réveillée ? Avait-elle vu son message ?

Avait-elle faim de ces fameuses énergies vitales ?

La porte à sa droite s'ouvrit et une petite femme aux longs cheveux bruns l'interpella.

— Monsieur Williams ? C'est moi qui vous ai appelé plus tôt. Suivez-moi, je vous prie !

Il acquiesça avec empressement, désireux d'en finir au plus vite, et traversa l'accès vers les bureaux. Ici, l'ambiance était plus agitée : les agents travaillaient sur leurs dossiers et déambulaient à travers les cubicules, lui rappelant l'activité d'une ruche bourdonnante, un contraste étourdissant avec le calme plat qui régnait de l'autre côté de la cloison.

Devant lui, la sergente Couture portait une pile de dossiers dans les bras et dut les équilibrer en s'aidant de son épaule pour lui serrer la main.

— Enchantée de faire votre connaissance malgré les circonstances, fit-elle. Dites, comme vous avez les mains libres, vous pourriez m'aider et prendre ces feuilles le temps que je repose mes bras ? Je crois que j'ai vu trop gros quand je suis partie des archives... Je sens mes muscles hurler à la mort !

— Bien sûr, fit-il.

Il stoppa les mains à mi-parcours, regardant ses doigts, un éclair paraissant le frapper de plein fouet. Il n'avait plus le journal ! Il avait dû, dans sa précipitation de quitter l'autobus, oublier le précieux cahier sur le siège ! Quel crétin il faisait ! Sa consternation se lisait aisément sur son visage et la sergente fronça les sourcils, inquiète.

— Vous vous portez bien ? Vous êtes bien pâle tout d'un coup...

— Je...

— Vous me faites une attaque ?

— Non, réussit à articuler le vieil homme. Je viens de me rendre compte que j'ai perdu un objet important dans le bus.

Il entreprit de délester la femme de son fardeau, enlevant dossier par dossier.

— Oh ! lança la sergente, surprise de le voir se mettre dans

tous ses états pour si peu. Je peux contacter le service de transport pour vous, si vous le désirez. On les avertira et le chauffeur vérifiera. C'est l'affaire de quelques minutes.

Tim s'imagina l'intérêt que susciterait le journal de Samuel Vaillant entre les mains d'un homme qui, à l'instar du meurtrier, gardait le corps d'une femme que tout le monde croyait morte dans son logis. À tous les coups, il se retrouverait dans de beaux draps...

« Mieux vaut l'abandonner », songea-t-il tristement, renonçant à la précieuse source d'information.

— Non, ça ne sera pas nécessaire, répondit-il avec un sourire forcé.

La sergente pencha la tête sur le côté.

— Vous venez de dire que c'était un objet important...

— Important, mais pas essentiel, assura Tim, haussant les épaules. C'est à moi de faire plus attention à mes affaires. En espérant que ça ne soit pas les prémisses de l'Alzheimer, rigola-t-il pour clore le sujet.

La femme finit par joindre son hilarité.

— Bon, rejoignons mon bureau, je sens que je devrais tenir le coup sous ces dossiers finalement.

Il lui emboîta le pas comme elle s'enfonçait dans le poste de police.

Elle déposa sa pile sur une table de travail encombrée de formulaires et de chemises pleines de paperasse, puis indiqua à Tim de s'asseoir de l'autre côté. Il rangea son chargement par-dessus la pile de la sergente et prit place, regardant nerveusement autour de lui.

— Je voulais savoir d'entrée de jeu : savez-vous pourquoi je vous ai contacté ce matin ?

Tim se racla la gorge.

— Je présume que ça a un rapport avec la disparition du corps de ma femme...

La sergente haussa un sourcil et ses lèvres s'ourlèrent en un sourire amusé.

— Ce sont les gens du salon funéraire qui vous ont averti, je suppose.

Tim se rembrunit, ne désirant pas créer davantage de problèmes à Alice, elle qui n'avait voulu que son bien.

— Oui, en quelque sorte. Ce n'est pas criminel, que je sache ?

— Criminel ? Non. Un manque d'éthique, c'est sûr, mais dans les petites villes comme la nôtre, tout le monde finit par se connaître et on se parle plus ouvertement... Vous ont-ils parlé du concierge de l'hôpital, par hasard ?

Tim opina du chef en soupirant.

— Une terrible histoire... Venons-en au fait, Sergente. Non seulement j'ai été durement éprouvé par le décès de ma femme, mais maintenant on m'apprend qu'elle a été volée, pendant qu'un homme se faisait assassiner dans la même pièce. Alors, qu'attendez-vous de moi ?

La femme joignit les mains devant elle et son regard s'égarait sur la tour de dossiers trônant sur son bureau.

— Vous voyez ça ? Ce sont les cas que je dois gérer en ce moment. Très peu concernent des vols de cadavres – Dieu merci ! – mais plusieurs sont des affaires que je soupçonne d'y être mêlées.

Tim secoua la tête.

— J'imagine ce que vous avez à me dire. J'ai entendu parler de Samuel Vaillant, la devança-t-il. Apparemment, selon les journaux, il aurait tué un homme et déterré sa femme avant de disparaître dans la nature. Un sujet idéal pour vendre des feuilles de chou. Ceci étant dit, je ne le connais pas personnellement et ce genre d'activité ne m'intéresserait absolument pas. J'ai d'autres loisirs beaucoup plus sains.

— Je vous crois, s'empressa de répondre la femme en

s'avançant. Du reste, sans vouloir vous vexer, je ne crois pas que vous ayez la carrure nécessaire pour maîtriser un homme dans la force de l'âge. Je n'ose vous imaginer vous battre avec un concierge à coups de poings. Sans parler de faire sortir une dépouille en douce d'un hôpital... Pourtant, parmi tous les morts qui reposaient là, c'est votre femme qu'on a ciblée. J'aimerais que vous me partagiez une théorie là-dessus parce que, voyez-vous, je sais, pour être en charge du cas, que Vaillant entretenait une relation très forte avec la femme qu'il a déterrée. Est-ce que la vôtre aurait pu croiser son chemin ?

Tim se renfonça dans son siège, embêté. La seule similitude qu'il connaissait consistait en ce grimoire qui les avait ressuscitées toutes les deux, mais allez donc raconter ça à une agente suspicieuse. Il se demanda quelle tête elle ferait s'il lui racontait la vérité et qu'elle voyait le cadavre dérobé se lever pour l'accueillir.

— Monsieur ? pressa-t-elle.

— Je réfléchis..., répliqua le vieil homme. Mais vous savez, entre moi qui gère une bouquinerie et ma femme qui était en chaise roulante, nous n'avions pas une vie sociale très trépidante. Je n'aime pas me plaindre, mais je n'ai pas une clientèle très garnie et généralement, les clients que j'ai sont des gens que je connais depuis longtemps. C'est dire que si votre homme était passé chez moi, je m'en souviendrais parfaitement. Pourquoi quelqu'un comme Vaillant aurait jeté son dévolu sur elle ? C'est un mystère pour moi également. Je venais tout juste de régler les derniers détails et nous devions l'enterrer samedi prochain.

Il croisa son regard et tenta de mettre dans ses yeux toute la sincérité dont il se sentit capable.

— Ce sera encore le cas si vous réussissez à la retrouver entre-temps.

La policière détourna la tête, visiblement mal à l'aise d'avoir poussé le vieil homme aussi loin.

— Je peux vous assurer que nous ferons tout le nécessaire pour que ce soit le cas, fit-elle en lui servant un sourire poli.

Il hocha la tête, satisfait d'avoir pu faire dévier les soupçons qu'elle aurait pu avoir sur lui. Le reste de l'entrevue se passa relativement rapidement, la sergente se contentant de lui poser des questions de routine. La discussion se termina quelques minutes plus tard, après qu'elle eut pris soin de rédiger sa déposition des faits. Il n'avait pas eu besoin de mentir autant qu'il l'avait craint.

Avant de quitter, elle se leva de sa chaise et lui tendit la main.

— Je vous remercie énormément de vous être déplacé pour venir me voir. C'est très apprécié, d'autant plus que je comprends que ce n'est pas une période facile pour vous en ce moment. Aussi, je vous laisse ma carte, fit-elle en extirpant une petite fiche de sous son clavier d'ordinateur. Si un détail vous revenait en mémoire ou si vous avez des questions concernant le dossier de votre femme, n'hésitez pas à m'appeler.

Le vieil homme s'empara de la carte et la fourra dans la poche de poitrine de sa veste.

— C'est bien normal, je crois. J'espère de tout cœur que vous mettrez la main au collet de ce Vaillant, sans que vous ne trouviez ma Béatrice dans sa cave. Qui sait quelles ignominies il pourrait lui faire ? Mais par mesure de précaution, je crois que je vais décommander les funérailles que je prévoyais.

— C'est plus sage, en effet. Qui sait combien de temps ça prendra pour la retrouver.

Elle le raccompagna jusqu'au guichet de l'entrée et lui serra la main une dernière fois avant de réintégrer la fourmilière d'agents. Tim leva la main pour saluer la réceptionniste derrière l'ordinateur, mais cette dernière ne daigna même pas remuer un cil pour lui rendre la pareille.

Avec un dernier regard vers la porte menant aux bureaux, il franchit la sortie du poste de police, pressé de retrouver sa femme après le peu qu'il avait appris du journal.

Chapitre 11

Descendant les marches qui menaient à sa porte, des images horribles plein la tête, il s'en voulait atrocement d'avoir égaré la mine d'informations dont il disposait ; d'autant plus qu'il commençait seulement à gratter la surface de la partie qui l'intéressait, celle qui lui aurait permis de comprendre ce qui allait advenir à Béatrice.

Il se retrouvait donc dans l'inconnu, s'apprêtant à se retrouver face à sa femme, sachant désormais que s'il désirait maintenir sa résurrection, il devrait sacrifier quelqu'un. Il se voyait bien mal agresser un passant dans la rue et le ramener de force à l'intérieur, tout en croisant les doigts pour qu'aucun témoin ne le dénonce à la police. Aurait-il les tripes de passer à l'acte au nom de Béatrice ? Combien de victimes Samuel Vaillant avait-il servi à son Eva avant que ses plans ne déraillent ? Combien de dossiers sur le bureau de la sergente concernaient des victimes sacrifiées pour qu'une femme morte puisse continuer à vivre ? Une seule ? Deux ? Toutes ? Il n'y avait qu'un corps dans sa maison quand les policiers avaient mis fin à cette folie, mais comment savoir s'il ne s'était pas débarrassé de précédents ? Et malgré tout ça, Eva avait quand même, au final, été retrouvée morte.

Tim sentit la nausée l'envahir en insérant la clé dans la serrure et dut se retenir au battant pour ne pas s'écrouler. Le vertige s'empara de lui et il ferma les yeux le temps de se calmer, à coup de grandes respirations.

Il était trop vieux pour ces conneries...

Il n'était pas Samuel Vaillant, ni un meurtrier. Reprenant ses esprits, il ouvrit les paupières lentement. Avant de songer aux pires scénarios, il allait devoir analyser la situation, aussi hors de

l'ordinaire soit-elle. Essayer de prendre le problème avec des angles différents. Les sacrifices étaient-ils réellement nécessaires ? Il n'avait même pas feuilleté le grimoire depuis le retour de Béatrice, trop émerveillé par sa présence pour s'en soucier. Il était très possible qu'il y trouvât différentes options.

Rempli d'un nouvel - mais fragile - espoir, il déverrouilla et poussa la porte, entendant une voix faible l'appeler depuis l'appartement, au-delà de la boutique. Il laissa tomber ses clés, se débarrassa de sa veste et se précipita au chevet de sa douce, oubliant momentanément les soucis qui le tenaillaient et les horreurs qu'il avait lues.

Les beaux grands yeux de sa femme se posèrent sur lui quand il déboula dans la chambre et, malgré les rides qui marquaient son visage et son corps amaigri, les traits familiers de sa femme agirent comme un baume sur son cœur.

— Tim, souffla-t-elle d'un air éperdu, je viens tout juste de m'éveiller, mais tu n'étais pas là...

Son mari vint s'asseoir sur le lit à ses côtés, sa main se posant sur la cuisse de Béatrice.

— Oui, je suis désolé... J'ai dû m'absenter. Ta disparition miraculeuse de la morgue en a secoué plus d'un ce matin et j'ai dû répondre à une pléthore de questions de la police.

— Ça t'a mis dans le pétrin ? demanda-t-elle, alarmée.

Tim haussa les épaules.

— Pas vraiment. Ils croient que ton corps a été volé par un homme du nom de Samuel Vaillant. Je ne sais pas si tu te rappelles de cette histoire, les journaux en ont parlé un peu il y a quelques semaines. Il déterrera des cadavres.

— Vaguement... répondit-elle, perplexe. J'avoue que mes dernières heures avant mon décès et les premières après mon réveil sont très floues à ma mémoire. Et toi, tu crois que c'est lié ?

Tim pensa aux notes du journal et allait commencer à lui

raconter tout ce qu'il savait, mais au moment de prononcer les mots, il se rappela le malaise qui l'avait envahi ce matin et préféra détourner la vérité. Il lui livrerait la version authentique quand il aurait le temps d'y voir plus clair lui-même.

— Pour le moment, je sais que le grimoire est responsable de ta résurrection. Le reste, c'est trop nouveau pour moi et j'en reste tout confus.

Elle lui sourit en posant sa main sur la sienne.

— Même morte, je sais comment t'attirer des ennuis, pas vrai ?

— Une vraie peste, ricana Tim en tapotant sa cuisse. Est-ce que tu as faim ? Je n'ai pas eu l'occasion de grignoter à force de cavalier ici et là et je mangerais bien quelque chose. Qu'est-ce que tu aimerais ?

« Qui est-ce que tu aimerais ? », ne put-il s'empêcher de penser.

Son visage trembla légèrement à cette idée, mais Béatrice, les yeux baissés sur leurs doigts superposés, ne s'en rendit pas compte.

— Je ne sais pas, vraiment... Surprends-moi.

Il se leva plus rapidement qu'il ne l'aurait voulu, retirant sa main.

— Je te prépare ça tout de suite ! annonça-t-il d'un ton guilleret forcé.

Il sortit de la chambre, se dirigeant vers le salon, les mains se tendant déjà vers le grimoire. Il hésita à la dernière seconde et laissa ses bras retomber le long de son corps.

— Faisons-la manger d'abord, elle doit être affamée. Je lirai après, décida-t-il.

Il s'activa donc dans la cuisine, réunissant les ingrédients, sortant les casseroles et allumant le rond du four. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées avant qu'un délicieux fumet d'omelette et

de bacon ne se répande à travers l'appartement.

Il entendit Béatrice se lever et venir le rejoindre, humant l'odeur alléchante.

— Oh, Tim, tu sais toujours parler aux dames !

Le vieil homme sourit.

— Je sais qu'il est plus que l'heure du dîner, mais j'ai pensé que tu aimerais prendre le temps de déjeuner.

Béatrice s'attabla en hochant la tête.

— Oui, j'ai dormi pendant quoi ? Neuf heures ? J'ai pourtant encore l'impression qu'un camion m'a passé sur le corps, je me sens aussi faible qu'un oisillon sorti de sa coquille !

— Ça va t'aider de te nourrir...

« Te gaver d'énergie » songea-t-il.

Il transféra les œufs et la viande de la casserole à une assiette et, effectuant un rapide détour pour récupérer des ustensiles, posa le tout devant sa femme. Celle-ci s'empara de la fourchette et piqua le jaune des œufs.

— Alors, Tim... dis-moi ce que la police pense de tout ça ? S'ils ne sont pas ici à farfouiller partout, je présume que tu ne leur as pas tout raconté.

Tim tira la chaise devant Béatrice et s'assit.

— Non, je n'ai pas osé. Du reste, je ne crois pas qu'ils auraient pu faire grand-chose : tu es là, bien vivante. Je ne pense pas que la résurrection des cadavres soit abordée dans les textes de lois.

Béatrice rit.

— Je vois ça d'ici : au cas où un type se prendrait pour Lazare... rigola-t-elle, rejoint par le vieil homme.

— J'ai quand même pris soin de jeter les vêtements que tu avais sur toi hier, ajouta Tim, redevenant sérieux. Pour éviter d'éveiller les soupçons.

— Les soupçons ? s'enquit la vieille femme en fronçant les

sourcils.

Tim mit les coudes sur la table et appuya son menton sur ses mains. Il avait peur de la réponse qu'il obtiendrait, mais il devait savoir si Béatrice avait réellement tué cet homme.

— Tu te rappelles de quoi, à la morgue ?

Béatrice détourna les yeux, jouant avec son bacon du bout de la fourchette. Elle n'avait pas encore avalé une seule bouchée, se contentant de brasser ce qui se trouvait dans son assiette.

— Des fragments... Je me souviens de m'être sentie claustrophobe, cloîtrée dans un espace aussi réduit. Je me suis fait un mal de chien en me cassant deux ongles, mais je vais survivre, fit-elle en montrant les doigts blessés.

Les bords étaient irréguliers, brisés, des ongles rougis par le sang, mais elle ne semblait pas souffrir.

— Je suis ensuite tombée du plateau sur le sol...

Le regard dans le vide, elle fouillait les méandres de sa mémoire, mais de grands bouts lui semblaient inaccessibles, dissimulés derrière un voile opaque. Elle secoua la tête.

— Il me semble avoir entendu quelqu'un approcher, mais je ne pourrais pas le jurer parce que je me suis évanouie. Quand j'ai repris conscience, j'étais dehors, à peine vêtue et je n'avais qu'une envie : rentrer à la maison. Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Mal à l'aise, le vieil homme se tourna à moitié vers le salon. Il avait cru qu'elle se souviendrait de ses actes et qu'il devrait gérer une situation de crise, mais au contraire, c'était à lui que reviendrait la tâche ingrate de lui remémorer un épisode plus noir de son retour.

— Ça n'a pas d'importance, commença-t-il en se raclant la gorge. Tu es là, c'est ce qui compte.

— Tim Williams, pressa Béatrice, se raidissant en voyant clairement l'embarras de son mari, dis-moi ce qui est arrivé. J'ai le droit de savoir.

Il lui fit face de nouveau, gêné, mais hocha la tête.

— D'accord, mais j'aurais mille fois préféré t'épargner ça. Je croyais au départ que tu t'en rappelais et ça m'a effrayé, mais... enfin... ce matin, en plus de constater que tu n'étais plus là, ils ont trouvé le corps du concierge, avec la peau parcheminée. Il était mort près des tiroirs où ils gardent les cadavres, complètement séché.

Béatrice était figée, interdite.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est la raison pour laquelle la police tissait des liens entre l'affaire Vaillant et nous. La victime a été tuée de la même manière qu'un gars qu'ils ont trouvé dans sa maison.

— Oh, Seigneur... souffla Béatrice, lâchant l'ustensile qui vint tinter bruyamment contre l'assiette, avant de rebondir sur la table. Tu penses que j'aurais pu... que j'aurais tué un homme et que je ne m'en rappellerais plus ?

Son visage se crispa sous l'effet de la consternation.

— Ce n'est pas tout, continua Tim, décidant de profiter de l'occasion pour lâcher un plus gros morceau.

Elle riva ses yeux aux siens.

— Parce qu'il y a pire ?

— Oui... pour achever le rituel, le grimoire mentionne qu'il faut que tu absorbes de l'essence vitale, sans quoi tu retourneras à la poussière...

— De l'essence vitale ?

Tim acquiesça.

— Plus simplement : la vie d'un autre. Son âme, peut-être, je ne sais pas. Je n'ai pas fini mes recherches, je dois encore bouquiner le livre avant d'en être certain.

Il rougit.

— Je n'avais pas vu ce passage avant de faire le rituel, je ne croyais qu'à moitié à tout ça ... J'ai fait la gaffe de prendre la magie à la légère et je me suis rendu compte de la chose seulement après.

S'il n'était pas fier d'annoncer à sa femme qu'elle devrait tuer au moins une nouvelle fois, il était content d'avoir pu expliquer ce fait sans faire allusion au journal, mais son expression dégoûtée et terrifiée lui ôta toute envie de célébrer.

— Ainsi, articula-t-elle, je vais devoir tuer des gens si je veux survivre ?

Il avala sa salive, n'osant bouger devant le désarroi de Béatrice.

— Je sais, c'est dur à encaisser.

— Dur à encaisser ? C'est ignoble, oui ! s'emporta-t-elle en se levant.

Sous le coup de l'émotion et déjà affaiblie par le manque d'énergie, ses jambes la trahirent et elle manqua tomber sur le carrelage. La voyant chancelante, Tim fut suffisamment rapide pour la rattraper avant qu'elle s'écroule.

— Assieds-toi, tu vas te faire mal, insista-t-il.

— Amène-moi dans le salon, Tim. Et jette-moi cette assiette dehors, veux-tu ? L'odeur de la viande me retourne l'estomac, après ça...

L'homme acquiesça et, la femme prenant appui sur lui, il la mena jusqu'au canapé, dans la pièce adjacente, où elle se laissa choir, fermant les yeux.

— Je vais aller jeter la nourriture, dit Tim. Je reviens tout de suite.

Elle ne réagit pas, les traits tirés. Elle était plus blême que ce matin, quand il la regarda mieux, avec le soleil qui filtrait par la fenêtre du salon. Était-ce la somme des révélations qu'elle avait eues en quelques minutes, ou bien commençait-elle à ressentir ce manque d'essence vitale dont parlait le grimoire ?

Il se secoua, revenant dans la cuisine. Il ouvrit une fenêtre pour aérer la pièce avant de prendre un sac en plastique pour vider le plat intact de Béatrice. Il coula un regard vers elle, qui s'était

couchée sur le dos, un bras sur les yeux, puis il sortit par la bouquinerie, prenant la direction de la porte arrière.

L'air frais caressa son visage, le ragaillardissant un peu. Il se rendit une fois de plus aux bacs de déchets métalliques, le sac blanc à la main. Il lança son colis dans les vidanges et, en se retournant, pila net devant l'apparition inattendue à quelques pieds devant lui d'un renard au pelage miteux, qui n'était pas sans lui rappeler celui qu'il avait vu, empaillé, à la boutique de Doris McKenna.

L'animal était assis, sa queue pelée par endroits enroulée autour de ses pattes grêles. Arborant son plus beau rictus, il fixait l'homme sans bouger.

« J'ai faim, Timmy », dit le renard, le vieil homme entendant sa voix grave et rocailleuse dans son esprit, le faisant sursauter comme s'il avait reçu une décharge électrique.

— Mer... merde ! Tu parles pour vrai ! Tu existes pour vrai !

« Mais bien sûr que j'existe ! » s'offusqua le renard. « Sinon, comment expliquerais-tu que ta femme respire et parle à l'heure actuelle ? C'est grâce à mon intervention ! »

Tremblant, le vieil homme extirpa la médaille accrochée à son cou, la tendit devant lui comme un bouclier et recula de quelques pas.

— Tu ne devrais pas être là ! Ce collier me protège des mauvais esprits !

Le renard se contenta de bailler.

« Tu me vexes, vraiment ! Tu me prends pour un mauvais esprit, moi ? Celui qui a exaucé ton souhait ? Du coup, soit je suis un gentil djinn, soit ta babiole fabriquée en série dans une usine quelconque ne fait pas son boulot, à toi de voir. En ce qui me concerne, je me considère comme généreux de nature. Donc, loin d'être un esprit malin... Ceci dit, je dois rectifier un détail : je ne suis pas là physiquement. Je suis un esprit, locataire du corps de Béatrice. Toi seul peux me voir, puisque c'est toi qui as invoqué mon aide. Je ne suis pas un renard, j'espère que tu avais compris, c'est la

forme que ton cerveau m'a donnée. Ton subconscient me compare à la boule de poils qui vous a coupé la route il y a si longtemps et qui a bouleversé vos vies durant cette balade en voiture. C'est vrai qu'il y a des ressemblances entre la petite bête et moi, considérant qu'on a transformé votre réalité. Je me sentirais même presque flatté, vu l'importance de l'événement dans votre existence. »

Le vieil homme ne lâcha pas pour autant la médaille, s'attendant à tout moment à ce que l'animal passe à l'attaque.

— C'est toi qui as tué cet homme à l'hôpital ?

« Bien entendu », confirma-t-il, surpris de la question. « Quel genre de maniaque serais-je si je demandais à une âme, quelques secondes à peine après l'avoir arrachée au sommeil éternel, de perpétrer un tel acte, d'aspirer la vie d'un autre jusqu'à ne laisser qu'une coquille vide ? Surtout quand elle est seule dans l'épreuve... », fit-il avec un regard entendu à Tim. « Habituellement, il y a une certaine préparation avant d'accomplir le rituel et les personnes choisies ne se retrouvent pas abandonnées à elles-mêmes dans un tiroir anonyme. Comme son cher mari ne pouvait l'assister, je m'en suis occupé, oui. Le premier, c'est sur mon bras. Comparons ça à un tour de manège gratis, à mes frais. Mais trêve de bavardages, Timmy. Si ta femme faiblit à ce point, c'est que son corps a faim et ce n'est pas d'œufs et de bacon qu'elle a besoin, tu t'en doutes. Je fais un avec elle jusqu'à la fin du rituel. Nourris-nous et elle reprendra des forces. Trompe-moi et Béatrice deviendra ma nouvelle demeure, mon nouveau corps. Si tu ne peux me payer mon tribut, elle sera ma rétribution. J'ai toujours été curieux de savoir ce que ça fait de porter un soutien-gorge... », fit-il avec un sourire carnassier.

Tim s'effondra à genoux, désespéré.

— Je ne peux pas faire ça... Je ne veux pas mener des gens à la mort. Il doit bien y avoir une autre façon de faire !

Le renard montra les dents pour la première fois, exhibant de longues canines jaunies, tandis qu'un grondement sourd s'échappait de ses babines.

«Selon toi, combien d'énergie cela demande-t-il pour redémarrer un cœur ? Ou gonfler des poumons ? Pour faire fonctionner l'ensemble de l'organisme de ta chère petite femme, juste pour éviter que sa peau ne pourrisse sur ses os ? Tu crois vraiment qu'il suffit d'une pilule ou d'un claquement de doigt pour que le miracle opère ? Sans parler du fait que c'est moi qui accomplis tout le travail pour transformer cette énergie, l'utiliser, apprendre à Béatrice comment survivre dans cette nouvelle vie ! Je ne te demande pas grand-chose en retour du bonheur que je t'offre ! Sois un peu plus reconnaissant avant de demander encore et encore ! »

— Pitié..., murmurant Tim, sentant son cœur se briser et les larmes affluer.

Choisir entre la tuerie et Béatrice était trop dur. S'il savait, tout au fond de lui, qu'elle refuserait de commettre de tels actes, il ignorait s'il serait capable de continuer à vivre, lui, sans sa présence.

« Il y a longtemps, tu as juré de veiller sur elle, Timmy », rappela le renard en s'avançant, tournant le fer dans la plaie. « Elle a besoin de toi, plus que jamais maintenant. Tu as tous les outils pour lui assurer une vie au-delà de ses espérances, et tu te lamentes comme une mauviette. Quel genre d'homme es-tu donc ? »

Un bruit retentit derrière Tim ; une silhouette déboula dans la ruelle en titubant lourdement.

— Qu'est-ce qui se trame ici ? dit une voix avinée. Z'avez un problème ou quoi ?

« Quand on parle du plat principal », ironisa l'animal en apercevant le vagabond qui traînait toujours dans les parages.

Tim releva la tête, plantant son regard dans celui du renard.

— Pourquoi vous faites ça ? siffla-t-il.

— Je fais quoi ? demanda le sans-abri, désorienté. Vous êtes plus perdu que moi, ma parole !

« Des questions, des questions, encore des questions et si peu

de réponses », pesta l'animal. « Pourquoi les oiseaux volent-ils, mais ne nagent-ils pas ? Pourquoi les rôties tombent-elles toujours du côté beurré ? Pourquoi ci, pourquoi ça ? Pourquoi, mais pourquoi, autant de pourquoi ? La vie est ainsi faite, camarade : tu prends ce qu'on te donne ou tu laisses aller au suivant. L'existence est tellement plus complexe et, en même temps, plus simple que tu ne pourras jamais l'imaginer, alors ne te casse pas la gueule à essayer de tout rationaliser... »

Le vagabond s'approcha de Tim et posa sa main sur son épaule. L'odeur infecte qui se dégageait autant de la personne que de ses habits l'avait précédé et le vieil homme s'écarta d'un coup, se relevant du même élan.

— Z'êtes sûr que ça va, mon vieux ? s'enquit l'épave humaine. M'avez pas l'air bien... et je sais de quoi je parle.

Il avait les lèvres brillantes de salive et ses yeux injectés de sang scrutaient Tim comme s'il découvrait une vie extraterrestre, entre la crainte de l'inconnu et l'exaltation de s'adresser à une autre personne. Il avait dû encore se dénicher une bouteille quelque part, vu son état d'ébriété avancé. Malgré le fait avéré qu'il était en plus mauvais état que ne pouvait l'être le vieil homme, il semblait réellement se soucier de lui, ce qui l'émut profondément.

« Regarde-le », continua le renard, venant se frotter contre les jambes de Tim, qui se raidit. « Seul et pitoyable. Son existence est un calvaire quotidien, autant pour lui que pour ceux qui auront la malchance de le croiser, lui et son aura pestilentielle. Et tu sais ce qu'il y a de plus malheureux ? Ses journées seront toutes aussi remplies de vide, jusqu'à ce qu'on le retrouve congelé entre deux sacs poubelles ou victime d'une intoxication alimentaire à force de bouffer les cochonneries pourries qu'il déniche à droite à gauche. Ce n'est pas un meurtre de lui enlever la vie, Tim, c'est carrément un acte de charité à ce niveau-là ! »

Tim déglutit, sentant sa volonté décliner lentement.

— Un gars comme ça pour faire vivre ma Béa ?

« Lui ou un autre. Une âme est une âme, qu'importe le ruban sur l'emballage. Je ne suis pas difficile, tu n'auras même pas à me bassiner avec tes histoires de culpabilité. Comme ils ont coutume de le dire dans la rue : c'est tout bénéf' pour les deux parties, mon pote... »

— Hé, mon vieux, lança le sans-abri, sans remarquer la grimace de dégoût qui déforma la bouche de Tim quand il s'approcha de lui. Je renifle une odeur de bacon dans le bac derrière vous... Ça vous dérangerait que j'y jette un œil ? J'ai pas encore mangé aujourd'hui, et ce parfum-là a de quoi faire damner son homme, si vous voyez c'que je veux dire.

Tim sentit une chape de froid intense fondre sur sa personne, ayant l'impression d'être étranger dans son propre corps quand il s'entendit dire :

— Si vous avez faim, suivez-moi. J'ai mieux à l'intérieur...

Il détesta ces mots à la seconde où ils franchirent ses lèvres, décochant un regard noir mais impuissant au renard qui haletait d'un air satisfait, la langue pendante. Il avait conscience de franchir un point de non-retour, alors qu'à peine une heure plus tôt, jamais il ne se serait attendu à tomber aussi bas, à vaciller aussi loin dans le délire qu'il avait provoqué. Pourtant, après tout ce qu'il avait appris, une partie de lui arrivait à se consoler en se disant qu'un vagabond ne serait pas cher payé pour assurer une belle vie à sa femme.

— Vraiment, copain ? s'écria le miséreux en souriant – un sourire rempli de dents noires. Je ne suis pas du genre à refuser une aussi belle offre, mon cher monsieur !

Il attrapa le bras de Tim comme le ferait une concubine, glissant sa main sous le coude du vieil homme pour venir s'y appuyer, provoquant la nausée de ce dernier.

— Montrez-moi le chemin ! Je sens déjà l'arôme des mets délicats qu'on va déguster !

Tim se mit en marche avec son nouvel ami, cherchant des yeux l'animal, mais celui-ci avait disparu. Avait-il seulement

réellement été présent ? Le vagabond n'aurait pas manqué de s'exclamer s'il l'avait aperçu dans la ruelle et pourtant, il n'en avait pipé mot.

Ils réintégrèrent la bouquinerie et le vieil homme traîna son comparse jusqu'à l'appartement. Quand les deux hommes pénétrèrent dans la cuisine, Béatrice les attendait, silencieuse, son regard étincelant. Le sans-abri exécuta une courbette exagérée vers l'avant, ridicule, manquant de tomber dans son geste, présentant ses hommages à la maîtresse de maison. Tim ne fut pas dupe pour sa part.

— C'est toi, Béa ?

La femme se tourna vers lui et Tim entrevit brièvement un reflet dans ses yeux, ses pupilles s'étirant, prenant la forme de celles d'un animal.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il, la gorge serrée.

— Jusqu'à ce que tu me montres que je peux compter sur toi pour me ramener à manger, Béatrice se reposera sur le banc et je prendrai le relais. Elle est beaucoup plus faible que ce que je croyais et il faudra plus d'énergie que ce que je pourrai tirer de lui pour la remettre sur pied. Ce sera à toi d'assurer la subsistance, sinon adieu Béa, adieu la belle vie et à moi le corps de ta femme... Par ailleurs, il faut bien que je lui montre comment procéder, si elle veut survivre, non ? Je te l'ai dit : je ne suis pas un salaud. Elle n'aura pas à se débrouiller seule et tu n'auras même pas à assister à la scène. Amène-le dans la chambre et ferme la porte derrière toi.

Le vagabond ouvrit des yeux effarés. Il paraissait complètement perdu.

— Vous dites quoi ? On va pas manger ?

— Au contraire, très cher, minauda Béatrice en adressant un clin d'œil à Tim. On est justement sur le point de passer à table. Si vous voulez bien vous donner la peine, c'est par ici...

Le vieil homme soupira à fendre l'âme en poussant l'homme en direction de sa chambre à coucher. L'odeur qui émanait du pauvre

hère allait empester tout l'appartement sans aucun doute, mais l'idée que Béatrice – ou en fait, le djinn, la dissociation devenait difficile – allait dévorer une proie près de l'endroit où il dormait le décida à passer la prochaine nuit sur le canapé... s'il réussissait à fermer l'œil de nouveau.

Sans trop discuter, dans l'espérance d'un repas chaud, le vagabond n'opposa aucune résistance et entra d'un bon pas dans la pièce. Tim allait le suivre, mais Béatrice le repoussa fermement en posant sa main sur sa poitrine.

— Pas plus loin, Timmy. On se charge du reste. Va donc faire un tour, ça vaudra mieux.

Le vieil homme pinça les lèvres, levant les yeux vers le malheureux qui inspectait la pièce, ne se doutant absolument pas de ce qui l'attendait.

— Béa doit-elle vraiment voir tout ça ?

— Si elle veut continuer à exister, elle n'aura pas le choix, fit la femme, en retroussant les lèvres.

— Est-ce qu'il va souffrir ?

Le sourire de Béatrice s'élargit encore, révélant des dents qui s'allongèrent, à la surprise de Tim qui recula d'un pas.

— Va donc faire un tour, répéta la femme.

Elle referma doucement le battant et ce fut pour Tim comme si une partie de sa vie s'achevait également, s'ouvrant sur un nouveau chapitre. Plus lourd et plus noir. Il retraits de quelques pas, hésitant.

Il avait encore la chance de tirer l'homme du destin horrible que la chose cohabitant avec Béatrice lui réservait. Il pouvait encore faire le bon choix. Jusqu'à présent, ses actions n'avaient eu pour conséquence que la mort d'un concierge de morgue et personne ne réussirait à le relier à Tim. Mais si ce vagabond mourait dans sa chambre, il aurait son sang sur les mains – sans parler de sa literie – et il doutait de pouvoir s'en sortir si on venait à l'entendre appeler

à l'aide. Serrant et desserrant les poings, paralysé par la peur, il écoutait les voix étouffées qui lui parvenaient à travers la porte échanger des paroles indistinctes.

Lorsque la discussion se changea brutalement en hurlements horrifiés, il se replia vers la cuisine en quatrième vitesse, puis s'engouffra dans la bouquinerie pour récupérer sa veste et ses clés sur son bureau. Poursuivi dans sa fuite par les hurlements, désormais accompagnés d'un grondement sourd, il survola la boutique, ouvrit la porte en grand et disparut dans l'escalier, abandonnant la scène d'horreur derrière lui, sentant sa propre âme mourir en même temps que l'homme enfermé dans sa chambre avec Béatrice.

Chapitre 12

Il erra plusieurs heures, sillonnant les rues sans les voir, le regard obstinément braqué sur le trottoir, s'excusant à peine quand il percuta une femme des paquets plein les bras. Il se sentait envahi par un froid cinglant, comme si tout son sang s'était brusquement transformé en glace. Vagabondant sans but, sinon celui d'espérer échapper au souvenir déchirant des cris d'effroi, Tim ressemblait davantage à un spectre malheureux qu'à un vivant bien portant.

La lumière disparaissait doucement derrière les bâtiments quand il se rendit compte qu'il était devant le *Charlie's* et il décida qu'il méritait un verre.

Peut-être même deux ou trois.

En poussant la porte du bar, il fut un peu réconforté en entrevoyant la silhouette de Scott derrière le comptoir. Il ne se sentait pas en mesure de déballer toute son histoire à un homme qu'il ne connaissait pas tant que ça, la culpabilité d'avoir mené un homme à la mort l'empêchant de rassembler ses idées de manière cohérente. Mais ça lui ferait du bien de parler, sans aucun doute, de n'importe quel sujet.

Il dépassa les quelques tables vides – il était encore tôt pour la clientèle régulière de l'établissement – et s'approcha d'un tabouret, se délestant de sa veste pour la poser sur le siège d'à côté.

Le barman, engagé dans une discussion avec les seuls autres clients, un jeune couple dans la vingtaine, lui fit signe de la main. Il salua chaleureusement ses interlocuteurs avant de se diriger vers le vieil homme.

— Deux visites cette semaine ! Monsieur Williams, vous vous ennuyez de moi ou c'est l'appel du Jack Daniel's ? plaisanta-t-il.

— Je ne saurais pas dire lequel a été le plus convaincant, répliqua l'autre. J'ai marché longtemps et je me suis retrouvé devant votre porte. On dit que le hasard fait bien les choses, pas vrai ?

— Pas de doute ! Je vous mets quoi ? On y va pour du costaud ou on roule avec le minimum ce soir ?

Tim soupira.

— Du fort, s'il vous plaît. Je vous dirais bien de laisser la bouteille, mais de quoi j'aurais l'air, je vous le demande...

Scott détailla l'homme devant lui, tentant de mesurer le degré de risque que Tim présentait avec son expérience de barman, habitué à détecter les alcoolos et les coucoucs qu'on doit gérer après le premier verre. Il nota la mine défaite du vieil homme et hocha la tête.

— Approchons-en une. Je vous accompagnerai même d'un petit verre, pour faire bonne mesure. Y'a pas foule et mon patron n'a pas à tout savoir. Du reste, vous me semblez avoir besoin de compagnie.

— Amen, murmura Tim en riant sombrement.

Scott se retourna et, après avoir fouillé dans ses réserves, revint avec une bouteille de whisky à demi entamée, avant d'ajouter deux verres sur le comptoir en formica.

— Le préféré du patron... Gardez ça pour vous, évidemment ! fit le barman avec un clin d'œil.

— Comment va-t-il, Jacobson ? s'enquit Tim en lorgnant la bouteille, tandis que le serveur versait deux généreuses rasades.

Scott haussa les épaules.

— Le patron se porte bien. On le voit moins souvent dans le secteur, il a de plus en plus de mal à marcher... problème de genoux, apprit-il à Tim en faisant glisser le précieux contenant entre ses mains.

— Il vous a dit qu'on a travaillé ensemble, sur le chantier de la Laurier ? On a bâti ce foutu pont qui enjambe la rivière, pas loin

d'ici. C'était... merde, il y a peut-être quarante ans...

— Il ne parle pas beaucoup de son passé, mais j'ai vu quelques photos dans la pièce qui me sert de bureau. Ça paraissait être un sale job à abattre.

Tim prit une gorgée et ricana.

— Et comment ! On en a bavé, durant ces mois-là...

— Et vous ? lança Scott, se servant son propre verre. Comment ça se passe, avec l'enterrement ? Vous tenez le coup ? Tess me posait la question encore aujourd'hui, et, pardonnez ma franchise, mais vous me semblez plus vanné que vendredi soir.

— L'enterrement..., grogna Tim, détournant les yeux. Il n'aura probablement pas lieu, en fait.

Scott haussa les sourcils.

— Vraiment ? Pourquoi ?

Tim sourit et pensa à la réponse qu'il aurait réellement aimé lui servir.

« Oh, laissez-moi revenir au commencement , songea-t-il. Il y avait ce livre, voyez-vous, que ce gamin a fait tomber dans ma cuisine... »

Il prit une longue gorgée pour se donner du courage et se dit que ce ne serait pas malin d'effrayer le père de Tess avec une histoire pareille, aussi se contenta-t-il de relater ce que la police savait.

— Son corps a été volé à la morgue... hier soir, qu'on m'a dit. Les flics sont à sa recherche, mais la piste est froide, sans vouloir faire de mauvais jeu de mots.

— Vous êtes sérieux ? C'est fou ça ! s'exclama Scott, écarquillant les yeux. Et ils n'ont aucune idée de ce qui a pu lui arriver ?

— Personne ne sait où elle est.

« Sauf moi, Scott », pensa-t-il. « Ouais, elle est chez moi au moment où on se parle, à finir de déguster un vagabond que je lui ai offert sur un plateau d'argent. Je ne suis même pas certain que le

type ait compris ce qui se tramait... »

Le vieil homme fit tourner l'alcool dans son verre, perdu dans son esprit.

— Chienne de vie..., résuma Tim en soupirant. On croit faire ce qu'il y a de mieux pour une personne, les événements s'enchaînent et on finit par se demander si ce qu'on a fait en valait la chandelle, si c'était la bonne chose à faire.

Scott s'avança au-dessus du comptoir, écartant les mains de chaque côté de son corps sur le formica.

— Soyez pas aussi dur avec vous-même. Comment auriez-vous pu savoir qu'elle allait être victime d'un acte aussi dérangé ? Vous êtes dans le deuil, et pourtant, vous faites les démarches et tout, sans vous plaindre. Vous agissez comme vous le devez. N'importe qui aurait fait pareil. Je serais exactement comme vous si ma femme disparaissait.

« On ne parle plus de la même chose », ricana intérieurement Tim.

— Vous voulez que je vous dise, continua Scott. On est faits comme ça : on veut toujours prendre soin de ceux qui nous sont chers, mais faut accepter qu'on contrôlera jamais totalement les imprévus. Je ne vous connais pas tant que ça, monsieur Williams...

— Appelez-moi Tim. J'ai l'impression d'être un foutu professeur d'université sinon, rigola le vieil homme.

— Tim... je ne vous connais pas beaucoup, c'est vrai, mais ma fille a une certaine admiration pour vous et vous m'apparaissez aussi comme un bon gars. Vous voulez le mieux pour votre femme, vous l'avez fait... N'augmentez pas la pression sur vos épaules. Vous ne pouvez en aucun cas vous sentir responsable des actions des autres. Je suis certain que votre femme ne voudrait pas vous voir dans cet état...

Il ne savait si c'était l'alcool ou simplement l'effet des paroles du barman, mais Tim sentit son cœur se réchauffer. Il avait vu le pire de la situation jusqu'à présent, sans essayer de percevoir

le bon côté de la chose. Béatrice était chez lui de nouveau, vivante. Oui, cette histoire d'essence vitale était extrêmement préoccupante. Terrifiante, même, et il ne saurait dire comment ça finirait. Mais s'il se laissait aller et abandonnait sa femme parce qu'il perdait la foi, il ne méritait pas son amour. Jamais il ne l'avait trahie au cours de leur vie ensemble et il se sentit mal de penser qu'il avait été à deux doigts de jeter l'éponge. Il fouillerait ce foutu grimoire, de la couverture à la reliure, s'il le fallait, mais il trouverait une solution.

— Vous savez quoi ? Vous avez peut-être raison...

— Et comment que j'ai raison, sourit Scott.

Avisant le verre vide de Tim, il montra la bouteille du pouce.

— Je vous en remets un petit ?

Tim déclina de la main.

— J'avais besoin de parler, pas de picoler. Je ne sais pas de quoi mon avenir sera fait, mais vous auriez fait un sacré psy, croyez-moi.

Scott plissa le nez, avant de vider son verre d'un trait.

— Nah, répliqua-t-il. Les pourboires sont plus intéressants ici. Et quand les clients deviennent ennuyants, j'ai l'option de les virer sur le trottoir.

— Bon point, conclut Tim. Je vous dois combien pour le whisky ?

Scott balaya l'air de la main.

— C'est moi qui offre. Le patron pensera que j'ai pigé dans sa bouteille fétiche et, effectivement, il n'a pas tout à fait tort, fit le serveur en levant le verre à hauteur de ses yeux. Promettez-moi seulement que la prochaine fois que vous franchirez cette porte pour venir me voir, vous serez dans de meilleures dispositions.

— Je ne peux rien promettre, Scott. Tout dépend des imprévus, vous vous rappelez ? ricana Tim avec un clin d'œil. Quoi qu'il en soit, ça m'a fait du bien de vous voir et je me sens plus à même d'affronter ce qui m'attend, en sachant que ce que je ferai, ce

sera avec les meilleures intentions.

— Vous m'en voyez ravi, lança Scott en portant un toast. Revenez me voir pour parler du patron de temps en temps. Ce whisky est fameux !

Chapitre 13

— Tim ! Enfin, doux Jésus, vous voilà de retour ! J'étais à ça d'appeler les flics !

Il avait tourné le coin de la rue et s'approchait de son appartement quand elle l'avait apostrophé, en plein trottoir. Madame Lespérance venait vers lui à grands pas, les yeux écarquillés, en robe de chambre. Ses cheveux négligés, en bataille et ses traits tirés trahissaient son énervement, elle si coquette habituellement. Une cigarette au doigt, elle s'arrêta près de l'homme et se tourna à demi vers le triplex.

— Je ne voudrais pas vous alarmer, mais je crois qu'il y a quelqu'un chez vous... Des voleurs ou pire encore !

Le sang du vieil homme ne fit qu'un tour, apeuré que Béatrice soit découverte avant qu'il ait pu régler les détails plus dérangeants.

— Pourquoi vous dites ça ? Qu'avez-vous vu ?

— Vu ?! s'étonna la propriétaire, en prenant une bouffée de fumée.

Elle exhala un long nuage.

— Je n'ai rien... vu, mais entendu, ça oui !

Elle éclata d'un rire angoissé, secouant la tête en resserrant la robe de chambre sur ses épaules.

— Il y a d'abord eu des cris effroyables. On aurait dit qu'on égorgeait un cochon, ma parole... Je les ai situés à peu près au niveau de votre chambre. Ça se trouve sous ma salle de rangement. Vous savez ce que c'est, ces murs sont en carton... enfin bref ! Les hurlements se sont arrêtés après quelques minutes et je n'ai pas trop su quoi en penser. Et voilà à peine à quelques instants : j'ai entendu

un rire... un rire de femme, Tim, mais du genre complètement hystérique. Je ne connais pas vos fréquentations, mon vieux, ça ne me regarde pas tant que vous payez le loyer, mais ça m'a foutu une frousse de tous les diables.

Tim soupira d'aise.

— Vous hébergez quelqu'un ? demanda madame Lespérance. Une nièce un peu dérangée, peut-être ?

— Non, enfin oui, d'une certaine manière... en attendant de démêler une situation épineuse.

Madame Lespérance chiquenauda sa cigarette dans la rue et lança un regard furieux au vieil homme.

— Arrangez-vous pour qu'elle se calme, dans ce cas. Je n'endurerai pas de trouble-fêtes entre mes murs. Je suis certaine que vous comprenez mon point de vue, fit-elle en reprenant le chemin de son logis.

Tim passa une main dans ses cheveux. Scott avait eu raison de lui rappeler que la tournure des événements, même si c'était bien lui qui les avait déclenchés, n'était pas entièrement sa faute. Il n'avait voulu que revoir Béatrice, sans se douter que la situation allait dégénérer.

Cependant, il n'était pas homme à se voiler la face et il savait maintenant que sa femme n'était pas revenue seule du royaume des morts. L'être qui partageait son corps devait disparaître pour que tout redevienne normal, même si ça signifiait risquer de perdre à nouveau sa femme. Tout dépendrait de ce qu'il réussirait à tirer de la lecture du reste du grimoire. Dieu, pourquoi n'avait-il pas commencé par le feuilleter au complet avant de s'en inspirer ?

Il repensa à cette scène, quelques soixante ans plus tôt, où il avait assuré à Raymond, son beau-père, qu'il prendrait soin de sa fille pour toujours, malgré son handicap. Quelle ironie qu'après l'avoir tirée des griffes de la mort, il ne pouvait écarter la possibilité qu'en essayant de l'aider, il la tue définitivement. Comme il l'avait fait dans ces couloirs d'hôpital autrefois, il assumerait ses

responsabilités jusqu'au bout, peut-être jusqu'à l'issue fatale.

— Si ça tourne mal, j'espère au moins que j'aurai l'occasion de te dire adieu cette fois..., souffla Tim.

— Vous m'avez parlé ? s'enquit la propriétaire, se retournant, un pied dans l'escalier menant à sa porte.

Le vieil homme s'était avancé et il percevait désormais les éclats de rire de Béatrice. Il sentit sa gorge se serrer. Il voulait aider sa femme, mais il ne savait pas s'il y arriverait seul. Il se sentait totalement dépassé par une puissance qu'il ne contrôlait pas, qu'il ne comprenait pas. Soudain, il eut envie de partager son secret, pour alléger son fardeau.

— Vous m'avez dit que je pourrais compter sur votre aide si j'en avais besoin...

Madame Lespérance fronça les sourcils.

— Oui, je m'en rappelle, confirma-t-elle en croisant les bras, perplexe.

— Je dois récupérer un livre chez moi pour arranger certaines... erreurs que j'ai commises. Je dois corriger le tir et c'est le seul outil que j'ai pour m'éclairer... Mais avant tout, je vais avoir quelque chose à vous montrer, pour que vous saisissiez réellement la problématique dans laquelle je suis empêtré.

— Vous m'effrayez, Tim... Dites m'en plus !

Le vieil homme secoua la tête en souriant tristement.

— Vaut mieux pas. Une image vaut mille mots, à ce qu'on dit ? Promettez-moi juste de déguerpir si ça devient dangereux.

La femme recula d'un pas, angoissée.

— Quelle bêtise avez-vous pu faire, au juste ? Et en quoi y aurait-il du danger chez vous ?

Tim ne répondit pas, mais s'engagea dans l'escalier menant à sa porte d'entrée. Avec un soupir résigné, madame Lespérance lui emboîta le pas, pendant que les rires de la femme reprenaient de plus belle. La propriétaire ne savait pas pourquoi ceux-ci lui donnaient à

ce point la chair de poule, mais elle hésita avant de franchir le seuil. Le vieil homme lui fit signe depuis l'intérieur et elle entra dans la bouquinerie.

Elle retrouva instantanément l'odeur des vieux livres, un parfum qu'elle adorait particulièrement, à l'instar de Tim. Grande lectrice à ses heures, elle avait vu d'un bon œil l'ouverture de la boutique dans le demi-sous-sol. Si elle avait perdu un loyer, elle y avait gagné non seulement un locataire de moins à gérer, mais surtout une bibliothèque qui se renouvelait constamment.

Elle vit Tim enlever sa veste et la poser sur son bureau, à son habitude. Il lui sembla soudainement plus vieux et plus affaibli que jamais, ajoutant au malaise de la femme. Pourtant, il se dégageait de l'homme une aura de sérénité et de détermination qui piqua sa curiosité.

— Tim, murmura-t-elle, réussissant à peine à se faire entendre par-dessus les rires provenant de l'appartement.

Le vieil homme lui fit face, sans émotion.

— Je dois savoir : que vouliez-vous dire par dangereux ? chuchota-t-elle. Vous hébergez une cinglée ?

Pourquoi baissait-elle le volume ? Un sixième sens peut-être, qui l'avertissait de garder profil bas ? Il s'approcha d'elle.

— Je suis tombé sur un livre hors du commun vendredi passé...

Madame Lespérance resserra les pans de sa robe de chambre. Elle aurait donné cher pour s'allumer une cigarette.

— Continuez.

— Tim, c'est toi ? lança la voix à travers les rires, faisant tiquer le vieil homme.

L'intonation étrangement familière intrigua énormément la femme, qui décocha une œillade vers Tim avant de le planter là pour prendre la direction de l'appartement. Elle poussa la porte donnant sur la cuisine, remarquant à peine les boîtes encombrant la table à

manger. La voix appela une seconde fois et la propriétaire, s'orientant au son, prit le chemin de la chambre, sans se soucier le moins du monde si Tim était là ou non. Son cerveau lui soufflait qu'elle connaissait cette voix, mais que c'était impossible qu'elle l'entende aujourd'hui.

Elle ouvrit en grand le battant de la chambre des maîtres, sa mâchoire tomba sous la surprise devant le spectacle qui s'offrit à elle.

Dans un pyjama en flanelle déchiré en travers du corps, une femme était couchée sur le lit, dépouillée de ses couvertures. Celles-ci étaient enroulées autour d'un homme dégageant une odeur infecte, qui gisait dans le coin de la pièce, contre le mur. Seule sa tête émergeait du cocon de tissu. Madame Lespérance vit sa peau grisâtre, fripée. De la bave séchée maculait le tour de sa bouche et ses yeux reflétaient toute l'horreur dont il avait été témoin. En apercevant la mine déconfite de sa visiteuse, Béatrice éclata de plus belle de rire, se cachant le visage avec les bras. Ce n'était pas autant l'homme emmailloté qui avait stupéfié la propriétaire que l'identité de la ricaneuse.

— C'est... c'est impossible..., réussit-elle à articuler, cherchant son souffle.

Elle s'appuya sur le chambranle, la main sur la poitrine.

— C'est bien elle, assura Tim dans son dos. J'ai l'impression qu'elle est complètement saoule.

— Saoule ?! lança la femme, sous le choc. Dites pas de conneries, Tim, elle est morte ! J'étais là quand les ambulanciers sont venus la chercher, je l'ai vue avant qu'ils referment le sac !

— C'est ce que j'essayais de vous expliquer. J'ai trouvé un livre qui m'a permis de la ramener à la vie.

Elle fit volte-face, le prenant par le collet.

— Vous vous prenez pour Dieu, maintenant ? Avez-vous complètement perdu la raison, bordel ?

Tim attrapa ses mains et les repoussa gentiment, mais

fermement.

— Je l'ai fait parce que je ne pouvais pas imaginer ma vie sans Béatrice. Mais au final, ce n'est pas ce que j'escomptais...

— Je ne comprends pas..., commença-t-elle.

— Tim ! lança Béatrice en voyant l'homme dans le cadre de la porte. Tu savais que l'âme de l'épave que tu m'as apportée était totalement pourrie ! Une vraie misère, c'est la première fois que je vois ça et pourtant, j'en ai vu des tas !

— De quoi elle parle ? questionna madame Lespérance, se raidissant. Vous... lui amenez des gens ?

— Complètement pourrie..., continua Béatrice en pouffant de rire, les larmes aux yeux. Il n'y avait plus rien à en tirer, sinon qu'il était tellement ivre que ça m'a saoulée à mon tour, c'est pas croyable, ça ? Heureusement, je vois que tu as déniché une nouvelle proie pour me sustenter..., reprit-elle en se roulant en bas du lit.

— Quoi ? éructa madame Lespérance, foudroyant Tim du regard. Vous feriez mieux de vous expliquer vite, Tim, parce que je n'aime pas du tout l'allure que prend la situation. Vous comptiez me servir à ce... cette Béatrice morte-vivante ? Comme ce type, pour que je finisse roulée dans un tapis au fond d'un placard ?

— Tout juste, ma poule, acquiesça Béatrice en se redressant. C'est pas évident de quitter le royaume des morts et si je veux rester en vie, je vais devoir dévorer ton âme jusqu'à la dernière goutte.

— Non ! fit Tim, répondant simultanément aux deux femmes.

Il se pencha vers sa propriétaire.

— Ce livre dont je parlais... il est dans le salon. Je nourris l'espoir d'y trouver quelque chose qui ramènera Béatrice à son état normal. Je ne savais pas que la situation déraperait comme ça, mais elle est là maintenant... Si je vous ai amenée ici, c'est parce que je doute de pouvoir m'en sortir seul et comme vous m'avez proposé votre aide...

Il se tourna vers sa femme, avançant d'un pas pour se mettre devant madame Lespérance.

— C'est terminé, le renard, lança-t-il, en faisant sourciller la femme derrière lui. Je ne sais pas qui tu es réellement, mais si ma Béa est vraiment quelque part à l'intérieur de ce corps, il faut que les tueries cessent. Il doit y avoir un autre moyen de procéder.

Avec un dernier rictus amusé, Béatrice leva un index menaçant en direction de l'homme.

— Tu sais, pour un vieux croulant, je te trouvais plutôt sympa, Timmy. Arrête de te casser la tête avec des concepts que tu ne peux pas saisir : il n'y a pas d'alternative aux sacrifices. C'est loin d'être l'idée de l'année de chercher à me déplaire. Autant pour moi que pour ta femme, car oui, elle est toujours ici avec moi. Elle est simplement trop faible pour reprendre les commandes, elle vivote entre l'ombre et la lumière, mais c'est moi qui la maintiens en vie.

Elle fit un pas vers eux.

— Je pourrais aussi bien la plonger dans les pires abîmes où son âme subirait milles souffrances et ça, pour l'éternité ! cracha-t-elle avec rage.

Tim et madame Lespérance reculèrent de concert devant sa colère soudaine. Appréciant leur malaise comme un mets délicat, Béatrice retroussa les lèvres sur un sourire garni de dents blanches.

— Maintenant, je te prierais de t'en tenir à notre accord initial, pour le bien-être de ta femme...

— Fuyez..., chuchota Tim à sa propriétaire.

— Quoi ? demanda celle-ci nerveusement.

Il lui fit face.

— Foutez le camp, j'ai dit ! Prenez le livre sur la table du salon et décampez ! Je vais la retenir, elle ne me fera pas de mal !

Béatrice pencha la tête sur le côté. Tim prit madame Lespérance par le bras et la força à le regarder.

— Bon sang ! Qu'est-ce que vous attendez ? Prenez ce foutu

livre et déguerpissez !

Comme frappée par la foudre, la propriétaire réagit aussitôt et se tourna vers la cuisine, mais Béatrice leva une main, la stoppant net dans son élan.

— Vous n'irez nulle part. Si le poivrot était dans un sale état, j'ai quand même récupéré suffisamment d'énergie pour vous empêcher de faire n'importe quoi...

Serrant les dents, le vieil homme s'interposa entre elles.

— Béa ! Je ne te laisserai pas tuer une autre personne ! Pas une fois de plus !

— Comme si tu avais le choix, gronda Béatrice.

De l'autre main, elle le repoussa violemment en-dehors de la pièce, sous les yeux médusés de madame Lespérance qui le vit passer à toute allure avant de s'écraser contre le réfrigérateur, elle qui n'arrivait pas à se défaire de la poigne invisible.

— Non ! Béatrice... Ne fais pas ça ! s'écria Tim, en douleur sur le sol. Bats-toi contre cette chose.

La femme vint s'appuyer contre le cadre de porte et lui envoya un clin d'œil.

— Qui te dit qu'elle ne prend pas son pied en ce moment même ? Si tu tiens à elle, n'oublie pas que c'est moi qui mène la danse. Son âme est entre mes mains et tu feras précisément comme je l'entends ou vous en souffrirez tous les deux les conséquences !

Tim chassa les larmes de rage qui coulaient sur ses joues, se redressant difficilement.

— Laisse ma femme tranquille ! Laisse-nous tranquilles et disparais !

— Désolé, trésor, minauda Béatrice en esquissant une mine attristée. Tu m'as réveillée via les pages de mon grimoire et t'es pris avec moi, pour le meilleur et pour le pire.

Elle fit un geste de la main et le corps de madame Lespérance commença à retraire vers la chambre. Paniquée mais immobilisée,

la femme ne put émettre que quelques bruits de gorge en guise d'appel à l'aide.

Déterminé à sauver la personne qu'il avait mise en danger, Tim s'empara d'une chaise bordant la table de la salle à manger et chargea Béatrice qui lui avait tourné le dos, attendant que sa nouvelle victime la rejoigne.

Au dernier moment, elle sentit la menace et se retourna, mais ne put éviter l'impact. Des soleils de douleur irradièrent dans son épaule et sur sa joue, où le dossier du siège l'atteignit. Projetée au sol, elle perdit le contrôle de madame Lespérance qui s'écroula sur ses genoux. Cette dernière se mit à respirer à grandes goulées, cherchant à reprendre son souffle.

Sans regarder en arrière, conscient qu'il avait peut-être franchi une limite qu'il regretterait, Tim se jeta aux pieds de sa propriétaire et l'exhorta à se relever.

— Venez, y'a pas une seconde à perdre !

Déjà, un rugissement d'animal blessé s'élevait dans leur dos, dressant leurs poils. Tim passa le bras de la femme par-dessus son cou et la souleva à moitié, en direction de la sortie.

— Timmy, tu n'aurais pas dû faire ça..., grogna Béatrice en écartant du bras les débris de la chaise.

Le vieil homme s'élançait vers le salon, sans prêter attention à sa femme. Il ne désirait plus qu'une chose : quitter l'appartement avec madame Lespérance. Ses traits se tordirent en une grimace atterrée en constatant l'absence du livre sur la table.

— Non, merde ! jura-t-il. Où est-il ?

— Quelle importance, à la fin ? marmonna la propriétaire en s'écartant de l'homme, encore groggy. C'est qu'un livre après tout...

— Vous n'y êtes pas ! répliqua-t-il. C'est grâce à lui que j'ai pu ressusciter Béatrice. Mais... je dois l'admettre, la situation est hors de mon contrôle... Je devrais certainement trouver quelque chose à l'intérieur pour défaire ce qui a été fait.

— Je confirme..., annonça Béatrice dans leur dos, tenant le grimoire ouvert dans sa main droite. Plus exactement à la page 263, au chapitre consacré aux désenvoûtements. C'est vraiment navrant que vous n'ayez plus ce bouquin, il vous aurait été d'une grande aide.

Les deux personnes retraitèrent dans le fond de la cuisine, aux abois.

— Si tu veux à ce point tuer quelqu'un, grinça l'homme, que ce soit moi. Laisse-la partir...

Madame Lespérance, encore étourdie mais suffisamment stable pour tenir sur ses jambes, se dirigeait déjà d'un bon pas vers la sortie, zigzaguant comme sous l'effet de la boisson. Béatrice servit un sourire enjôleur au vieil homme.

— Tu es mon pourvoyeur, pourquoi je ferais ça ? Quoi que tu fasses, quoi que tu tentes, tu es conscient que ta femme endurera les mêmes souffrances que moi. Serais-tu capable de torturer ta propre femme ?

Béatrice tourna lentement la tête vers la fuyarde.

— Pas si vite..., dit-elle sans humour.

D'un mouvement large du bras, elle fouetta l'air et madame Lespérance vola sur le côté avant de s'écraser contre le mur au-dessus de la table à manger, délogeant les boîtes de livres usagés qui s'éparpillèrent de nouveau. L'horloge se balança au bout de son clou avant de chuter à son tour. Satisfaite, Béatrice se dirigea vers sa proie évanouie.

— Ta femme te reviendra, Tim. Tout ce que je demande pour t'accorder cette faveur, c'est de me nourrir pour avoir l'énergie nécessaire pour finir le miracle. Si tu me renvoyais maintenant, ce serait comme assassiner ta femme. Je disparaîtrais avec elle, utilisant son corps comme un véhicule de promenade et martyrisant son esprit à ma convenance. Tu l'aurais sur la conscience pour le restant de tes jours...

Elle attrapa la tête de madame Lespérance et la tira en arrière, la forçant à lui faire face.

— Contemple mon vrai visage, Tim Williams, et apprends à respecter le djinn qui se tient devant toi.

Les traits du visage de Béatrice se mirent à trembler, tandis que des bulles se formaient sous sa peau, déformant ses pommettes, son front, son nez et le reste. Comme dans un cauchemar, le dos contre le réfrigérateur, il vit avec effroi sa douce se transformer en une caricature humaine. La tête qui le regardait n'avait plus rien à voir avec celle qu'il avait épousée. De grands yeux laiteux, sans pupilles, le dévisageaient, au milieu d'une figure noircie, à l'épiderme calciné et fumant. Des tentacules frémissaient à l'orifice ovale et garni de dents qui faisait office de bouche.

Crispant les doigts sur la surface de l'électroménager derrière lui, Tim se recroquevilla, abandonnant toute volonté de sauvetage. Devant lui, sur le corps de sa femme, une tête abominable se pencha sur madame L'Espérance. Les tentacules s'allongèrent en direction de ses lèvres.

Sans ménagement, le djinn tira sur la mâchoire de la femme inanimée et une lumière éclatante jaillit de son gosier, sur laquelle se jeta avidement le monstre. Dans une parodie de baiser grotesque, la créature posa ses lèvres sur celles de sa proie et aspira goulûment.

Aiguillée par la douleur, la propriétaire se réveilla en sursaut, battant frénétiquement des bras et des jambes, frappant son agresseur à l'épaule et aux côtes pour échapper à son étreinte.

Ce fut trop pour Tim, qui fila comme une flèche vers la boutique, l'esprit en passe de verser dans la folie pure. Il s'échappa en vitesse, ramassant sa veste en chemin et trébucha devant la porte. Il se retourna nerveusement pour voir si le djinn le poursuivait, mais la seule chose qu'il vit à travers la porte de son logis, fut la lumière éblouissante qui s'estompait tranquillement.

Madame L'Espérance disparaissait à son tour, consommée par Béatrice... par le djinn qu'il avait libéré. Il eut un hoquet de sanglot et se releva. Il poussa la porte et s'enfuit à nouveau, sans prendre le temps de refermer, incapable de retrouver le contrôle de sa personne,

cherchant à fuir son désespoir.

Chapitre 14

Il n'osa pas retourner au *Charlie's*, terrorisé à l'idée des questions que Scott ne manquerait pas de lui poser en le voyant débouler comme s'il avait le diable à ses trousses – il ne s'en fallait de peu que ce soit le cas, d'ailleurs.

Il marcha longtemps, tournant parfois en rond sans s'en rendre compte, plus soucieux de mettre de la distance entre lui et cette créature que de trouver une destination précise. Ce ne fut que vers vingt-deux heures, quand il trébucha pour la première fois sous l'effet de la fatigue, qu'il s'aperçut à quel point il était épuisé, autant mentalement que physiquement, complètement vidé de ses forces.

Cependant, il n'avait ni cartes bancaires ni argent comptant sur lui. Les hôtels et les chambres pour la nuit étaient hors de question. Il ne comptait pas non plus retourner à son logis de sitôt, encore hanté par la vision cauchemardesque dont il avait été témoin. Savoir que désormais, deux cadavres tenaient compagnie à la réincarnation démoniaque de Béatrice dans son appartement lui donnait la nausée. Mais que pouvait-il faire, lui, un pauvre vieux bouquiniste usé par la vie, pour y remédier ?

Il aurait voulu trouver une solution dans le grimoire, mais ce dernier était hors d'atteinte et pire encore, une personne avait payé le prix fort pour ses décisions téméraires.

Arrêté sous un lampadaire au coin d'une rue, il vit le pignon surélevé d'une église émergeant au-dessus des toits des bâtiments du quartier et se dit qu'il méritait bien un peu de réconfort divin.

Si le prêtre qui officiait l'établissement était présent, il s'ouvrirait à lui. Si quelqu'un pouvait croire à une histoire aussi folle que la sienne, ce ne pouvait être qu'un homme de foi, dont la vocation était de combattre le mal sous toutes ses formes.

Il se traîna jusqu'au parvis et essaya la lourde porte, s'attendant à ce que les battants soient fermement verrouillés. Contre toute attente, malgré l'heure tardive, la porte tourna sur ses gonds huilés sans problème et une forte odeur d'encens vint lui chatouiller les narines. Il n'entendit personne quand il posa les pieds à l'intérieur et seules quelques lumières – des cierges électriques, disséminés stratégiquement ici et là – dispensaient une clarté suffisante pour se diriger.

Regardant partout à la fois, empreint d'une crainte respectueuse, Tim prit silencieusement place dans l'une des dernières rangées, s'attendant à l'apparition d'un homme en robe, mais personne ne se montra.

Pour autant qu'il le savait, il était seul dans l'église, Dieu mis à part.

Malgré l'inconfort du siège en bois, l'ambiance relaxante et l'odeur entêtante de l'encens le rendit rapidement indolent. Il dodelina de la tête après seulement quelques minutes, le regard fixé sur la représentation du fils du Seigneur, crucifié sur le mur du fond, derrière l'autel. Il finit par retirer sa veste et la rouler en boule, s'en servant d'oreiller, s'allongeant en chien de fusil sur son banc dur comme la pierre.

Il venait à peine de fermer les yeux quand il entendit une voix féminine prononcer son nom.

— Tim...

Nerveusement, il se redressa, tous les sens aux aguets. L'esprit quelque peu embrumé par le sommeil, il se leva et sortit de la rangée, s'attendant à voir le djinn dans le corps de Béatrice le couvrir du regard, les yeux illuminés de convoitise, des tentacules s'échappant de sa bouche.

Mais ce fut une fine silhouette debout devant les marches menant à l'autel qu'il aperçut. Il se raidit, prêt à détalier. La femme se tourna lentement et lui sourit chaleureusement. Une vague de soulagement l'envahit quand il comprit que ce n'était pas le monstre

qu'il avait relâché, mais la véritable Béatrice. Il ne savait pas d'où lui venait cette certitude, mais la voir maintenant était une bénédiction inattendue.

Ses genoux faillirent le trahir sous l'émotion, mais s'aidant des bancs à sa droite, il remonta l'allée jusqu'à l'avant de l'église où sa femme l'attendait, les mains jointes dans son giron.

— Tim... je suis si heureuse de te revoir, souffla-t-elle quand il arriva à sa hauteur.

Son air serein rehaussait sa beauté naturelle, malgré les années qui avaient pris leur tribut, émerveillant le vieil homme, comme lorsqu'ils formaient encore un couple.

— Tu m'as tellement manqué, fit Tim avec un trémolo dans la voix. Je crois... je crois que je suis en train de perdre la raison, Béa. Je te vois ici, alors que tu es à la maison, au cœur d'un carnage dont je suis en grande partie responsable...

La femme secoua la tête. Ses cheveux gris flottaient autour de ses tempes, comme sous l'effet d'une légère brise.

— Je ne suis pas là-bas. Je suis avec toi.

— Comment est-ce possible ? Le djinn a dit que tu étais trop faible...

— Il t'a menti, Tim. Il t'a manipulé pour que tu accomplisses ses noirs desseins. Ce qu'il t'a promis, il ne peut pas le réaliser entièrement.

L'homme se laissa tomber sur le banc devant l'estrade et fronça les sourcils.

— Explique-toi...

— Je t'ai dit, dans un rêve, que je ne pouvais pas revenir. Tu te rappelles ? Mon ancien corps peut être réanimé, comme une marionnette de chair et de sang. S'il est vrai que j'ai ressenti pendant quelques secondes sa présence autour de moi, c'est seulement parce qu'il a volé une partie de mes souvenirs pour rendre sa création plus crédible à tes yeux. Mais ce corps n'est qu'une enveloppe qu'il s'est

empressé d'enfiler pour se jouer de toi.

Une larme trouva son chemin le long de la joue de Tim.

— Le rituel n'a pas fonctionné ?

La femme s'approcha doucement et s'assit ses côtés.

— Je suis désolée, mon chéri...

— Mais alors... Ce que j'ai fait...

— Ce que tu as réveillé en accomplissant le rituel, c'est ce qu'on appelle un mort-vivant. Ou une goule. Le djinn l'a imprégnée de mes souvenirs et aspire l'énergie vitale de ses proies pour la maintenir en vie. Et sois certain qu'il en garde une large part pour lui-même, comme un enfant qui se gaverait dans un plat de bonbons. Ainsi, il se renforce davantage et s'assure de posséder la puissance nécessaire pour t'empêcher de lui nuire, si tu essayais de le renvoyer.

Tim ferma les yeux.

— Il n'a pas exaucé mon souhait... Il m'a simplement offert une poupée grandeur nature aux batteries extrêmement coûteuses.

Il voulut prendre la main de sa femme, mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide.

— Es-tu réelle ? s'enquit-il, avalant sa salive.

— Je suis un esprit, Tim. C'est pour ça que tu peux me voir sans me toucher. Quand je te suis apparue en rêve, c'était différent. Les règles ne sont pas les mêmes. Ça me coûte beaucoup d'énergie de venir jusqu'à toi... et j'aimerais te demander une dernière faveur.

— Une faveur ? lança le vieil homme, perplexe.

La femme acquiesça.

— Une faveur, oui. Détruis mon corps, chasse ce djinn. Tu dois stopper ce que tu as déclenché avant que ça ne dégénère davantage. Trois morts, c'est déjà trop et ce n'est que le commencement. L'appétit de ce monstre est insatiable et ne fera que s'accroître avec le temps. C'est toi qui finiras par en faire les frais si on ne fait rien.

Tim s'adossa en soupirant bruyamment.

— Je ne demande que ça ! Mais je ne suis qu'un homme, plus de la toute dernière jeunesse, face à un monstre. Si j'avais encore le journal de Vaillant... ou mieux encore, le grimoire, peut-être que j'y aurais trouvé une faille à exploiter...

— Samuel Vaillant est ici, parmi nous, murmura Béatrice.

Tim se tourna vers elle, surpris.

— Il est mort ? Je croyais qu'il avait simplement disparu, le temps de se faire oublier.

— Il a demandé au mari d'Eva de l'aider à se débarrasser du démon qui habitait la femme. Même s'il détestait cet homme, il savait qu'il ne pourrait vaincre le djinn seul et il n'avait personne d'autre vers qui se tourner. Si le mari a cru Samuel cinglé en entendant son histoire, il a vite changé d'idée en la voyant bien vivante. Mais le djinn a compris ce qui se tramait. Il y a eu une confrontation et Samuel a été blessé. Ensuite, le monstre a vidé Steve de ses forces, emmagasinant suffisamment d'énergie pour abandonner le corps d'Eva et investir celui de Samuel.

— Il peut faire ça ?

— Ce n'est pas un démon, mais il n'en est pas moins puissant, à sa manière, assura Béatrice. Avant de perdre totalement le contrôle, Samuel s'est mis derrière le volant de sa voiture et a roulé jusqu'à la rivière sans s'arrêter. Il redoutait plus que tout que le djinn ne soit en complète liberté grâce à lui. Qu'il se soit emparé du corps d'Eva était horrible, mais c'était un corps mort, avec ses limitations, qui nécessitait continuellement du carburant pour fonctionner. Il était hors de question qu'il lui laisse son enveloppe corporelle bien vivante, capable de se balader librement au grand jour sans attirer les soupçons. Il s'est jeté dans la flotte avec son véhicule à pleine vitesse sans hésiter, se sacrifiant pour racheter ses erreurs.

— Essaies-tu de me dire que je devrai mourir, moi aussi ?

Béatrice secoua la tête.

— Pas si on peut l'éviter. Le collier que Doris t'a offert...

Tim s'esclaffa.

— C'est du toc, malheureusement... Il n'a pas pu empêcher cette chose de m'envoyer valser dans la cuisine.

Béatrice se leva, invitant le vieil homme à faire de même.

— Même une babiole, si elle reçoit la bénédiction, peut devenir un rempart efficace. Suis-moi, nous allons la tremper dans l'eau bénite, à l'entrée.

Perplexe, Tim emboîta le pas à l'esprit de sa femme, profitant de l'occasion pour la détailler de plus près. Tout, dans son maintien et sa démarche, semblait aérien et il se dégageait d'elle une aura de paix et de bien-être qu'il lui envia. À chacune de ses enjambées, elle paraissait flotter sur les dalles, le faisant se sentir plus lourd et plus maladroit qu'il ne l'était réellement.

Elle fit le tour du bol rempli d'eau bénite, posé sur le rebord de la rambarde près des portes de l'église. Ce bassin était installé à cet endroit pour permettre aux fidèles de se tremper les doigts avant de se signer à leur arrivée. Faisant face à Tim, elle désigna le bijou sous sa chemise.

— Mets la médaille dans l'eau.

Hésitant, le vieil homme finit par porter les mains à sa nuque, défaisant l'attache qui retenait la chaîne. Au moment où la breloque quitta sa peau, il eut l'impression que le monde perdait ses couleurs et que le poids sur ses épaules s'alourdissait sensiblement. Il mit ça sur le compte de son imagination et, rassemblant médaillon et chaînette dans la paume de sa main, les laissa choir doucement dans le petit bassin, regardant le bijou couler jusqu'au fond.

Il releva la tête.

— Et maintenant ?

Béatrice montra le bol du doigt.

D'abord, il ne se passa rien. Puis, semblant provenir du fond du récipient, une lumière scintillante envahit le liquide transparent,

tandis que la médaille se mit à luire de plus en plus intensément, jusqu'à ne plus être qu'une petite boule de clarté, tel un soleil miniature, baignant les alentours d'une ambiance mystique.

La femme garda les yeux sur le médaillon, mais Tim dut détourner le regard et se protéger le visage du bras, grimaçant à cause de la luminosité qui lui vrillait le cerveau. Il aurait juré, au plus fort de la clarté, avant que l'intérieur de l'église ne retombe dans une semi-pénombre, avoir entendu des voix cristallines chanter des hymnes célestes, mais il n'en était pas certain. Quand il jugea sécuritaire d'ouvrir les yeux, il dut s'habituer de nouveau à la noirceur environnante, combattue vaillamment par les cierges électriques, dont l'éclat lui parut soudainement bien pâle.

Béatrice plongea la main dans l'eau bénite et en revint avec le bijou qu'elle tendit respectueusement à son mari.

— Il a été béni par les anges. Ils ont accepté de répondre à ma requête. Ils n'ont pas l'habitude de tendre la main de façon aussi directe à un humain, mais il est encore plus rare que l'un d'eux doive affronter un djinn. Ils ont donc fait une entorse au protocole. Considère-toi privilégié.

Tim baissa la tête.

— Est-ce que je le mérite ? C'est moi qui ai provoqué tout ça après tout...

— Par amour, rassura Béatrice, lui tendant le collier. Pas par avidité, c'est là toute la différence.

Le vieil homme reprit son bien et ressentit, à son contact, la puissance qui émanait de l'objet. Rien d'agressif, seulement un sentiment de plénitude comme il n'en avait jamais connu. En le repassant à son cou, il sentit que rien ne pouvait l'atteindre et il poussa un soupir de soulagement.

— Repose-toi maintenant, fit Béatrice, son image s'estompant lentement dans l'obscurité. Tu ne peux pas affronter ce monstre maintenant. Je veillerai sur toi cette nuit et demain, tu mettras un terme à cette folie, j'en suis sûre.

— Je tâcherai de ne pas te décevoir, promit-il, le cœur gros de perdre sa femme une deuxième fois.

— Tu ne m'as jamais déçu, Tim, assura-t-elle, souriante. Malgré l'accident qui m'a coûté ma mobilité, tu m'as offert une belle vie et je veux que tu en sois fier. Peu d'hommes auraient fait la moitié de tout ce que tu as accompli pour moi. Je t'aime, Tim, conclut-elle alors que son âme disparaissait totalement.

Il avança de quelques pas, cherchant l'apparition des yeux, mais finit par abdiquer.

— Je t'aime aussi, Béa, murmura-t-il en retraitant vers le banc où l'attendait sa veste. Si je devais y rester, au moins je ferai ce qui est juste, pour toi...

Sur ces paroles, il se replaça en position fœtale, ajusta son oreiller improvisé sous sa tête et attendit le sommeil. Cette fois, il se laissa entraîner rapidement dans les bras de Morphée, s'évadant dans un repos réparateur, sans mauvais rêves venant le hanter.

Chapitre 15

Elle était inquiète pour monsieur Williams.

Chaque matin, son père se gardait du temps pour qu'ils aient une discussion. Un moment privilégié rien qu'à eux pour qu'ils puissent échanger, rigoler... pour garder le contact, quoi. Tous les soirs, il partait tôt pour officier comme barman au *Charlie's*. Si son boulot payait bien les factures – et même au-delà, en comptant le salaire de sa mère – il l'empêchait de profiter d'une vie de famille standard.

Quand Scott s'était assis avec sa fille ce jour-là, il lui avait paru préoccupé. Il n'en avait pas fallu davantage à Tess pour qu'elle le presse de questions, lui si jovial d'habitude. D'ordinaire, les soucis de son père concernaient des rixes de bars que la jeune fille, sans trop comprendre les raisons exactes qui poussaient des adultes à se battre, trouvait très amusantes. Cette fois-ci, son père lui avait souri tristement et lui avait raconté la visite du bouquiniste qui avait récemment perdu sa femme. L'homme fraîchement veuf lui avait paru abattu, poursuivi par une malchance incroyable. Scott ne poussa pas l'explication jusqu'à lui parler de l'incident de l'hôpital pour éviter de perturber sa fille, mais Tess avait rapidement compris que le vieil homme à qui elle vouait le plus grand des respects n'allait pas très bien.

Son père avait été intrigué quand elle lui avait fait part pour la première fois de son admiration envers le couple qui tenait la boutique. Ce que Scott ignorait, c'est qu'ils avaient non seulement partagé une partie de leur vie avec elle, à lui raconter des anecdotes du temps passé ou des conseils en général, mais également leur univers. Madame Béa lui avait fait découvrir plus d'un livre, l'amenant dans des sentiers qu'elle n'aurait jamais eu l'idée

d'emprunter par elle-même. Chaque semaine, la vieille femme invalide, coincée dans son fauteuil, s'était fait un devoir de lui mettre sous le nez des histoires merveilleuses et différentes pour élargir son esprit vers de nouveaux mondes. Et avec la bouquinerie qui renouvelait pratiquement son inventaire toutes les semaines, ces horizons lui paraissaient illimités.

Pendant que les femmes lisaient, monsieur Williams prenait soin de sa douce, sans relâche et sans une plainte ni une remarque. Malgré le jeune âge de Tess, elle avait saisi qu'il pouvait être exigeant de s'occuper à temps plein d'une personne handicapée. Tim n'était plus tout jeune et pourtant, il s'acquittait de ses tâches sans gémir, tout en s'activant pour la boutique. Plus d'une fois, elle avait surpris au fond de ses yeux cette étincelle lumineuse quand il regardait sa femme. Loin de la voir comme un fardeau à gérer, il l'aimait toujours aussi profondément.

Plus que tout le reste, c'était cette attitude irréprochable qui avait charmé Tess et avait contribué à forger leur amitié.

Quand elle sortit de chez elle pour se rendre à ses cours, elle sut qu'elle ne pourrait pas fermer les yeux sur la peine d'un ami aussi précieux et qu'elle irait lui rendre visite.

Qu'est-ce qu'un avant-midi d'école perdu comparé à une détresse comme celle que ressentait monsieur Williams ? Ses parents la gronderaient sans nul doute, mais ils ne seraient pas réellement fâchés. Ils comprendraient pourquoi elle y était allée.

Mais lorsqu'elle arriva devant l'immeuble où se trouvait le logement et la boutique conjointe, elle ralentit le pas. Un sentiment étrange s'était soudainement emparé d'elle, sans qu'elle puisse se l'expliquer. La sensation d'être surveillée la tenaillait, bien qu'elle n'aperçoive personne dans la rue ni embusqué aux fenêtres. Elle s'empressa de descendre l'escalier menant à la bouquinerie, certaine d'échapper à son malaise quand elle poserait le pied dans un environnement familial et sécurisant.

Elle arriva devant la porte vitrée donnant sur la boutique. Le

panneau accroché de l'autre côté pendait mollement au bout de sa cordelette, affichant fermé, sous un rideau rose pâle que Béatrice avait elle-même choisi. Elle s'apprêtait à cogner au battant quand elle s'aperçut qu'il était entrebâillé. Monsieur Williams était-il en train de trier la livraison du vendredi précédent ? Ce n'était pas dans ses habitudes de laisser ouvert. Fronçant les sourcils, elle poussa le battant qui céda le passage en grinçant, révélant le commerce plongé dans la pénombre. Elle entra de quelques pas et éleva la voix.

— Monsieur Williams, vous êtes là ? C'est Tess...

Elle avança encore, étirant le cou pour vérifier s'il ne se trouvait personne entre les rayons. Au bout de la salle, la porte donnant accès à l'appartement était béante, reposant contre le mur opposé. Du logis lui parvint une faible voix qu'elle n'arriva pas à comprendre.

— Monsieur Williams ? répéta-t-elle, inquiète.

Dans son esprit, les scénarios les plus fous s'enchaînaient : fou de chagrin, le vieil homme avait tenté de se suicider. Ou alors : il avait bu jusqu'à l'inconscience et elle allait le trouver, honteux, à moitié couché dans une flaque de vomissures. Ou encore...

Toutes les hypothèses virevoltaient dans sa tête pendant qu'elle se précipitait vers l'appartement. Elle se doutait qu'elle exagérerait possiblement la situation, après avoir lu tant de romans aux rebondissements inattendus. Lorsqu'elle le verrait en pyjama, à peine réveillé et se questionnant sur sa visite matinale impromptue, elle se trouverait idiote et filerait à ses cours sans demander son reste.

Mais Tim ne s'y trouvait pas. En revanche, une personne reposait sur la table de la cuisine, les bras en croix, la peau grisâtre. La jeune fille crut reconnaître la femme vivant au rez-de-chaussée, mais son état dégradé ne lui permit pas d'en être certaine. Autour d'elle, sur le sol, entre quelques boîtes déchirées, gisaient une vingtaine de livres. Si la plupart ne lui disaient rien, elle lut par contre quelques titres qui lui donnèrent la chair de poule et elle

regretta instantanément de s'être présentée ici sans avertir qui que ce soit.

Il y eut du mouvement à sa droite, du côté du couloir menant aux chambres, et une silhouette émergea de la pénombre. Tess cligna des yeux plusieurs fois, incapable de croire ce qu'elle voyait.

C'était madame Béa ! Vivante et sur ses jambes de surcroît ! Elle semblait en piteux état, avec ses cheveux en bataille et son visage au teint cendreau, mais ce qui capta davantage l'attention de la jeune fille fut le regard avide qu'elle lui jeta quand leurs yeux se croisèrent, la mettant immédiatement en mode panique.

— Madame Béa ! fit Tess d'une petite voix. C'est bien vous ?

La femme ne répondit pas, se contentant de passer sa langue sur ses lèvres craquelées. L'espace d'une seconde, Tess crut voir un tentacule visqueux glisser hors de sa bouche. Ce ne pouvait être que son imagination. Ceci dit, elle en doutait.

— Oh, Tim..., roucoula Béatrice d'une voix rocailleuse que Tess ne lui reconnut pas. J'ai tellement hâte que tu rentres pour voir ça...

Elle leva une main et la porte de l'appartement, derrière Tess, claqua violemment. Cette dernière sursauta, se tournant à moitié pour voir qui avait fermé. N'apercevant personne, elle revint vers Béatrice qui avait profité de sa surprise pour charger.

Le temps d'un battement de cœur, la femme ressuscitée renversa la jeune fille au sol, ne lui laissant pas la chance de crier à l'aide.

Les rayons du soleil tombaient en oblique dans la nef, illuminant l'endroit d'un kaléidoscope de couleurs, renvoyé par les vitraux multicolores. Les cierges électriques s'étaient depuis longtemps éteints, peu après que Tim se fut assoupi pour la nuit, avant d'être remplacés par la clarté matinale. De minuscules particules de poussière dansaient paresseusement dans l'air silencieux, charriées au gré des courants d'air.

Il y eut une brève brise quand la lourde porte s'ouvrit lentement avec un son étouffé, dérangeant à peine la quiétude qui régnait en maîtresse des lieux. Le nouveau venu, portant une soutane, remonta l'allée et fut étonné de découvrir le vieil homme sur son lit de fortune. Ce dernier ne lui semblait pas être un sans-abri ni un réfugié, ce qui piqua sa curiosité.

Doucement, le prêtre le secoua de la main pour l'éveiller.

— Hé, réveillez-vous, mon vieux, murmura l'homme.

Tim bondit, se dressant sur son séant d'un coup sec, prêt à en découdre. Il cilla quelques secondes, fixant le prêtre sans comprendre.

— Où je suis, bordel ? finit-il par demander, encore perdu dans le sommeil.

Il tourna la tête et regarda autour. Tout lui revint comme un coup de masse, avant même que l'inconnu ne lui confirme.

— Vous êtes dans mon église, mon fils...

— Je me rappelle...

— Je suis le père Matthews, fit le prêtre en lui tendant la main.

— Tim Williams, répondit machinalement l'autre en la lui serrant mollement, avant de se frotter le visage à deux mains.

— Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais qu'est-ce qui vous amenait dans la demeure du Seigneur ? Un souci quelconque ?

Tim lui jeta un œil inquiet, croyant que l'homme de Dieu pouvait peut-être lire dans son âme qu'il avait des démêlés avec une créature infernale. Après tout, c'était leur domaine. Mais le prêtre paraissait plus frêle et plus vieux que lui. Il n'était qu'un homme après tout et ne possédait pas de don de voyance, capable de détecter les gens en détresse. Tim décida de jouer la discrétion.

— Une chicane de couple, mon père, confessa-t-il, amusé malgré lui que ça ne soit pas totalement un mensonge.

— Elle vous en a fait voir de toutes les couleurs, j'ai l'impression.

Tim acquiesça.

— Un véritable calvaire, oui.

— J'ai un collègue, sur la rive-sud de Montréal, qui prétend que les femmes seraient des démons envoyés par Dieu pour faire dévier les hommes de leur droiture naturelle.

Il lança un clin d'œil accompagné d'un sourire en coin.

— Il plaisantait, bien sûr ! Toutefois, je me demande parfois si le Seigneur lui-même réussit à les comprendre parfaitement. J'ai beau être prêtre et n'avoir jamais eu de femme à mes côtés, j'entends tellement de gens se plaindre des relations tendues entre les hommes et les femmes que j'ai l'impression de les subir moi-même.

Tim s'étira.

— Il y en a des pires que d'autres, mon père, comme tout le reste, marmonna-t-il.

Sa rencontre avec l'esprit de Béatrice s'imposa à son souvenir, et sa main s'égara sur sa chemise, sous laquelle reposait la médaille de Salomon, suspendue à sa chaîne en argent. Sous le tissu, le bijou dégageait une douce chaleur réconfortante. Il n'arriva toutefois pas à réchauffer entièrement le cœur de l'homme, qui se remémorait aussi le souhait de sa femme : qu'il libère son corps du joug du djinn avant que d'autres proies ne subissent un triste sort.

Aurait-il la force de tuer cet être ? Lever une arme contre le corps de Béatrice lui semblait tellement surréaliste. S'imaginer la frapper de toutes ses forces, avec un couteau ou un bâton – à mort – achevait de le révolter. De fait, il n'était même pas armé. Ni lame, ni fusil.

Il leva les yeux sur le prêtre rachitique. Il se voyait très mal lui demander sa collaboration ou s'il avait une arme à lui prêter, pour régler une affaire. L'homme aurait tôt fait de le livrer à la police et le djinn aurait alors le champ libre pour cavalier dans les rues.

Soudain, il eut un éclair de génie.

— Mon père, est-ce que vous avez un téléphone que je pourrais emprunter ? fit-il en ramassant sa veste, fouillant fébrilement ses poches.

— Eh bien, j'ai mon cellulaire..., répondit l'homme de foi en plongeant la main dans une poche dissimulée dans les replis de sa robe. Après mes tâches, je me laisse tenter par des jeux..., ajouta-t-il avec un sourire. C'est vraiment addictif quand on n'y prend pas garde !

Tim ne répondit pas, extirpant de la pochette de poitrine la carte que lui avait remise la sergente Couture. Il remercia le père Matthews en prenant délicatement l'appareil et tenta de composer le numéro.

— Comment ça marche, ce truc ? bougonna-t-il.

— Attendez, laissez-moi faire, offrit le prêtre.

Il récupéra son téléphone, ainsi que le papier tendu par Tim, entra les chiffres, puis céda de nouveau le cellulaire au vieil homme qui rougit.

— Les technologies et moi..., s'excusa-t-il. Je suis plus à l'aise avec les livres.

Le prêtre haussa les épaules, signifiant que ça n'avait aucune importance. Il se leva pour lui offrir un peu d'intimité, pendant que la sonnerie retentissait dans l'oreille de Tim. Il craignait de tomber sur le répondeur quand la femme décrocha, la voix enrouée.

— J'écoute...

— Sergent Couture, c'est Tim Williams. On s'est vus hier, vous vous rappelez ?

— Le corps volé de la morgue, oui, répondit son interlocutrice, la tonalité plus claire, laissant filtrer l'intérêt renouvelé de la policière. Pourquoi m'appellez-vous ?

Tim passa sa langue sur les lèvres, regardant le prêtre s'éloigner le long de l'allée. Il n'avait aucune façon de savoir s'il

écoutait discrètement la conversation, mais jugea que le risque était moindre.

— C'est au sujet des meurtres...

— Oui, et alors ?

— Je sais qui est le meurtrier. J'ai besoin de votre aide pour l'empêcher de nuire.

— Tim, si vous ne racontez pas d'histoires, je vous déconseille très fortement de vous frotter à un type de ce genre. Appelez le 9-1-1, donnez-leur les informations que vous avez et tirez-vous avant d'être le prochain à y passer.

Le vieil homme soupira.

— Justement, je ne peux pas faire ça. J'ai mes torts dans ce qui se passe présentement et je dois y mettre un terme. Mais je n'y arriverai pas tout seul. J'ai besoin de votre aide.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil.

— Sergente ? appela Tim, fronçant les sourcils. Vous êtes encore là ?

— Vos torts ? fit posément la femme. Bon sang, Tim, à moins que vous n'ayez tenu l'arme du crime, vous n'êtes responsable de rien du tout. Je ne saurais même pas dire quelle arme peut faire des dégâts pareils. Vous m'avez dit, au poste, ne pas connaître Samuel Vaillant... Vous avez menti ?

— Non, je ne le connais pas, réitéra Tim en changeant le cellulaire d'une oreille à l'autre, mais je suis tombé par hasard sur quelques-uns de ses biens personnels, et ça m'a causé une montagne d'ennuis. Ce qui m'amène maintenant à vous appeler. Je croyais pouvoir gérer la situation hier encore, quand je vous ai rencontré, et j'espérais ne pas avoir à mêler personne à toute cette histoire, pour éviter les dangers. Mais la vérité, c'est que ça prend trop d'ampleur pour un vieil homme seul. Malgré ça, je dois agir.

— Tim, ne jouez pas les justiciers, merde ! Vous avez vu les dossiers sur mon bureau ? grinça la femme, parfaitement éveillée

désormais. Vous trouvez que je n'ai pas assez de cadavres sur les bras ? Vous êtes où en ce moment, d'ailleurs ?

Tim eut un regard circulaire.

— Dans une église. J'y ai passé la nuit pour réfléchir à la suite des choses. Retrouvez-moi chez moi dans... vingt minutes à peu près... et venez armée. Je vous expliquerai tout en détail et après, on mettra un point final à tout ça.

— Tim...

— Vous voulez élucider vos fichues enquêtes ? s'emporta Tim, gardant la voix la plus basse possible pour éviter d'alerter le prêtre. Venez me rejoindre !

Il coupa la communication sans lui laisser le temps de répliquer. Il prit sa veste et sortit du banc, marchant jusqu'à l'homme en robe pour lui rendre son bien.

— Tout va comme vous voulez ? s'enquit le prêtre en tournant dans sa direction.

— On travaille là-dessus, acquiesça Tim. Merci pour votre hospitalité et pour...

Il lui remit le cellulaire.

— Heureux d'avoir pu rendre service, assura le père Matthews. Vous êtes certain que je ne peux pas être d'aucune autre assistance ?

Le vieil homme secoua la tête.

— Vous en avez déjà fait pas mal. Vous connaissez l'adage : si on veut que les choses soient bien faites, il faut le faire soi-même... Passez une belle journée, mon père, salua-t-il en prenant congé.

— Vous également ! lança le prêtre, le regardant partir d'un bon pas d'un air songeur.

Tim ignorait s'il vivrait une agréable journée, mais savait qu'elle risquait fort d'être la dernière. Comme il posait le pied sur le perron de l'église, plissant les yeux contre l'éblouissement du soleil,

à plusieurs coins de rues plus loin, Tess s'apprêtait à entrer chez lui, ignorant ce qui l'attendait à l'intérieur.

Chapitre 16

Son plan était simple.

Certes, il était rempli de failles et d'imprévus, mais c'était ce qu'il avait conçu de plus satisfaisant dans les circonstances, en arrivant en vue de son appartement. Le collier béni au creux de son poing, Tim s'arrêta sur le trottoir, devant sa demeure, attendant nerveusement l'arrivée de la policière. L'avait-elle pris au sérieux ? Il fallait espérer que ça soit le cas, sinon ça finirait très mal.

Il amènerait la sergente dans l'antre de la bête et forcerait le djinn à dévoiler sa vraie nature. Elle n'aurait plus qu'à l'abattre pour clore le pire chapitre de l'existence de Tim. Il prévoyait lui refiler la médaille et ainsi la protéger du mal que pourrait lui infliger la créature. La dernière fois qu'il avait voulu mettre quelqu'un dans le secret, madame L'espérance l'avait payé de sa vie. S'il devait y avoir une dernière victime au menu de ce cauchemar, il préférerait être celui qui se sacrifierait. Tout comme Vaillant avant lui, s'il s'y trouvait obligé. L'idée de retrouver Béatrice de l'autre côté du miroir ne lui déplaisait pas et, sans franchement espérer y rester, il se sentait fin prêt à affronter son destin, quel qu'il fût.

Il leva la tête, scrutant les deux sens de la rue. Aucun signe d'une voiture de police. En y réfléchissant bien, si la femme prenait sa voiture personnelle, il ne la reconnaîtrait même pas, se dit-il en ricanant intérieurement.

Il grimaça. Maintenant qu'il était là, à proximité du monstre et de la scène de crime, il sentait son corps se crispier, aussi tendu qu'une corde de piano. Il n'était plus autant terrifié, courtoisie du collier angélique qui lui conférait une profonde quiétude d'esprit, mais ça ne l'empêchait pas d'éprouver une angoisse grandissante.

Derrière lui, en bas de l'escalier, à travers sa boutique, un

long hurlement le tira de ses réflexions. Il reconnut immédiatement Tess et oublia instantanément toute stratégie et toute prudence. Un vagabond, c'était une chose. Madame L'Espérance, c'était horrible... mais la jeune fille avait toute sa vie devant elle ! Comment pourrait-il de nouveau se regarder dans la glace s'il arrivait malheur à Tess, sans parler de faire face à Scott, son père ?

Il survola les marches de quelques bonds périlleux et allait entrer en coup de vent dans la bouquinerie quand la porte entrouverte lui claqua au nez. Emporté dans son élan, il se fracassa le visage sur le battant et s'écroula sur le seuil, en douleur. Lâchant un cri, il porta les doigts à ses narines, y découvrant du sang.

— Merde ! jura-t-il, son nez le vrillant de plus belle.

De peine et de misère, il se remit sur ses pieds et tenta de voir à travers la fenêtre de la porte. Sous le panneau ouvert, il aperçut l'entrée de l'appartement, également fermée. Les portes pouvaient-elles toutes avoir réagi en même temps ? Était-ce un tour du djinn pour l'écarter ?

Serrant les dents pour endiguer le mal, il donna de l'épaule contre le battant, sans succès. Meurtri, il appuya la main portant la médaille sur la poignée, espérant une seconde de répit, mais sentit un courant d'énergie traverser ses phalanges jusqu'à l'entrée, qui s'illumina brièvement avant d'exploser littéralement devant ses yeux. La porte s'ouvrit en grand, le cadre volant en éclats, envoyant des morceaux de bois dans tous les sens.

Sous le choc, il recula de quelques pas, jusqu'à ce que son dos touche le muret de ciment derrière lui, de l'autre côté de l'escalier. Puis, se rappelant le cri déchirant de Tess, il se résolut à charger dans la boutique.

Il n'eut pas le loisir de faire trois pas que le djinn sortit du logis, portant un corps gracile entre ses bras, aussi aisément qu'une plume. Horrifié, Tim reconnut le visage de la jeune fille, figé dans une grimace de terreur pure, les traits durcis et prématurément vieillis suite au traitement que lui avait réservé son bourreau.

— Tu l'as vidée..., souffla Tim, manquant tomber à genoux, atterré.

— Un morceau de premier choix, assura Béatrice, de sa voix rocailleuse. Après le pouilleux et la vieille bique, j'ai enfin pu faire le plein grâce à cette beauté !

— Monstre ! ragea le vieil homme en serrant les poings.

La femme montra les dents dans un sourire carnassier.

— Je ne m'en cache pas. Ce n'est pourtant pas l'opinion que tu avais de moi, la nuit où je t'ai ramené ta chère Béatrice.

Tim secoua la tête.

— Tu ne m'as rien ramené du tout, sinon de la viande froide ! accusa-t-il. J'ai vu ma véritable femme à l'église hier... et elle m'a tout raconté. Le suicide de Vaillant, comment tu m'as fait croire que tu pouvais ressusciter les gens alors qu'en fait, tu ne contrôles que leur corps, pour ton propre bénéfice !

Le djinn avança encore, déposant la dépouille de Tess sur le bureau de Tim, faisant dégringoler des papiers, le porte-crayons et l'ordinateur sans ménagement.

— Vraiment ? Cette petite garce n'a pas pu s'empêcher d'ouvrir sa gueule, alors ? grinça la créature, irritée.

— Ne t'avise plus jamais de parler comme ça de ma femme ! avertit le vieil homme.

— Voyez-vous ça..., grimaça l'autre en passant un doigt sur la joue de Tess, avant de suçoter sa phalange. Prévois-tu me tuer, Timmy ? Tu crois avoir le cran nécessaire pour tuer ce corps ? cracha-t-il encore.

Tim leva le poing et exhiba le collier qui scintillait de mille feux dans sa paume, mis à proximité d'une source diabolique. La créature hésita, retroussant les lèvres.

— Jusqu'à tout récemment, je pensais avoir retrouvé Béatrice, mais j'ai eu tort. Elle m'a donné, avec ce cadeau, une chance de racheter tout le mal que j'ai pu commettre.

— Ingénieuse salope, en effet ! s'écria le monstre. Cependant, si elle t'a cédé l'écu, joli prince, elle a oublié l'épée qui va avec ! Tu ne m'égorgeras pas avec une chaîne, Timmy ! Même si je ne peux pas t'atteindre directement avec mes pouvoirs, j'ai d'autres tours dans mon sac !

Elle dressa les mains en éclatant d'un rire mauvais, tandis que la pièce entière semblait prendre vie sous les yeux ahuris du vieil homme. Le lourd bureau glissa sur ses pattes, égratignant le plancher, pendant que les bouquins décollaient des étagères, s'égayant dans l'air comme des mouettes effarouchées dans un parking, s'ouvrant et se fermant frénétiquement en une parodie de battements d'ailes.

Tim dut se jeter au sol pour éviter de justesse un atlas volumineux qui se fracassa contre la porte d'entrée défoncée derrière lui dans une explosion de papier. Les bibliothèques vacillaient violemment, menaçant de se renverser, alors que le chaos s'installait dans la boutique. Tim, le nez ensanglanté, s'assurait de garder la tête basse. De toute manière, au milieu des pages volantes, il était désormais impossible de distinguer quoi que ce soit. Il entreprit de ramper vers la sortie, espérant, contre toute attente, voir apparaître la sergente Couture. Il se sentit soulever de terre et fut retourné comme une crêpe, se retrouvant face à Béatrice, qui le tenait par le cou d'une poigne de fer, quelques pouces au-dessus du sol, sans aucun effort. Le bordel qui se déroulait autour d'eux ne semblait pas l'émouvoir outre-mesure. Elle riva ses yeux aux siens, le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Il eut le sentiment d'être happé par une puissante force et ne put échapper à l'attrait du regard du djinn. Les deux globes oculaires étaient devenus d'un noir insondable, identiques à ceux qu'il avait vus dans le magasin de Doris, sur le renard empaillé. Il y sombra rapidement, commençant à tourner de l'œil à cause du manque d'oxygène.

En désespoir de cause, il porta la main à la serre qui l'étranglait. La médaille entre ses doigts entra en contact avec la peau de Béatrice, qui poussa un glapissement de douleur mêlé de fureur.

Sous la surprise, elle relâcha son emprise et il réintégra le plancher, alors qu'elle retraitait derrière le ballet incessant des livres volants, disparaissant de sa vue, tenant sa main meurtrie.

Le vacarme mené par les objets animés dans la bouquinerie aurait dû l'empêcher d'entendre le moindre son, mais il n'en perçut pas moins clairement la voix du djinn à travers le capharnaüm.

— Pauvre fou ! Ceux de mon espèce ont affronté des ennemis autrement plus dangereux qu'un bouquiniste ! Quand je t'aurai finalement maté, je prendrai ta misérable enveloppe pour continuer à me gaver d'essence vitale. Ainsi, je m'assurerai que tu sois aux premières loges pour me voir tuer mes proies et tu seras incapable d'y changer quoi que ce soit !

— Je ne te laisserai pas faire ! hurla Tim pour couvrir le bruit de plus en plus assourdissant.

Le bureau vint frapper le vieil homme sur le côté, rejetant le corps de Tess devant son visage. Il put détailler à loisir les ravages causés par le djinn et détourna la tête pour oublier ce triste spectacle. Elle paraissait lui jeter un regard accusateur et le vieil homme ferma les yeux.

« Monsieur Williams, je venais vous remonter le moral et voyez ce que j'en ai récolté ! » semblait-elle dire par ses lèvres desséchées.

— La seule arme que tu aurais pu utiliser contre moi était le grimoire, continua le djinn, toujours dissimulé. Maintenant que je l'ai récupéré, tu n'as plus aucun recours ! Soumets-toi, tu t'éviteras des souffrances inutiles...

— Tim ! Mon Dieu ! Qu'est-ce qui se passe ici, y'a des gens qui ont entendu des bruits de lutte !

Le vieil homme se tourna difficilement vers l'entrée et distingua la mince silhouette de la femme en habit civil, à travers la volée de bouquins en liberté. Elle leva la main pour protéger son visage, fronçant les sourcils en essayant de figurer ce qu'elle voyait.

— Abattez-la ! s'écria Tim, tentant de la rejoindre.

Le collier au poing, il se tortilla pour ne pas se faire heurter de nouveau par le bureau ni par le reste du mobilier. Il devait à tout prix s'assurer de mettre la femme hors d'atteinte du djinn.

La policière, de son côté, hésitait à entrer dans la boutique pour porter secours au vieil homme, la main sur la crosse de l'arme à sa hanche.

— C'est quoi ce bordel ? demanda-t-elle en faisant sauter le bouton de sécurité du holster. Tim, c'est vous qui faites ça ?

— Non ! hurla-t-il en réponse. C'est elle ! Elle a tué toutes ces personnes ! Faites attention, elle est dangereuse !

Il redressa la tête pour lui tendre le bijou, quand un bouquin plus volumineux – sûrement un dictionnaire – fondit sur lui et s'écrasa sur sa main, lui faisant perdre la précieuse médaille. Le craquement sinistre qu'il entendit au niveau de ses phalanges lui fit craindre le pire pour ses doigts, alors qu'une sensation d'engourdissement le gagnait jusqu'au poignet. Il ramena son bras vers lui, enfouissant son membre blessé sous son aisselle et vit l'éclat du collier glisser plus loin, au fond de la bouquinerie.

— Tim ! lança la sergente.

Béatrice venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte, repoussant les livres volants pour marcher vers la femme.

— C'est impossible, balbutia celle-ci. Selon mes dossiers, vous êtes morte !

— Abattez-la ! réitéra faiblement Tim, à bout de forces, le nez, et la main maintenant, en feu.

Il n'aurait su dire si elle avait pu l'entendre dans la folie ambiante, mais elle sortit son arme et mit en joue le djinn, levant le pistolet à hauteur de poitrine.

— Pas un pas de plus ! menaça la policière. Ne me forcez pas à tirer !

Avec une rapidité déconcertante, Béatrice frappa du revers de la main, envoyant valser l'arme à leurs pieds. Dans le même geste

fluide, elle agrippa la sergente par le collet et vint coller ses lèvres aux siennes, pour un baiser mortel.

— Non ! s'exclama Tim, cherchant du regard le bijou égaré.

Déjà, le corps d'Izabelle Couture commençait à tressauter violemment. Avant que le vieil homme ne réussisse à atteindre son bien, Béatrice s'écroula comme une poupée de chiffon sur le sol.

À sa suite chutèrent tous les objets animés dans un désordre incroyable, recouvrant à moitié Tim qui se protégea du mieux qu'il put de sa main valide, se recroquevillant en position fœtale. Sous le fouillis monumental, l'éclat de la médaille avait disparu de sa vue, quelque part sous la surface.

Il se tourna vers la porte d'entrée où la policière se tenait debout, appuyée contre le cadre de porte. Il entrevit le corps gisant de sa femme et eut un pincement au cœur, même s'il savait qu'elle reposerait désormais en paix.

Avec méfiance – et difficulté –, il se redressa en grimaçant, repoussant les ouvrages qui étaient tombés sur lui, le regard braqué sur la sergente qui secouait la tête lentement, comme une personne qui se réveillait d'un mauvais rêve.

— Qu'est-ce qui vient de se passer ? demanda-t-il d'une voix sourde.

Izabelle Couture s'écarta de l'encadrement et ricana.

— C'est ce qu'on appelle un transfert, Timmy... fit-elle d'une voix rocailleuse, qu'il ne connaissait maintenant que trop bien. Pour dire la vérité, je ne me sentais plus vraiment le bienvenu ici, et heureusement pour moi, grâce à ta jeune – et goûteuse – amie, j'avais emmagasiné suffisamment d'énergie pour changer de corps.

Elle plissa les yeux, se baissant pour ramasser le pistolet.

— Je ne pouvais tout de même pas me balader dans les rues dans un cadavre, pas vrai ? Ça aurait frôlé l'indécence, vraiment... Et comme tu ne semblais pas très enthousiaste à l'idée de faire chambre commune avec moi, l'occasion était trop belle pour la

louper.

Tim tomba sur les genoux, baissant les bras, anéanti.

— Si on doit en venir à ça, alors prends-moi à sa place. Je préfère mourir plutôt que de causer du tort à une nouvelle personne.

Izabelle se pencha en riant.

— Ce n'est pas aussi simple qu'une journée porte ouverte. Il ne suffit pas de le vouloir pour que ça se produise ! Ça prend une quantité incroyable d'énergie pour traverser les mécanismes naturels de défense d'un esprit humain, dont vous n'avez même pas conscience ! Le genre de truc qui vous sauve les fesses plus souvent que vous ne pouvez vous en douter !

La femme se redressa de toute sa petite taille, son arme de service au bout du bras battant distraitement.

— Cependant, je suis dans un bon jour et je me sens d'humeur généreuse. Aussi, je t'accorde un dernier souhait. Après tout, n'est-ce pas ce que les djinns font de mieux ?

— Quel vœu ? demanda Tim, levant les yeux, s'attendant au pire.

— Je vais t'aider à retrouver ta femme.

Sur ces paroles, Izabelle pointa l'arme à feu sur le vieil homme et pressa la détente deux fois, atteignant sa cible au cœur et à la gorge. Un flot de sang écarlate gicla du cou de Tim qui se laissa retomber sur le dos, la bouche muette d'horreur, ses mains venant presser la plaie mortelle pour endiguer la fuite.

Enjambant les livres éparpillés, Izabelle s'approcha de Tim qui avait déjà de la difficulté à garder les yeux ouverts, sentant la mort l'attirer dans ses limbes. La femme leva le pistolet.

— Encore un client satisfait, fit-elle en tirant une dernière fois.

La tête de Tim partit en arrière, agrémentée d'un troisième œil en plein front et ce fut fini.

Le djinn, dans la peau de la policière, fit un tour complet sur

lui-même, évaluant la situation.

— Ça a quand même fait une sacrée pagaille, ricana-t-il, tout en fouillant les poches des vêtements de son nouveau corps.

Il pouvait sentir, dans les tréfonds de l'esprit de la policière, qu'elle tentait de se débattre de toutes ses forces contre l'intrusion de la créature, mais elle n'était pas de taille. Il la laisserait s'épuiser toute seule avant de la sonder pour puiser des informations dans ses souvenirs, pour parfaire son personnage.

À l'extérieur, par la porte fracassée, des éclats de voix se faisaient entendre, ainsi que des sirènes dans le lointain. La sergente avait-elle alerté des collègues avant de venir ou était-ce le vacarme qui avait incité les badauds à appeler les secours ? Aucune importance, en fait. Le djinn passait déjà en revue les pensées d'Izabelle qui s'agitaient mollement dans les tréfonds du corps, n'arrivant pas à comprendre ce qui lui arrivait.

Ses doigts rencontrèrent une boîte de carton rectangulaire dans la poche avant droite du jeans et il extirpa un paquet de cigarettes Player's à moitié entamé, plié en deux. Il avait l'air d'avoir fait la guerre.

— Alors, comme ça, on fume ? se moqua le djinn en faisant glisser le carton, découvrant une demi-douzaine de tubes de tabac, à côté desquels se tenait un briquet rouge.

Englobant une nouvelle fois la scène des yeux, avec en arrière-fond la musique stridente des gyrophares des autopatrouilles en approche, la créature tapota distraitement le paquet.

— Et pourquoi pas ? fit-il en haussant les épaules.

Considérant le nombre impressionnant de bouquins entassés les uns sur les autres dans le demi-sous-sol, ça n'avait pas été difficile de déclencher le brasier. Avec un simple coup de pouce magique du djinn, les flammes avaient rapidement gagné l'étage du dessus et pris de l'ampleur, avalant l'appartement de madame L'espérance avec avidité.

Une foule s'était attroupée autour de l'immeuble et plusieurs

cellulaires s'élevaient au-dessus des têtes pour capturer tout le drame. Un murmure général courait à travers les gens, impressionnés par la férocité de l'incendie. Deux auto-patrouilles rappliquèrent en même temps, de deux coins de rue différents et pilèrent net, sirènes hurlantes, devant le rassemblement. Deux hommes émergèrent de chacune des voitures, se dirigeant instantanément vers la sergente Couture. Sa vieille Buick Century rouge était stationnée directement devant l'incendie, d'où elle surveillait la masse de gens, appuyée sur l'aile de sa voiture personnelle, une cigarette au bec. En les voyant débarquer, elle leur envoya un signe de la main.

— Sergente Couture, salua le premier policier, le plus grand des quatre, reconnaissant les traits de la femme. Ça va ?

Sur sa poche de poitrine, l'écusson clamait fièrement le nom du sergent Chiasson.

— J'ai déjà appelé les pompiers et commencé à repousser les indésirables, annonça-t-elle en marchant vers ses collègues. Faudra fermer le secteur, c'est rendu un vrai four ce truc, et ça risque de se propager aux bâtiments voisins.

— Qu'est-ce que vous fichiez ici ? On nous a dit au téléphone qu'il y avait une bataille là-dedans et qu'ils vous ont vue sortir avant que ça commence à flamber, lança Chiasson. Vous avez vu quelque chose ?

Couture grimaça et tira sur sa cigarette.

— Je devais rencontrer un informateur pour ma série de meurtres ici même. C'était un piège. Le gars m'attendait pour me faire la peau. Il trouvait sûrement que je m'intéressais d'un peu trop près à sa vie ou parce que je touchais au but. Il a mis le feu là-dedans et ça a flambé en un claquement de doigts. Allez savoir ce qu'il avait dans la tête, mais il ne restera pas grand-chose à récupérer après ça...

Le plus jeune des quatre, l'agent Connors, siffla devant l'incendie.

— Ça a dégénéré pour vrai !

— Vous n'avez pas idée..., siffla la sergente en le fusillant du regard.

— Bon, reprit Chiasson en se râclant la gorge. Vous trois, allez me faire reculer ces imbéciles, avant qu'ils ne se fassent cramer à leur tour. Je vais demander des renforts pour la suite... Sergente Couture, allez donc vous reposer un brin, vous avez l'air complètement vannée.

La femme hocha la tête et les quitta pour se mettre au volant de sa voiture, appréciant la chaleur qui ronronnait juste à côté de la carrosserie. Ne quittant le brasier du regard que le temps de s'assurer que le grimoire se trouvait encore sur le siège passager, elle passa la première vitesse et fendit doucement les rangs de la foule, qui ne lui accorda qu'une attention discrète, captivée par le spectacle de destruction en cours.

Au bout de la rue, les camions rouges des pompiers écartaient le trafic, s'amenant à leur tour pour la petite fête. Isabelle vit soudain un jeune homme pleurer dans la foule et un sourire perla à ses lèvres. Un fort sentiment s'était emparé d'elle. L'odeur alléchante d'un nouveau pigeon lui chatouillait les narines et elle ne put s'empêcher de diriger son véhicule dans sa direction. Elle s'arrêta à sa hauteur et descendit sa fenêtre, l'interpellant pour attirer son attention.

— Ça va, mon gars ?

— Vous savez s'ils vont bien ? demanda-t-il en venant s'agripper au rebord de la portière, les joues sillonnées par des larmes. Je connais le locataire du dessous... Merde, je l'ai vu y'a à peine quelques jours ! Ma vie ne s'en allait nulle part et j'ai été plutôt bête avec le vieil homme. J'ai l'impression de lui avoir porté la poisse, comme tous ceux que je rencontre...

Isabelle s'adossa à son siège, opinant du chef.

— Wow ! Je vois... Écoute, monte avec moi, on va discuter de tout ça à tête reposée, si tu veux bien.

Le jeune homme fronça les sourcils, pinçant les lèvres en

reculant d'un pas.

— Je suis de la police, gros malin, fit Isabelle en roulant des yeux. Tout ce que tu pourras me dire me sera très utile, si je dois enquêter.

Le visage du jeune homme s'illumina, rassuré.

— Allez, grimpe, lança la femme avec un sourire enjôleur, qu'est-ce que tu crois ? Que je vais te manger ? ajouta-t-elle avec un clin d'œil

L'ÂME FATALE

Exception faite du bip régulier des instruments qui fonctionnaient tout autour de lui, s'affairant à le maintenir en vie, la pièce était silencieuse, coupée du reste du monde par la baie vitrée à travers laquelle les infirmières, de leur poste de travail, pouvaient garder un œil sur sa condition. Personne ne nourrissait de fol espoir de le voir sortir de nouveau du service après avoir été terrassé par une fulgurante crise cardiaque, la dernière en liste. À 98 ans, ayant mené une vie exemplaire, rencontré des gens merveilleux et tracé son chemin à sa manière tout au long de son parcours, Frank Desroches était un homme respecté et admiré par ses pairs.

Il n'en était pas moins parvenu au bout de la route.

Installé confortablement dans sa couchette, l'homme respirait normalement, bien que faiblement, sentant la fin approcher. C'était une question de jours, sinon d'heures, lui avait appris le médecin plus tôt dans la journée, d'un air solennel, avec un hochement de tête et une poignée de main ferme. Frank n'éprouvait ni regret ni chagrin face à cette nouvelle. Certes, il allait pleurer tous les amis qu'il laisserait derrière lui, ainsi que toutes les beautés du monde qu'il avait pu voir de ses propres yeux. Mais la perspective de retrouver dans l'autre monde Michelle, sa femme décédée des décennies auparavant, se présentait comme une compensation qui balançait à elle seule tout ce qu'il regretterait.

Sans parler qu'il aurait probablement la chance de rencontrer Dieu Lui-même au Paradis. Toute sa vie, il avait rigoureusement observé les enseignements de l'Église catholique, bâtissant son existence en résonance avec les commandements du Seigneur. Il ne doutait nullement qu'il serait accueilli aux grandes portes sans encombre, retrouvant non seulement Michelle, mais aussi le reste de sa famille.

Tournant la tête lentement vers la fenêtre, il vit la neige qui tombait doucement. Son corps affaibli lui semblait lourd et son esprit vagabondait déjà très loin, désireux de connaître les délices de l'au-delà, quand la porte de la chambre livra passage à un homme de grande stature, habillé d'un long manteau noir avec un col de fourrure, de gants et d'un chapeau en cuir.

Du coin de l'œil, Frank aperçut le nouvel arrivant, cherchant dans sa mémoire s'il attendait une visite quelconque. La plupart des membres de la famille étaient passés, ainsi que ses amis proches et les gens de sa communauté avec qui il entretenait une relation plus étroite. Il avait, par ailleurs, demandé qu'on le laisse tranquille pour la fin, désireux d'atteindre la paix intérieure sans apporter avec lui les pleurs de ceux qui lui étaient chers pendant son dernier voyage.

De fait, l'homme chic ne semblait pas venir se morfondre sur la situation de Frank. Quand il croisa le regard intrigué du mourant, il hocha la tête.

— Désolé d'avoir été aussi long, c'est vraiment un enfer, cette température ! Évidemment, pas moyen de trouver un stationnement dans un périmètre convenable, vous pensez bien. Enfin, me voilà ! annonça-t-il en déboutonnant son manteau, pour ensuite enlever ses gants et les lancer négligemment sur le couvre-lit, aux pieds de Frank.

Ce dernier grimaça, fronçant les sourcils. Il rassembla ses forces et leva la tête.

— Vous êtes qui, au juste ?

Le nouveau venu exhiba une double rangée de dents éclatantes en un sourire amusé.

— Mais... Le Diable, à qui vous attendiez-vous d'autre, sérieusement ? Faut pas vous faire d'illusions : vous êtes à l'article de la mort, mon vieux !

L'homme alité écarquilla les yeux de stupeur, secouant la tête.

— Vous êtes cinglé ! C'est des conneries tout ça...

L'autre se débarrassa de son chapeau, l'envoyant d'un revers sur un fauteuil dans le coin de la pièce.

— Vraiment ? Juste parce que je n'ai ni cornes sur la tête ni queue fourchue ?

— Barrez-vous, espèce de barjot, s'emporta le mourant, essayant de faire tomber les gants de sa couverture.

Il sentit ses forces le trahir subitement et il reposa son crâne sur l'oreiller en haletant, fermant les yeux.

— Doucement avec ça... Ce sont des gants en peau de damnés véritables ! Je ne vous mentirais pas en disant que j'ai dû en écorcher plus d'un pour les obtenir ! Un peu de respect, quoi ! fit-il en enlevant son manteau pour le poser avec le chapeau.

Il fit le tour du lit, tirant sur son veston noir et remplaçant ses manches. Il semblait plus près de l'homme d'affaires que de l'échappé de l'asile, de l'avis de Frank. Ce dernier tenta de reculer à son approche, en vain. Son corps ne lui répondait plus aussi bien qu'avant. Le regard de son visiteur s'égara quelques secondes au-delà de la baie vitrée avant de revenir vers lui d'un air satisfait.

— Une grosse journée aujourd'hui... mais les premières tempêtes de neige de l'année sont toujours les plus fructueuses en matière d'accidents graves. Un vrai régal !

Frank ouvrit difficilement les paupières, sa main frôlant le bouton d'appel posé sur le rebord du lit. Le Diable haussa les épaules.

— Faites-vous plaisir, très cher... Ils ne me verront pas. C'est pour vous que je suis ici, pour personne d'autre. Vous devriez en fait être flatté que je me déplace personnellement pour vous, c'est plutôt rarissime.

Sans broncher, l'homme mourant enfonça le bouton, provoquant une petite alarme stridente qui fit dresser la tête de la femme derrière le comptoir. Elle échangea quelques mots avec une collègue à ses côtés avant de se diriger vers la chambre d'un bon pas, tandis que le Diable soupirait en levant les yeux au ciel.

— À chaque fois, c'est le même coup, c'est pas croyable... J'ai l'impression que je gagnerais un temps fou en arrivant dans un nuage de soufre, comme dans le bon vieux temps. Mais là encore, on me reprocherait de m'accrocher aux anciennes conventions et de ne pas être progressiste...

L'infirmière entra dans la chambre, se postant près des instruments à côté du lit pour lire les relevés.

— Quelque chose ne va pas, monsieur Desroches ? lui demanda-t-elle gentiment. La douleur est-elle trop intense ?

Abasourdi, l'homme leva la main pour pointer son visiteur.

— Vous pouvez virer ce type pour moi ?

La femme se tourna vers l'endroit désigné, puis fronça les sourcils.

— Il n'y a que vous et moi ici...

— Vous plaisantez ? souffla Frank, exaspéré. C'est une mauvaise blague que vous faites à un homme qui achève ?

— Je vous l'ai dit, s'avança le Diable. Personne ne peut me distinguer, vous excepté. Bien sûr, vous refusiez de me croire, mais maintenant, devant des preuves irréfutables...

— Je crains que vous n'ayez quelques hallucinations, continua la femme avec un sourire compatissant. Il était possible que ça vous arrive dans votre état. Le médecin a conseillé de vous tenir au repos complet... forcé si nécessaire.

— Non, attendez une minute..., commença Frank.

— Je vais augmenter la dose de médication, ça vous aidera à vous détendre. Dans votre état, je ne vois pas pourquoi vous vous infligeriez davantage de soucis.

— De mieux en mieux, soupira le Diable à l'oreille du mourant, je suis maintenant catalogué comme un trouble mental...

L'homme alité rassembla ses énergies pour attraper le poignet de l'infirmière. Celle-ci avait sorti une nouvelle poche de liquide transparent de l'armoire et s'apprêtait à l'attacher au goutte-

à-goutte qui envoyait dans ses veines les calmants qui lui permettaient de récupérer.

— Je ne veux pas dormir, protesta l'homme.

Il retomba mollement sur le flanc et la femme le repoussa doucement sur le dos, prenant sa tête entre ses mains le temps de replacer son oreiller.

— Je le fais pour votre bien, monsieur Desroches, assura-t-elle en transférant la pochette. Après quelques heures de sommeil, vous vous sentirez mieux et vous pourrez recevoir de la visite.

— Merde, non, faites pas ça, souffla Frank, sentant déjà le liquide glacé s'infiltrer dans son corps.

Le Diable avait fait le tour du lit et se penchait désormais par-dessus l'épaule de l'infirmière, ne manquant pas une miette de la manipulation, examinant son travail d'un oeil critique.

Le mourant ferma les yeux une fois, avec le sentiment désagréable qu'il s'enfonçait dans le matelas, pesant des tonnes. Il les retrouva avec un effort incroyable, découvrant un monde qui s'assombrissait rapidement devant son regard. Quand il les referma une deuxième fois, il s'était endormi pour de bon.

Quand il retrouva ses sens, il n'aurait su dire exactement où il se trouvait. Autour de lui régnait une telle obscurité qu'il cligna plusieurs fois des yeux pour s'assurer que ses paupières étaient bel et bien ouvertes. Il fut stupéfait de constater qu'il ne ressentait plus aucune lourdeur dans son corps et que son esprit s'était considérablement allégé. Il se sentait littéralement rajeuni ! Par ailleurs, malgré qu'il ne pût en juger visuellement, il se tenait de nouveau sur ses jambes, sans peine ni mal.

Comme il n'y avait pas la moindre parcelle de clarté pour s'orienter, il leva les mains devant lui pour chercher un objet ou un mur, n'importe quoi à quoi se raccrocher. Il n'avait pas fait deux pas qu'une voix s'éleva derrière lui.

— Enfin seuls ! C'est pas trop tôt ! s'exclama le Diable.

L'homme sursauta, faisant volte-face. Il aperçut le visiteur de l'hôpital, assis confortablement dans le fauteuil de sa chambre privée, un dossier ouvert sur ses genoux croisés. De petites lunettes rondes sans montures tenaient au bout de son nez aquilin pendant qu'il lisait le document.

— On est où, là ? s'inquiéta Frank. Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

Haussant un sourcil, le Diable daigna quitter sa lecture.

— Vous êtes sous sédatif, mon cher. Nous sommes ici dans votre esprit... qui se trouve être prodigieusement vide, avouons-le, railla-t-il en levant la tête pour faire un tour d'horizon. À votre défense, il est vrai que la dernière attaque vous a salement amoché...

— Dans mon esprit... répéta Frank, complètement dépassé.

— C'est exact. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle vous voilà sur vos deux jambes, car en ce lieu, nulle blessure physique, tout n'est que psychologique.

Le mourant baissa les yeux sur le bas de son corps, remarquant pour la première fois qu'il arrivait à se voir, malgré l'obscurité qui les cernait. Il avait troqué la chemisette d'hôpital pour un jean plus confortable et un t-shirt blanc, avec des chaussures sport aux pieds. C'était ce qu'il portait avant d'être foudroyé par la crise cardiaque. Son esprit s'était rattaché à la dernière vision normale de son être comme représentation. Il releva la tête, cherchant si autre chose allait lui apparaître. S'arrachant à la contemplation du néant, l'homme braqua son regard sur le Diable.

— Alors, je suis mort.

— Pas encore, ricana l'autre, mais ça ne saurait tarder, évidemment. Si je reconnais que la fatalité est fâcheuse, au moins est-elle toujours infaillible. Du moins, quand elle suit son cours sans encombre extérieure. Sinon, elle règne en maîtresse absolue sur tout, vous, moi et tout le reste.

— Si c'est bien mon esprit, poursuivit Frank, pourquoi êtes-vous là ? Je ne me rappelle pas vous y avoir invité...

L'homme chic enleva délicatement ses lunettes avant de se pencher en avant, dévisageant son interlocuteur avec un sourire mauvais.

— Je suis le Diable, très cher... Je suis... Lucifer, Satan, Méphistophélès... donnez-moi le nom que vous désirez... Je vais où je veux quand bon me semble. J'ai pris la peine de monter un dossier sur votre personne, vous pourriez au minimum avoir la décence de m'écouter avant de faire la tête. Ou est-ce que l'on n'a pas pris le temps de vous enseigner les bonnes manières ?

Frank se rembrunit, mais ne discuta pas, se contentant de croiser les bras.

— Fort bien ! s'exclama le Diable, reposant ses lunettes sans montures sur l'arête de son nez, se replongeant dans le dossier. Prenez place, ça m'agace de vous voir debout comme une plante verte...

— Vous voyez une autre chaise ? ironisa l'homme en ouvrant les bras.

— C'est votre tête, pas la mienne, répliqua l'autre. Faites apparaître un siège et qu'on en finisse...

Frank fut surpris, mais décida de tenter sa chance. Il se concentra intensément, visualisant une réplique du fauteuil devant lui et éclata de rire, ravi, quand il vit que le meuble était apparu comme par magie derrière ses genoux, prêt à l'emploi. En plus, il réussissait désormais à se voir, malgré la noirceur, toujours vêtu de la chemise d'hôpital. Émerveillé, il prit place en appréciant le confort de sa création.

— Satisfait ? ricana le Diable. Alors débutons... Frank Desroches... agent d'entretien pour la majeure partie de sa vie... Je sais, vous allez me dire que vous n'étiez qu'un simple concierge d'école secondaire, mais ça fait plus classe présenté dans ces termes-là. Vous ne m'en voudrez pas de mousser un peu votre curriculum,

pas vrai ?

Frank ne répondit pas et le lecteur haussa les épaules, poursuivant.

— Fils unique, membre de la communauté religieuse de son quartier, vous vous êtes marié à 18 ans, avec Michelle Croisetière. Aucun enfant, femme stérile...

— Michelle n'était pas stérile, s'objecta Frank, desserrant les dents. Seulement, elle n'était pas très... portée sur la chose.

— Qui la blâmerait, sachant ce qu'elle a traversé, pas vrai ?

L'homme tiqua, fronçant les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

Le Diable balaya l'air de la main.

— Nous y reviendrons. Pour l'instant, laissez-moi finir, sinon ça va prendre des plombes... D'ailleurs, j'achève. Je ne fais heureusement que survoler mon résumé, sinon on ne s'en sortirait pas et vous n'avez pas toute la vie devant vous.

Frank soupira, faisant lever les yeux de son vis-à-vis.

— Ça vous emmerde ce que je raconte ? s'emporta celui-ci, durcissant le regard quand l'autre fit non de la tête. Alors, poursuivons ! Je vois ici que vous avez mené une vie plus qu'exemplaire. Jamais frôlé par la moindre jalousie, jamais pêché par excès de confiance, ni eu de pensées déplacées pour une autre femme... voire même un autre homme. Vous êtes quelqu'un comme on en rencontre peu, Frank. Une perle rare. Ou alors le mec le plus ennuyant de la planète, c'est selon !

L'homme se tortilla sur son siège, mal à l'aise.

— J'ai seulement reçu une bonne éducation. Être bien entouré, ça fait une bonne différence.

— On pourrait le croire, en effet, acquiesça le Diable, pensif. Écoutez, votre feuille de route de péchés est tellement vierge que vous en feriez saigner du nez d'extase la plus récalcitrante des mères supérieures. Personne n'est plus catholique que le pape, comme le

prétend le dicton, mais si on lui retirait la soutane, les accessoires et tout le bazar, je ne suis pas certain que vous ne remporteriez pas la palme du catholicisme, Frank. C'est pour ça que je suis là, très cher : vous représentez mon plus beau défi depuis des décennies.

— Un défi ?

Le Diable s'adossa au siège et joignit les doigts au-dessus du dossier.

— Parfaitement. Il est acquis que lorsque votre cœur cessera définitivement de battre, vous gagnerez automatiquement votre ticket pour le Ciel. Vous avez joué les dés pour ça, fit-il en désignant du menton la paperasse sur ses genoux. Voyez-vous, j'aimerais vous convaincre de vous détourner de la Lumière pour que vous acceptiez de me suivre. En échange de votre âme, je vous offrirai une seconde existence avec votre femme bien vivante, m'assurant que rien, cette fois, ne viendrait perturber votre bonheur durant votre longue et bienheureuse vie.

Frank fut tellement déconcerté par l'offre qu'il resta sans voix, avant d'éclater franchement de rire, à en avoir les larmes aux yeux. Se renversant sur lui-même, il n'arrivait pas à en croire ses oreilles. Le Diable voulait le corrompre lui, Frank Desroches, concierge d'école. Parmi tous les hommes importants qu'il y avait sur Terre...

— Je pourrais connaître la raison de cette hilarité ? s'irrita son interlocuteur d'une voix contrariée.

Frank se força à retrouver une contenance, essuyant ses joues humides sur la manche de sa chemise blanche. Se redressant, il fit face au Diable.

— Pourquoi... diable ! Oui, le mot est bien choisi... Pourquoi diable voudrais-je écouter une seule de vos paroles empoisonnées, si vous savez pertinemment que je me suis dévoué corps et âme à la droiture durant toute mon existence ? Vous perdez votre temps et votre salive, si tant est que vous en avez... Bientôt, la vie me quittera pour de bon et ça sera pour moi le moment de

rejoindre mes proches !

L'autre retroussa les lèvres, amusé.

— Pensez-vous... Pour cela, il faudrait encore que vos êtres chers soient bel et bien au Paradis, à vous attendre sagement. Or, je peux vous assurer que certaines d'entre eux y sont malheureusement absents... puisqu'ils se trouvent chez moi, bien au chaud, si je puis dire.

Frank perdit toute envie de rire, interdit.

— Comment est-ce possible ? Vous mentez pour affaiblir ma foi, comme vous le faites avec tous ceux que vous tentez de corrompre ? Ça ne marchera pas...

— Vous savez... les anges, le Paradis et tout le reste..., siffla l'autre en levant les yeux, si vous espérez recevoir un signe de vie de leur part, vous allez être déçu. Je les connais, ceux d'en face : ils ne se déplacent pas pour rien.

— Dites plutôt qu'ils ont confiance que je resterai fidèle à moi-même et à mes valeurs, répliqua Frank.

— Ils n'en ont rien à battre de vous, très cher ! Ils vous ont joué dans le dos tout au long de votre existence, pour vous guider vers les sentiers qu'ils choisissaient pour vous, comme les bergers aimants qu'ils prétendent être. Ils n'ont pas hésité à détourner de votre attention les détails pénibles qui auraient terni cette belle âme qui est la vôtre pour s'assurer que vous gardiez votre éclat. Et pourtant, une âme de plus ou de moins dans leur trésor céleste ne les empêcherait pas de voler de-ci, de-là comme des tourterelles effarouchées ! Est-ce qu'ils oseraient venir vous proposer un marché comme celui que je m'appête à vous présenter ? Ah ! Laissez-moi rire... Moi, je vous offre de refaire votre vie, en connaissant d'avance les travers qui l'ont rendue misérable, en échange d'une simple âme...

— Je croyais qu'une seule âme ne valait pas le déplacement, souigna Frank. Pourquoi êtes-vous là, dans ce cas ?

Le Diable haussa les épaules, soupirant d'exaspération.

— Il est vrai que dans votre cas, vous n'êtes pas n'importe quelle âme, Frank. La réalité que vous avez expérimentée, durant toutes ces années, a été saupoudrée d'un tas de mensonges et d'horreurs dont vous ne soupçonnez pas la nature. Les emplumés avec leur harpe n'ont même pas daigné agiter le bout d'une aile pour améliorer votre quotidien, à vous qui leur avez été dévoué ! Votre vie aurait pu être infiniment plus belle sans ces épisodes que je vous propose de gommer.

Il avança le torse vers Frank.

— Contrairement à mes collègues d'au-dessus, je crois à une certaine justice divine. Qui s'applique à tous et chacun, même au Créateur. Vous avez consacré toute votre vie à vouer une foi envers Dieu, malgré qu'il se soit bien marré de vous. Vous le savez maintenant, je vous l'annonce : il a rendu votre existence plus difficile à supporter, à commencer par vous arracher votre bien-aimée, alors qu'il aurait été en mesure de corriger la situation en claquant des doigts.

— J'ai connu l'adversité, c'est vrai, lança Frank, piqué au vif, mais personne n'a jamais dit qu'on entrait au Ciel comme on pénètre dans une grange ! Il faut souffrir pour y accéder !

Le Diable se secoua en ricanant.

— Pour en récolter quoi ? Pour finir, quand vous connaîtrez toute la vérité... vous mourrez seul dans une chambre anonyme, ressassant vos souvenirs en vous répétant : « Si seulement j'avais su... » Pour un homme de votre dévouement, Frank, je me déplacerais toujours. J'enverrais des anges pour vous faire une putain d'escorte, histoire de marquer le coup. Ceux du Paradis, en revanche...

Il s'approcha encore.

— Vous n'imaginez même pas à quel point c'est devenu rare, une foi inébranlable et une droiture comme la vôtre. Si une vie aussi pure ne vaut pas le respect du Seigneur, je vous le demande : qu'est-ce que ça prendra ?

Il soupira en s'adossant.

— Très bien ! fit-il en rangeant ses lunettes sur les papiers dans le porte-document. Maintenant que la paperasse est réglée, on va pouvoir y aller !

Il claqua le dossier entre ses mains, qui disparut dans un léger nuage de soufre.

— Y aller ? Où ça ?

— Vous montrer l'envers du décor, s'étonna l'autre en se levant pour s'étirer. Je vous ai dit que votre Créateur chéri avait fait en sorte de vous cacher des informations pour s'assurer que votre foi reste intacte. Que vous gardiez le cap, quoiqu'il arrive, comme un vaillant petit soldat. J'ai bien l'intention de vous prouver ce que j'avance. Après ça, vous serez plus ouvert à écouter mon offre, j'en suis certain.

— Attendez ! lança Frank en se calant dans son siège. Je n'ai pas dit que j'étais consentant à vous suivre.

Le Diable haussa un sourcil.

— Dieu vous ment délibérément, et ça ne vous ni chaud, ni froid. Tandis que moi, vous tenez pour acquis que je vais vous monter une arnaque d'office, sans me laisser la chance de m'expliquer ? Sérieusement, Frank ?

— On ne peut pas faire ça d'ici ? gronda l'homme en détournant la tête.

— J'entends votre demande, mais c'est non. Du reste, j'ai toujours été et je resterai à jamais un fidèle pragmatique. Maintenant, debout, Frank !

L'homme ne broncha pas, irritant le Diable qui claqua la langue.

— À votre guise, dans ce cas, siffla-t-il en tapant des mains.

Ils changèrent instantanément de paysage et Frank chuta sur son séant, atterrissant durement sur une route de bitume glacée. Ils

étaient apparus sur un chemin de campagne en pleine nuit, plantés au beau milieu d'une courbe faiblement éclairée par un lampadaire en fin de vie.

Autour d'eux, de légers flocons tourbillonnaient mollement dans l'air, fondant quasiment aussitôt au contact de la terre. Il n'y avait aucune lumière en vue, exception faite du poteau illuminé mourant. De l'autre côté du garde-fou bordant la voie, une forêt dense de conifères montait une vigile silencieuse sur quelques kilomètres, avant de céder la place à des champs vides. Perplexe, l'homme se releva en nettoyant son derrière d'une main distraite.

Il se tourna d'un côté, puis de l'autre, levant les mains pour recueillir de la neige au creux dans ses paumes. À son grand étonnement, cette dernière traversa sa peau en continuant sa folle farandole.

— Nous nous trouvons dans le passé, annonça une voix familière dans son dos. Un fragment, du moins.

Frank fit face au Diable, qui le toisait dans son costume chic, les mains dans les poches de son pantalon.

— C'est pour ça, continua-t-il en désignant les environs, que vous ne pourrez ni toucher ni prendre quoi que ce soit ou presque, ni ressentir le froid. Ceci n'est que l'ombre de ce qui a été. Quelqu'un comme vous ne peut qu'être spectateur, sans intervenir.

— Je ne reconnais pas cette route.

— Le contraire m'aurait étonné : vous n'avez jamais mis les pieds dans ce secteur. Votre femme, en revanche...

— Quoi, ma femme ?

Avant qu'il n'ait pu obtenir de réponse, un bruit de moteur, lointain mais grondant, les interrompit, alors que la clarté de phares perçait à travers les arbres. Comme le vrombissement augmentait en intensité, Frank s'écarta instinctivement de la route, s'attirant les ricanements du Diable.

Un VUS noir apparut finalement à leur vue, lancé à plein

régime. Le cœur de Frank se serra dans sa poitrine : c'était la voiture de sa femme, celle qu'elle conduisait le soir de son accident fatal. Il sut dès lors ce qui allait suivre. S'il ne l'avait pas vécu de visu, on le lui avait raconté étape par étape et il avait lu tous les rapports de police. Le chef du département, Otto Schwartz, l'avait toujours eu à la bonne et avait été très coopératif pour l'aider à faire son deuil.

— Elle va beaucoup trop vite ! s'écria Frank en revenant sur le bitume, levant les bras pour attirer l'attention de la femme. Ralentis, Michelle, au nom du Ciel !

Son appel se perdit dans la nuit glacée et l'histoire poursuivit son cours sans accroc. Le véhicule parut accélérer davantage en entrant dans la courbe, à quelques pieds à peine sur leur gauche, et percuta violemment le garde-fou. Il arracha, sans ménagement et dans un vacarme métallique, la protection quand il quitta la route pour s'échouer une dizaine de mètres plus bas, sous les frondaisons. Sa course effrénée connut son triste dénouement contre un chêne majestueux, qui trembla dangereusement sous le choc, mais ne ploya pas. La conductrice fut éjectée par l'impact, traversant le pare-brise qui vola en éclats, avant de s'envoler plus loin jusqu'à disparaître à moitié sous un talus enneigé, sans vie.

En l'espace de quelques secondes, tout était terminé. La vie de Michelle Desroches, née Croisetière, avait été soufflée comme une bougie d'anniversaire. Et Frank était passé de mari aimant à veuf éploré en un claquement de doigts.

Galopant à sa suite, il se fraya un chemin parmi les débris de métal et la couche de neige qui le ralentissait. Il se rendit jusqu'au véhicule, le cœur battant la chamade, secouant la tête pour nier la vérité. Il jeta un œil à travers la vitre de la portière. Constatant l'absence de Michelle derrière le volant, il leva les yeux pour l'apercevoir, immobile au sol. Autour d'elle, le tapis blanc se paraît d'une touche rosée, s'élargissant lentement. Il accourut à ses côtés, haletant, mais au moment où il tentait de la déterrer, ses mains ne rencontrèrent que le vide, passant au travers de la neige. Avec un

rugissement de rage, les larmes coulant sur ses joues, il réitéra son geste, sans succès.

— Michelle ! hurla-t-il, la voix brisée.

Il entrevoyait son visage, sous sa couverture gelée. Sa mort remontait à des décennies déjà et il avait pris le temps de faire son deuil, aussi difficile cela lui avait-il semblé. La revoir maintenant, aussi jeune et belle malgré les coupures et le sang qui maculait sa tempe... C'était comme rouvrir une vieille blessure avec un couteau émoussé.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? se lamenta-t-il, à genoux devant le corps de sa femme.

— Je ne suis pas légiste, fit le ton moqueur du Diable dans son dos, mais ça a toutes les apparences d'un accident de la route...

Frank se releva d'un bond et attrapa son interlocuteur par le collet, le sang bouillonnant. Un filet de morve s'échappa de ses narines, s'ajoutant à ses pleurs.

— Je sais très bien ce que c'est ! éructa-t-il, secouant le Diable comme un prunier. Mais pourquoi ?

Il fut rudement repoussé en arrière par une force invisible, tandis que tout l'air de ses poumons fut expulsé. Il retomba près de la dépouille de Michelle et grogna en se retournant, hagard. Il se coucha sur le sol, se recroquevillant sur lui-même pour geindre.

— Refaites-moi un coup semblable et la balade connaîtra un dénouement beaucoup moins plaisant, gronda le Diable en réajustant son complet d'un geste sec. Reprenez votre sang-froid : vous saviez ce qui allait se produire de toute manière ! Rien ici n'est de nature à vous surprendre !

Frank roula sur le flanc, tandis que son interlocuteur se rapprochait prudemment, craignant un nouveau sursaut d'agressivité. Mais l'homme ne semblait plus en état de combattre. Son corps tressautait encore de sanglots qui s'espaçaient tranquillement. Il contemplait le ciel au-delà des branches quand le visage du Diable apparut au-dessus de lui, dans son champ de vision.

— Alors ? Vous êtes calmé, maintenant ?

— Dans le rapport que j'ai lu, souffla Frank, respirant longuement, tentant de mettre de l'ordre dans ses idées, il était mentionné que ses freins avaient lâché et que c'était pour ça qu'elle n'avait eu aucune chance...

L'autre jeta un œil désintéressé au VUS en piteux état.

— Difficile de juger désormais, vu la carcasse qu'il en reste, soupira-t-il.

— Elle n'a pas tenté de tourner, ajouta Frank, plissant les yeux, perplexe. J'ai même l'impression qu'elle a accéléré juste avant. Comme si... c'était...

— Volontaire ? suggéra le Diable, un sourire satisfait aux lèvres.

— Délibéré, oui, acquiesça l'homme en acceptant la main tendue de son compagnon pour se relever. Elle n'était pas aussi pratiquante que moi, mais jamais elle n'aurait jamais osé commettre un suicide, sachant qu'elle aboutirait directement...

— En Enfer, oui, je sais, opina l'autre. Elle a atterri dans ma cour cette nuit-là, après avoir passé l'arme à gauche. Quand je vous disais que la saison froide me gardait occupé...

Frank coula un regard à la dépouille en partie enfouie de Michelle et essuya ses joues humides pour chasser les larmes et la morve.

— Quand elle est arrivée, poursuivit le Diable, et qu'elle a saisi où elle se trouvait, elle est entrée dans une panique, je ne vous raconte pas... J'ai dû personnellement la calmer. Un sacré bout de femme, mais je ne vous apprends probablement rien que vous ne sachiez déjà. Nous nous sommes assis, et elle m'a raconté toute son histoire.

Frank leva le menton, le visage grave.

— Qu'est-ce qu'elle a bien pu vous raconter qui justifiait un tel gâchis ?

Le Diable eut un sourire sans humour en se tournant vers Michelle, au sol.

— Rien de moins que le pire moment de son existence. Le jour où votre père l'a violée pour la première fois, Frank.

Le monde sembla tanguer un court instant autour de l'homme qui, n'ayant pas vu venir le coup, fléchit les genoux et manqua s'affaler dans la neige. Il entendit une voix faible demander : « Pardon ? » avant de se rendre compte que c'était la sienne, qui lui parvenait comme à travers un long tunnel.

Il s'éloigna de quelques pas, essayant de trouver appui sur un tronc d'arbre. Il crut que la sensation rugueuse de l'écorce sous ses doigts l'aiderait à s'ancrer à la réalité, au moment où il croyait sombrer dans l'inconscience. Mais il traversa l'érable comme si c'était une illusion et s'étala de tout son long encore une fois. La bouche sèche, il se remit à quatre pattes, prenant quelques bonnes respirations, évitant de laisser errer son regard sur le talus enneigé sous lequel reposait sa femme. Lorsqu'il reprit suffisamment contenance, il tourna la tête vers le Diable.

— C'est des conneries, cracha-t-il. Mon père n'était pas un saint, mais au moins il était un homme respectable, qui ne se serait jamais abaissé à de telles ignominies. Sur sa propre bru ou sur quiconque.

Son interlocuteur baissa la tête.

— Je comprends tout à fait votre réaction, croyez-moi. Votre mère est morte alors que vous étiez très jeune et vous vous êtes retrouvé avec pour seule figure parentale un père qui a consacré sa vie à vous élever, tout en soignant sa carrière de conseiller municipal. Il est normal que vous le défendiez, vous n'aviez que lui. Un tableau émouvant certes, mais qui ne tient pas compte de tous les facteurs, dont un très important. L'homme est un être faillible, avec des besoins. Si vous refoulez continuellement ces derniers, ils finiront par se transformer avec le temps en obsession, jusqu'à vous pousser à l'irréparable.

Frank serra les dents, prêt à enfoncer son poing dans le visage amusé du Diable alors qu'il déblatérerait ses belles théories. Il doutait toutefois d'avoir une seconde chance de porter les mains sur sa personne.

— Vous êtes le Diable. C'est votre domaine, votre spécialité de raconter des mensonges et des calomnies. Pourquoi je goberais de telles sornettes ?

Ce sur quoi l'homme en costume chic leva un bras dans sa direction, le pointant de l'index.

— Voilà une question justifiée ! Et qui mérite une réponse claire et nette. Vous vous doutez bien que le propriétaire de l'Enfer ne se contente pas uniquement de ragots pour proférer des accusations !

— Et donc ? Dites-moi...

Le Diable plissa les paupières.

— Mieux encore : je vous montre...

Il claqua des doigts et le temps s'assombrit subtilement, alors qu'un voile glissait sur le décor.

— Que fabriquez-vous maintenant ? demanda Frank, sentant monter le vertige.

— Calmez-vous, bon sang... Nous avançons dans le temps, rien de plus !

C'était vrai : en levant les yeux, Frank vit la lune accélérer sa course, à travers les nuages de neige. La petite averse stoppa bientôt et il aperçut avec effarement un lièvre s'approcher, bondissant à grande vitesse et venir renifler le pied de Michelle avant de détalier en un éclair, pris en chasse par ce que l'homme prit aux premiers abords pour un gros chien.

— Les loups, fit le Diable en échangeant un regard entendu avec Frank. De vicieuses créatures. Presque autant que moi d'ailleurs, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— Combien de temps ça va durer ? lança Frank, s'agrippant

fermement au sol, alors que les premiers rayons du soleil perçaient à l'horizon et illuminaient la surface glacée.

Le Diable leva la main et le temps freina avant de reprendre son cours normal. Son compagnon se sentit chaviré.

— Terminus, annonça le démon en baissant lentement les doigts. Nous sommes le matin suivant l'accident, au moment où les forces de l'ordre vont découvrir l'ampleur du drame.

— Vous cherchez encore à m'émouvoir ? ironisa Frank.

— Taisez-vous, sot. Ouvrez les yeux et les oreilles sur la scène qui va se dérouler. J'ai la certitude qu'elle va vous apporter une preuve de ce que j'avance.

L'air était maintenant plus frais et les oiseaux avaient commencé à chanter plus loin, profondément dans les bois à leur droite. La peau de Michelle avait légèrement bleui au contact du froid – et bien entendu à cause de sa mort – et Frank sentit son estomac se révolter. Il se détournait de ce spectacle navrant, quand il entendit une brindille craquer. Il leva la tête en direction du chemin qu'ils avaient emprunté pour parvenir jusqu'ici, ouvert par le VUS.

Deux hommes s'avançaient tranquillement, écartant les branches basses, se méfiant de celles qui pendaient, brisées par l'élan de la voiture. Leurs uniformes bleu et noir les trahissaient, sans avoir vu l'auto-patrouille garée sur le bas-côté de la route.

— Bordel, je reconnais cette voiture, fit le premier, du haut de ses 350 livres. C'est le gamin d'Oscar qui va être dévasté...

— L'est plus vraiment un gamin, si ? répondit l'autre, un grand échalas en esquissant une grimace.

— La ferme, Houde...

Frank écarquilla les yeux.

— Ils ne nous voient vraiment pas ?

— Vous êtes soit sourd ou simplement débile..., grinça le Diable. C'est le passé, je vous dis. Voyez ça comme la salle de cinéma la plus perfectionnée que vous ayez jamais visitée.

— Attendez... je les connais ! Le gros à gauche, c'était le chef de la police de Saint-Alexandrie, Otto Schwartz. Il soufflait comme un morse au moindre effort à cause de son poids, mais il s'est toujours montré sympa avec moi. C'était un ami de mon père, même si au départ, Otto travaillait pour la ville et donc, pour mon père. L'autre, c'est...

Il claqua rapidement des doigts, pendant que les nouveaux arrivants examinaient la carcasse de la voiture de Michelle avec gravité.

— Louis Houde ! C'est lui qui a pris le relais après qu'Otto... enfin...

— Ait tiré sa révérence ? suggéra le Diable, venant aux côtés de l'homme.

Frank soupira, mal à l'aise.

— Il lui restait moins d'un an avant de prendre sa retraite quand il a été descendu, sur un appel de routine. Il n'aurait jamais dû se trouver sur le terrain, il s'exposait énormément pour son âge et son grade, mais il ne pouvait pas s'en empêcher.

— Un homme qui aimait mettre la main à la pâte, doublé d'un opportuniste, résuma le Diable, souriant. Tout à fait mon genre, quoi.

Frank se tourna vers son compagnon de voyage, perplexe en entendant la réplique. Devant eux, Louis s'était éloigné du véhicule, laissant le soin à Otto de pousser la fouille du VUS. Les mains sur les hanches, il scruta les environs, regardant au travers des deux spectateurs sans les voir, et dénicha Michelle, à demi ensevelie.

— Chef, venez voir par ici !

— Je me doute de ce que t'as trouvé et j'ai pas trop envie de mater ça, répondit l'autre sans daigner lever les yeux.

Le chef gardait toute son attention sur la voiture, en secouant tristement la tête. Ça donnait l'impression que le bolide avait voulu faire un câlin au chêne, tout l'avant s'étant enroulé autour de l'arbre,

jusqu'à la moitié du capot. Elle avait foncé à tombeau ouvert pour que l'impact soit aussi puissant, ce qui expliquait également qu'elle ait été projetée à cette distance.

L'homme soupira et, prenant prise sur le volant, entra le haut du corps à l'intérieur de l'habitacle en grognant. Des morceaux de verre jonchaient les deux sièges, le plancher et le tableau de bord. L'accident avait déformé l'espace et il aurait été bien en peine de s'asseoir pour conduire, maintenant que la moitié du moteur avait migré vers le bras de transmission.

Le métal grinça quand le policier obèse s'avança plus loin, faisant passer son surplus de poids devant le volant pour jeter un œil à l'arrière.

N'y trouvant rien d'intéressant, il ne poussa pas la fouille davantage. Il allait ressortir quand il vit, sous les reflets de verre sur le siège passager, une enveloppe blanche.

Fronçant les sourcils, le chef de police écarta délicatement les fragments transparents pour s'emparer de l'objet, découvrant sur l'envers le nom de Frank, calligraphié à l'encre bleue en plein centre. Soupissant, il s'extirpa de la carcasse, retrouvant l'air frais de la forêt, au moment où Louis Houde rappliquait.

Il pointa la lettre.

— Vous avez trouvé un truc ?

— Dur à dire..., grogna Schwartz.

L'enveloppe n'était pas cachetée ; il ouvrit le rabat, apercevant une lettre sur du papier fleuri. Il referma le tout et releva la tête.

— Je vais appeler Carl, qu'il arrive avec ses outils et son camion. Tu veux ratisser le périmètre, histoire de t'assurer qu'on oublie rien ?

— Ouais, sûr, fit l'autre, son regard glissant de l'enveloppe à son patron.

L'obèse surprit son subalterne et fit disparaître dans sa poche

l'objet de sa curiosité, la pliant en deux.

Le Diable lança un coup de coude à Frank, qui observait les événements sans parler, paralysé.

— Suivons le rondouillard, fit-il en ouvrant la marche. C'est le moment que je préfère dans cette scène.

Machinalement, Frank lui emboîta le pas, tournant la tête vers Louis qui s'éloignait entre les arbres. Ils sortirent de la forêt, remontant le chemin accidenté, jonché d'arbustes et de branches brisées et débouchèrent aux abords de l'auto-patrouille au moment où Schwartz prenait place à bord, claquant la portière.

Elle était garée pratiquement dans le fossé, penchant vers le talus et lorsque l'homme réintégra son siège, la voiture pencha d'un coup de son côté, la ramenant pratiquement droite.

— Comment on entre, si on ne peut toucher à rien ? questionna avec irritation Frank.

Le Diable sourit.

— Il en faudrait beaucoup plus que ça pour me faire obstacle, dit-il en claquant des doigts.

Ils disparurent de la route pour réapparaître tous les deux sur la banquette arrière du véhicule de police. Le chef avait entre-temps ressorti la précieuse lettre et tenait entre ses mains boudinées un papier qui fit remonter des souvenirs dans l'esprit de Frank. Il provenait du bloc-notes qui se trouvait à l'époque sur la table de cuisine, à sa demeure. Comme ils s'étaient échangés des mots doux via ces pages... Il sentit son cœur se serrer à cette pensée.

Avant même qu'il ne songe à lire par-dessus l'épaule du policier, ce dernier avait terminé et rabattait la missive, grognant de satisfaction. Il la replia soigneusement, la replaça dans son enveloppe et prit le cellulaire à sa ceinture.

C'était un vieux flip, un modèle que Frank se rappelait avoir eu également, quand c'était le dernier cri en matière de technologie. Schwartz composa un numéro et colla l'appareil à son oreille,

laissant tomber la lettre sur le siège à côté de lui en renflant.

Le Diable et Frank entendirent clairement le dé clic à l'autre bout du fil et la voix d'Oscar le père de Frank, se fit entendre, à la plus grande surprise de ce dernier.

— Je m'en vais en réunion bientôt, Otto. Ça peut attendre ou c'est urgent ?

— J'ai deux nouvelles pour toi, vieux frère. Une mauvaise et une qui va carrément te faire chier.

— J'ai vraiment pas beaucoup de temps pour ces conneries... Commence par la mauvaise.

— Ta bru s'est salement envoyée dans le décor avec son VUS. Malheureusement, elle s'en est pas tirée, désolé...

Il y eut un silence choqué de l'autre côté et Otto attendit patiemment. C'était loin d'être la première fois qu'il annonçait un décès à une famille, encore qu'il se fût toujours donné la peine de le faire en personne jusqu'à présent, par respect.

— Mon Dieu, t'es sérieux ? chuchota finalement Oscar d'une voix faible. Frank est au courant ?

— J'ai cru que tu préférerais lui annoncer de vive voix. Je suis encore sur les lieux, c'est tout frais à mon avis. On a eu le signalement d'une sortie de route vers 5 heures et on est les premiers arrivés.

— Merde, j'en reviens pas...

Otto écarta le téléphone en grimaçant un sourire.

— T'as encore rien vu, siffla-t-il tout bas, pour ne pas que son interlocuteur l'entende.

Il se cala dans son siège, pendant qu'à l'autre bout du fil, l'autre s'agitait.

— T'avais deux nouvelles et celle-là, c'est la moins pire... Ne me dis pas que Frank était là lui aussi ?

— Non, t'inquiète, vieux frère... Il s'y trouvait pas. En fait, la gamine a laissé une note dans la voiture, qui explique avec des

détails croustillants son soudain intérêt pour les balades hors-route.

— Je... je comprends pas là...

— En clair ?

Otto découvrit un sourire carnassier qui fit remonter des frissons dans le dos de Frank, qui ne lui avait jamais vu un visage aussi mauvais.

— C'est une lettre d'adieu adressée à ton fils où elle lui demande pardon pour ce qu'elle a fait, mais l'informe également de la raison de son geste. J'ai pas tout lu, mais ton nom revient souvent et pas spécialement accompagné de jolies phrases, si tu vois ce que je veux dire. À côté de ce que t'as fait subir à cette pauvre fille, les orgies qu'on me reproche passeraient pour d'innocentes soirées pyjamas entre collégiennes qui se découvrent. Je me demande ce qu'en penseraient tes électeurs... Ça te ferait certainement un sacré coup de pub, toi qui brigues le poste de maire depuis quelques mois...

Les trois occupants de la voiture l'entendirent très distinctement jurer comme un charretier, quand il saisit les propos du chef.

— T'es un salaud, Otto... Négociier à côté du cadavre de Michelle, merde...

— Y'a aucun endroit idéal pour ça, vieux frère... Et j'ai l'impression que t'as abusé des bonnes choses plus souvent qu'à ton tour, pas vrai ?

Un nouveau silence accueillit l'accusation.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Alors, voyons... J'ai en ma possession une lettre prouvant que tu t'envoyais ta bru dans les coins noirs, t'as les vidéos de mes soirées olé-olé. Tu sais très bien ce que je désire... J'oublierai jusqu'à l'existence de ce bout de torchon si tu détruis les images que t'as. Je dis bien toutes les copies, ne me prends pas pour un con né de la dernière pluie !

— Un match nul..., soupira l'autre.

— Tu parles... En compensation, vu que tu pourras plus me faire chanter, je te promets en prime de tenir ma langue devant Frank, pour qu'il ignore quel genre de monstre son paternel est réellement. Je lui sortirai la bonne vieille histoire des freins défectueux. Dans l'état où se trouve la Mitsubishi, ce sera impossible de prouver le contraire de toute manière...

— Tu ne me donnes pas énormément d'options, grinça l'autre.

— C'est à toi de voir, mais je me déciderais vite si j'étais toi... On est pas si loin de la ville, et je connais des gens des médias qui donneraient leur couille gauche pour une histoire aussi juteuse.

— Ça va, je marche, gronda l'autre. Mais si tu crois que je vais en rester là, tu te fourres le doigt dans l'œil.

— Cause toujours, mon lapin... En attendant, estime-toi heureux que ta bru se soit elle-même réduite au silence. Si je devais apprendre que tu t'adonnes à tes loisirs sur d'autres filles, c'est toi qui auras de mes nouvelles, mais ça sera moins convivial !

L'homme s'apprêtait à répliquer, mais Otto coupa la communication, ricanant tout seul.

— Et voilà comment on rétablit les rapports de force, vieux frère, fit-il en lançant le cellulaire à côté de la lettre de Michelle.

Frank, n'y tenant plus, se lança entre les deux sièges pour mettre la main sur l'enveloppe, mais l'environnement devint soudainement flou et le décor perdit ses couleurs et ses formes, virant au noir profond. Ils quittaient le passé.

Emporté dans son élan, l'homme tomba par en avant dans le vide, atterrissant durement sur les genoux. Incrédule, il regarda autour de lui, comprenant finalement qu'ils étaient retournés à leur point de départ, dans l'esprit de Frank.

— C'est décidément une manie chez vous d'être à genoux, railla le Diable dans son dos.

Frank se redressa, irrité.

— Pourquoi je ne pouvais pas la lire ? Après tout, elle m'était destinée ! lança-t-il en se retournant.

Son interlocuteur était de nouveau installé dans son fauteuil, aux côtés de celui de Frank. Les mains jointes devant lui, le Diable haussa les sourcils.

— Ne vous ai-je pas mentionné que quelqu'un comme vous ne pouvait pas manipuler le passé ? Vous seriez passé à travers ! Du reste, à quoi vous aurait servi ce message, en sachant ce qu'il en a résulté ? Vous me voyez comme un sadique, mais vous, êtes-vous donc masochiste ? Qu'espérez-vous trouver en parcourant ces lignes que je ne vous ai pas fait voir, ma foi ?

L'homme baissa la tête, envahi d'une profonde lassitude.

— Je ne sais pas. Peut-être que le voir écrit de sa main aurait apporté davantage de crédibilité à cette histoire de fous.

Il s'écroula dans son fauteuil en soupirant.

— Très cher, reprit le Diable, vous ne me faites pas confiance... Je ne vous le reproche pas, je suis loin d'être un enfant de cœur ! Cela dit, comment auriez-vous pu être absolument certain que c'était bien elle qui aurait écrit ce mot, si vous entretenez la certitude que je veux me jouer de vous ? ricana-t-il en se penchant vers Frank.

— Aucune idée... Je ne verrais pas la différence, je présume...

L'autre hocha la tête, satisfait.

— Vous n'êtes pas dénué de bon sens, finalement. Maintenant... à présent que vous savez que l'âme de votre femme, ainsi que celle de votre père – cela va de soi, les violeurs sont rarement admis au country club des anges –, séjournent dans les pires conditions possibles en Enfer...

— Mon père..., souffla Frank, la voix rauque. C'était un homme bon, sans malice. Il devait se montrer dur parfois,

évidemment. Ça venait avec le poste qu'il occupait, il n'avait pas le choix. De là à basculer aussi loin dans l'interdit, j'ai peine à y croire.

— Vous avez entendu comme moi la conversation qu'il a eue avec cette baleine dans la voiture, si ? se hérissa le Diable.

L'autre lui jeta un regard en coin sans répondre.

— Vous douteriez également de votre femme ? s'étonna encore le Diable. Mais vous êtes un vrai Thomas, Frank ! Ce qu'il lui a fait subir l'a poussée au suicide. Pour une femme normalement constituée et équilibrée, c'est le signe qu'elle a traversé un véritable enfer, sans mauvais jeux de mots.

Frank releva la tête, les traits tirés.

— Me dit le Diable...

Son interlocuteur souffla d'exaspération, s'agitant sur son siège.

— Décidément, vous êtes plus têtu qu'un troupeau de mules ! Ainsi soit-il ! Laissez-moi vous montrer à quel point votre père pouvait faire preuve de fermeté quand il s'agissait de ses affaires et nous verrons de quel genre de... bonté il était capable.

D'un geste agacé, il claqua des doigts, les catapultant une nouvelle fois dans le passé. Frank ne s'y attendait pas et comme il était assis la seconde auparavant, il se retrouva encore sur le derrière, écrasant un pan de longues herbes. Jurant, il sauta sur ses pieds, fusillant le Diable du regard.

— Vous pourriez prévenir, tout de même !

— Arrêtez de faire le pitre, répliqua platement le Diable. J'aimerais souligner, pour mémoire, que vous achevez, très cher. Hé oui, votre horloge interne égrène les derniers instants de votre existence... Nous n'avons pas tout notre temps !

Grommelant dans sa barbe, Frank tourna le dos à son compagnon d'infortune, examinant les alentours. Il fut tenté d'envoyer promener son guide et de mourir tranquillement dans son lit d'hôpital, mais il dut se rendre à l'évidence : les révélations qu'il

lui avait faites étaient loin d'être banales et il préférait aller au fond des choses pour savoir toute l'histoire, quitte à en ressortir meurtri.

Ils avaient atterri à l'orée d'un boisé, coupé par une route sommaire de terre et de sable. Il n'y avait pas de lampadaires en ces lieux, trop éloignés des routes asphaltées, mais une petite maison de style roulotte campait sur un terrain défriché, parsemé de voitures démantelées et de pièces métalliques des plus diverses, disséminées ici et là dans le plus grand chaos. Les ombres qu'elles projetaient, sous la chiche lumière provenant des fenêtres de la demeure, leur donnaient des airs encore plus inquiétants, comme si elles pouvaient prendre vie à leur approche pour les attaquer.

Les grillons stridulaient avec vigueur dans la végétation luxuriante, promettant une journée chaude pour le lendemain. Frank quitta les longues herbes, battant du pied la verdure devant lui sur le bas-côté de la route pour marcher sur le chemin non goudronné.

Le regard attiré par les fenêtres de la roulotte modeste, il remonta l'allée dans sa direction. Il ne savait pas ce qui l'attendait, mais devinait qu'il l'apprendrait bien assez tôt.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il tout de même.

L'autre ne répondit pas immédiatement, marchant lentement à la suite de l'homme, les mains dans les poches, l'air renfrogné.

— Quand sommes-nous, je dirais plutôt, finit-il par répondre. Aujourd'hui, ça fera un an que Michelle est morte et que le chef de police a réglé ses comptes avec le conseiller municipal qui le faisait chanter.

Frank fronça les sourcils.

— Et ça, c'est la maison de qui ?

— Normand Fortier, mieux connu dans le coin sous le surnom du « Ferrailleur ». Vous comprenez sûrement la raison de ce sobriquet, rien qu'à jeter un œil autour de nous... Ne vous rappelez-vous pas de cet homme ?

Frank réfléchit quelques secondes, tentant de coller les

morceaux dans sa mémoire, quand deux faisceaux lumineux vinrent balayer les murs de la roulotte. Se retournant, les deux hommes aperçurent une voiture de police s'avancer sur la route, tous phares allumés pour percer l'obscurité. L'auto-patrouille remonta l'allée sans se presser, s'arrêtant à deux pieds des spectateurs, juste devant la porte d'entrée.

— Attendez..., fit Frank, comprenant soudain. Ce moment précis...

Le moteur du véhicule fut coupé et Otto Schwartz s'extirpa de la voiture, un peu plus grisonnant et obèse, si c'était possible.

— Avec ma retraite qui approche à grands pas, on pourrait se demander pourquoi j'ai pas davantage la tête à planifier mes prochaines – et dernières – vacances qu'à gérer les affaires de la police. C'est vrai, quoi... Louis est sûrement capable de se taper ces appels tardifs...

Il remonta son ceinturon en grognant avant de passer devant Frank et le Diable sans les voir. Il se planta devant l'entrée et cogna du plat de la main.

— Norm, c'est Otto ! Ouvre la porte...

Il recula d'un pas, essuyant sa main d'un air dégoûté sur ses bottes en y découvrant une tache de graisse. Le « Ferrailleur » n'était pas spécialement reconnu pour son hygiène corporelle et apparemment, sa porte ne faisait pas exception.

— T'es chanceux d'être un vieil ami, Norm, murmura Otto pour lui-même. Je me déplacerais pas pour n'importe qui, encore moins à cette heure...

Des bruits de pas traînants s'élevèrent de l'autre côté du battant et Frank et son compagnon s'approchèrent comme le propriétaire de la roulotte ouvrait, un long rectangle lumineux venant éclairer Otto et la pelouse mal entretenue derrière lui.

Normand était plus négligé que d'habitude. Sa barbe poivre et sel de plus d'une semaine et sa camisole empestaient la sueur et le

cambouis. Si l'odeur désagréable faisait partie du quotidien de l'individu, Frank remarqua immédiatement le regard fuyant, inhabituel, de l'homme, avant de baisser les yeux sur le fusil de chasse qu'il tenait à la main.

— Salut chef, lança distraitement Normand en s'effaçant devant le gros policier. Entre, fais comme chez toi...

Otto hésita.

— Heu... Ouais, d'accord, c'est gentil, Norm, fit-il enfin,

Il franchit l'entrée d'un pas lourd, inspectant d'un rapide coup d'œil l'intérieur de la bicoque délabrée. Frank et le Diable suivirent Otto comme son ombre et se faufilèrent à sa suite avant que Normand ne referme machinalement, gardant la nuit à l'extérieur.

— Je suis trop vieux pour ces conneries..., murmura le policier.

Il se racla la gorge avant de continuer à haute voix.

— Tu sais pourquoi je suis ici, pas vrai ? Nancy, au poste, m'a dit que tu voulais me voir, à cause d'une querelle... Margot va bien ?

— Pourquoi elle irait pas bien ? s'interrogea le ferrailleur, fronçant les sourcils. Elle est chez sa sœur, à Joliette.

Otto s'autorisa un petit soupir de soulagement.

— On va dire que l'espace d'un instant, j'ai eu une mauvaise impression. Si ta femme n'est pas ici, pourquoi t'as appelé au poste pour une chicane de ménage ?

D'un geste las, Normand cala son fusil contre lui d'un bras avant de verrouiller la porte d'entrée.

— J'ai jamais dit qu'il s'agissait de MON ménage, fit-il sombrement en s'adossant contre le battant, faisant face au policier.

Otto recula d'un pas, prenant soin de contourner la vieille causeuse miteuse du salon de l'homme.

— À quoi tu joues, Norm ? demanda-t-il d'un ton sec. Tu t'es

envoyé une bouteille de trop et tu débloques ?

L'autre secoua la tête.

— Pas une goutte, et pourtant, je te prie de croire que c'est pas l'envie qui me manque...

— Alors quoi ? reprit le policier. T'as des idées noires ? Commence par poser ce fusil et on va discuter.

— La ferme, Otto, siffla Norm en armant son fusil. Mes problèmes personnels te regardent pas. Y'a rien que tu puisses faire pour améliorer ma situation.

— Putain, arrête tes conneries ! lança l'autre en levant une main, la seconde se posant sur la crosse de son revolver de service.

Horrifié, dans le coin de la pièce, Frank se tourna vers le Diable, imperturbable, qui regardait la scène se dérouler.

— C'est le moment où le chef de police se fait tuer, fit Frank, résistant à l'envie de secouer son interlocuteur. Il faut faire quelque chose !

Le Diable haussa un sourcil amusé.

— Vous voudriez tenter de réécrire le passé ? Autant essayer d'arrêter un train lancé à pleine vitesse à mains nues. Sans parler des implications que ça aurait par la suite. Vous avez regardé « Retour vers le futur », comme tout le monde, non ? Il faut avoir une raison en béton pour vouloir s'interposer, très cher...

Frank se renfrogna devant la mine réjouie du Diable. Le cœur lourd, il jeta un œil vers Otto, sachant qu'après sa femme, il s'apprêtait à être témoin de la fin d'une autre connaissance.

— On se connaît depuis la petite école, Norm, poursuivait le policier. Avant de commettre une bourde majeure, vas-tu me dire qu'est-ce qui te passe par la tête, qu'on éclaire tout ça ?

— J'ai rien, Otto, répliqua l'autre. Il s'agit pas de mon ménage, mais du tien, et je suis juste la main qui tient l'arme dans l'histoire.

La révélation sembla choquer Otto, dont les joues perdirent

toute couleur, pendant que son front se couvrait de sueur.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? Tu veux me faire avaler que ma femme...

— Pas elle, coupa Normand en quittant le mur d'un bond. Mais lui... Oscar Desroches.

Le visage du policier s'affaissa alors que ses bras retombaient le long de son corps, au même moment où Frank vacillait sur ses jambes.

— Des... Desroches ? balbutia Otto.

— Papa ? fit simultanément Frank, se laissant choir sur les genoux.

— Mais pourquoi ? s'emporta le chef, secouant la tête pour reprendre contenance. En quoi il aurait besoin de te faire faire un truc pareil ? Surtout à un type comme toi !

Normand haussa les épaules.

— Les hommes comme lui ont besoin de volontaires comme moi, pour se salir les mains à leur place. La vie est comme ça.

— Norm, pose ton flingue, on va en parler calmement. Je suis certain que tu veux pas faire ça. Je te connais, tu es quelqu'un de bien. Enfin, merde, t'es pas un tueur à gages !

— T'as raison, Otto : j'ai pas réellement l'envie de t'exploser. Je t'aime bien au fond et j'oublierai jamais que t'as été le seul à prendre ma défense quand la ville a voulu fermer sa cour à métaux. Mais tu te gourres sur un point très important : t'es pas mon premier client.

Sur ces paroles, il empoigna le fusil et fit feu en direction du policier. Ce dernier se jeta lourdement au sol, le cœur battant la chamade pendant que le haut du dossier du canapé était désagrégé par l'impact, projetant du tissu, de la mousse et des ressorts contre le mur du fond.

Sous la surprise, Frank exécuta un bond en arrière, s'attirant un rictus moqueur du Diable.

— Vous ne courez aucun risque, très cher, le rassura-t-il, les mains dans les poches. Profitez du spectacle en toute quiétude.

Dans l'énervement, Otto dégaina son arme avec trop de hâte et la crosse lui glissa entre les doigts, rebondissant à quelques pieds de son abri, à découvert. Pestant contre la malchance, il s'adossa au meuble à moitié détruit.

— T'as pensé à Margot, quand elle apprendra ce que tu fais ? lança-t-il en relevant la tête, pendant que des filets de sueur coulaient de son cou et de ses aisselles. C'est autre chose que bricoler des pièces de métal...

— Pourquoi tu crois qu'elle est à Joliette ? répliqua l'autre, s'approchant avec précaution, fusil brandi. Je l'adore, mais c'est pas le crayon le plus aiguisé de la boîte, si tu vois ce que je veux dire. Si je lui demandais de sauter sur place, la seule chose qu'elle demanderait, c'est à quelle hauteur...

— Je suis le chef de la police, Norm. Tu crois que personne va remarquer mon absence ? Nancy est au courant que je venais ici, bordel !

— Bien entendu qu'elle est au courant ! Qui tuyaute Desroches sur les dossiers en cours, à ton avis ? C'est même elle qui a monté cet appel au poste, pour s'assurer que tu ne te doutes de rien. Un cas pas trop compliqué à gérer, pas besoin de renforts... Et je t'avais pour moi tout seul ! Mon plus proche voisin habite à des kilomètres, Otto : personne va entendre le moindre coup de feu.

Le policier obèse ferma les yeux le temps de reprendre son souffle avant de se tourner vers son arme de service, à sa gauche. Il dressa l'oreille pour entendre son agresseur, ne sachant pas de quel côté le ferrailleur allait contourner le fauteuil.

— Nancy est dans le coup ! Comment avez-vous pu l'entraîner dans une histoire aussi sordide ? Qui d'autre est au courant ? demanda-t-il en se penchant vers l'avant, tentant de faire parler l'homme pour déterminer sa position. Ne me dis pas que Louis est à la botte de Desroches aussi ?

— Ce crétin ? pouffa Norm.

Il cracha au sol.

— En tout respect, il ne t'arrivera jamais à la cheville en tant que tête dirigeante. Avec lui en poste, je vais pouvoir dormir sur mes deux oreilles tout en continuant mon petit loisir. J'imagine que monsieur le conseiller va s'arranger pour l'amadouer à son tour s'il réussit à devenir maire, qui sait ? Ça fait pas mal de temps qu'il travaille son personnage et les élections, c'est pour bientôt après tout. Mais ça, ce ne sont plus mes affaires rendu là...

Otto fit un sourire fatigué. Normand se trouvait à l'opposé du côté où il se dirigeait. Il s'élança sur les coudes et les genoux, son énorme panse ralentissant ses efforts.

— Il m'a dit qu'il t'avait fait chanter longtemps avant que tu finisses par l'envoyer promener, continua Normand en dépassant l'accoudoir du meuble, l'arme prête à tirer. Juste pour le geste, je te lève ma casquette. C'est le genre de truc que je saurais pas faire, même si j'étais sûr de mon coup. Ça en prenait une sacrée paire pour lui remettre une gifle comme ça. La vérité, c'est qu'il tient plein de gens dans sa toile, Otto, et je préfère jouer le jeu plutôt que de faire obstacle. Si t'avais gardé les rangs comme moi, tu serais en train de planifier ta retraite au lieu de tes foutues obsèques.

Frank et le Diable aperçurent le policier se glisser jusqu'au pistolet avec l'aisance propre aux obèses ayant appris à composer avec leur surcharge pondérale. Il roula sur lui-même, utilisant son ventre comme un contrepoids pour se remettre sur ses pieds, bondissant presque hors de son refuge.

Pris de court, Normand pivota rapidement pour l'abattre, mais eut le réflexe de retraiter en apercevant Otto presser la détente de son arme, qu'il tenait désormais à deux mains pour éviter une nouvelle maladresse. Le projectile atteignit le ferrailleur dans l'épaule, avant qu'il ne disparaisse en grognant dans le couloir menant à la chambre et à la cuisine.

Le pistolet encore fumant à hauteur de visage, le policier jura

en se déplaçant latéralement pour voir le passage. Au moment où il arrivait devant le couloir, l'autre s'avança dans la pièce, canon à la main et l'œil au viseur.

Simultanément, les deux hommes firent feu dans un vacarme surprenant. Frank couvrit ses oreilles de ses paumes. Le coup du ferrailleur frappa Otto en pleine gorge, déchirant une partie de son cou en envoyant gicler une gerbe de sang sur le fauteuil, tandis que celui du policier se logea entre les deux yeux, au-dessus du nez, alors qu'il cherchait le cœur.

— Joli tir, siffla l'obèse pendant qu'il s'effondrait au sol, lâchant son arme de service pour porter les mains à sa blessure. C'est l'instructeur Jones qui aurait été fier, à l'académie...

Sans voix, les dents serrées et les bras croisés, Frank assistait à toute la scène, aux côtés d'un Diable impassible. Ils virent tous deux Normand être repoussé contre la cloison avant de glisser lentement vers le plancher en position assise, les yeux écarquillés de stupeur et la bouche entrouverte sur un cri d'effroi, un mince filet rouge s'écoulant du trou noir créé par Otto.

Soupirant, Frank se détourna vers son compagnon de route.

— J'en ai assez vu maintenant... Ramenez-nous...

Le Diable secoua la tête, levant un doigt impérieux.

— Je veux m'assurer de dissiper totalement les doutes dans votre esprit. Je ne jouerai pas à ce petit jeu toute la journée... Allez près de ce balourd et tendez l'oreille...

— Je n'en ai pas envie, grimaça l'homme, s'attirant un regard assassin du Diable.

— J'ai bien peur de devoir insister, Frank, grinça celui-ci, ses yeux prenant une couleur rouge vif.

Avec énormément de réticence, l'autre s'exécuta, davantage pour échapper à la fournaise des pupilles de son guide que parce qu'il n'en avait pas le choix. Il contourna le canapé pour tomber sur Otto, allongé dans une mare de sang, sa main gauche boudinée toujours

plaquée sur sa gorge déchiquetée tandis que la droite tirait avec acharnement sur une radio ondes courtes attachée à son ceinturon. L'objet finit par accepter de se soumettre, et, la voix tremblante, le chef de police porta l'appareil à ses lèvres.

— Nancy... Envoie-moi une ambulance illico, je suis salement touché, fit-il faiblement, postillonnant des pastilles écarlates sur ses doigts et la radio.

Pour toute réponse, il n'obtint que des parasites. Il ferma les yeux, se sentant soudainement las. Il savait qu'il ne s'en sortirait pas finalement, mais reprit le contact.

— S'il y a quelqu'un qui me reçoit sur cette ligne, je veux que vous sachiez que j'ai été attaqué par Normand Lessard, le ferrailleur qui demeure au fond du rang 8. Enfin... qui y demeurerait... j'ai dû l'abattre, mais il m'a eu, le salopard.

— Une triste fin pour un homme apparemment sans histoires..., commenta une voix à l'autre bout.

Frank crut que son sang avait gelé dans ses veines quand il reconnut son père. Employant un ton aussi détaché et froid que s'il parlait de la météo ou du prix des légumes au marché local. Le manque d'empathie l'effraya, d'autant plus qu'il n'avait jamais perçu cette facette de sa personnalité au quotidien.

— Il nous manquera à tous, j'en suis sûr, continua-t-il, ne serait-ce que pour son utilité à faire taire les mauvaises langues.

— Desroches, sale fils de pute ! grogna Otto, son visage regagnant des couleurs sous l'effet de la colère. Comment t'as pu me faire un coup pareil ?

Son regain de vie accentua le débit de sang entre les doigts de l'homme qui jura tout bas en réajustant sa prise.

— Oh, mais je ne t'ai rien fait, vieux frère... C'est ce bon ferrailleur que tu dois remercier pour ça. La tournure des événements est vraiment fâcheuse d'ailleurs, puisque je devrai annoncer la triste nouvelle à sa femme. Tu me connais : je déteste transmettre ce genre de drame...

La respiration du policier devint rauque.

— Où est Nancy ? Tu l'as butée elle aussi, pour éviter les témoins ?

Un rire amusé retentit après quelques secondes. Frank prit place sur le canapé sans s'en rendre compte, l'esprit en ébullition. Cet homme qui avait commandé le meurtre du chef de la police ne pouvait pas être son père, c'était impensable ! Et pourtant...

— Elle est dans la pièce d'à côté ; elle ne voulait pas entendre ça, continua Oscar. Je crains qu'elle n'ait ta mort sur la conscience pour le reste de sa vie.

L'obèse laissa retomber la main qui protégeait sa gorge, vaincu.

— T'as songé à Frank et à ce que t'as fait à sa copine ? continua Otto, pendant qu'une large coulée de sang s'échappait de sa plaie. Le petit s'en remettra jamais quand il apprendra quelle ordure son père est réellement. Tu ne pourras pas lui cacher éternellement les faits et qui sait ce qu'il fera quand il le découvrira ?

— Laisse mon fils en-dehors de cette histoire, Otto. C'est sympa de penser à lui alors que t'achèves, mais il n'a pas besoin de connaître la vérité. Quant à Michelle, elle est la véritable source de mes ennuis depuis la première fois où j'ai croisé son regard de petite salope avec sa robe courte. C'est à cause d'elle si je dois faire des pieds et des mains pour garder ma réputation intacte. Par sa faute, j'ai dû faire des choses dont t'as même pas idée pour rester à flot et lécher le cul de certaines personnes haut placées pour obtenir leurs faveurs et leur soutien. Elle m'a fait chavirer, vieux frère. Mais pour finir, elle m'a rendu service en s'envoyant dans le fossé. Ça fait une tentatrice de moins qui traîne sur les trottoirs.

— Espèce de cinglé, souffla Otto, j'ai lu la lettre dans sa voiture... C'est toi qui lui as sauté dessus. T'as abusé de cette gamine jusqu'à ce qu'elle en puisse plus, merde ! C'est toi qui devras vivre avec les conséquences de tes actes pendant toute ton existence.

Il relâcha la radio qui roula près de lui. Il ouvrit les yeux,

jetant un dernier regard autour de lui avant de s'immobiliser.

— Je ferai avec, crépita finalement Oscar à la radio. Je t'avais dit que je te revaudrais le coup de cette lettre, ne sois pas si surpris...

Il y eut un silence qui se prolongea une quinzaine de secondes.

— Otto ? fit l'homme. Otto... ? Fais de beaux rêves... vieux frère.

La clarté diminuait lentement autour d'eux, alors qu'ils quittaient ce fragment du passé. Frank était incapable de détacher son regard de la radio de police, fixant l'endroit où elle se trouvait même lorsqu'elle s'évapora avec le reste.

Debout, immobile dans l'obscurité, entouré d'un silence oppressant, les derniers mots de son père lui revinrent en mémoire.

« Fais de beaux rêves... »

Combien de fois lui avait-il servi cette phrase anodine le soir, après l'avoir bordé pour la nuit ? Combien il avait ressenti, à chaque fois, la tendresse dans sa voix avant de fermer les yeux.

Et pourtant...

L'entendre employer la même formule pour saluer un cadavre avec une telle froideur lui semblait inconcevable et entachait de manière irrémédiable les souvenirs qu'il gardait de son père. En aucun cas, il ne pouvait être l'homme à la radio.

Cependant...

Les preuves étaient accablantes, le verdict sans appel. Même en y mettant toute sa volonté, il ne réussissait pas à repousser du revers de la main les accusations du Diable. Son géniteur brûlait donc en ce moment dans les flammes de l'Enfer, après une vie à manipuler, à abuser et à profiter des gens qui l'entouraient et du système qu'il avait juré de protéger en tant que conseiller de la ville. Qu'en était-il de ces personnes haut placées qui l'avaient amené à faire des choses dont il ne lui avait jamais parlé ?

— Vous avez mené une existence dictée par les enseignements de l'Église, fit doucement le Diable dans son dos. Vous avez été bon, généreux, à l'écoute de votre prochain et toujours prêt à tendre la main. Malgré les épreuves, vous n'avez jamais fléchi, ni remis en doute vos valeurs. Aujourd'hui, quelle est votre récompense ? Le Paradis ?

Le Diable se permit un ricanement qui fit frissonner Frank.

— Vous apprenez que votre femme a été poussée au suicide à cause des abus sexuels répétés de votre père. Ça, c'est quand ce dernier ne torturait pas l'esprit de ses concitoyens en les manipulant à sa guise, les menant jusqu'à s'entre-tuer sans scrupule. Le seul homme qui aurait pu vous mettre au parfum de ces infamies, qui aurait pu mettre un terme aux mensonges de ce monstre, a préféré jouer la carte de l'égoïsme en privilégiant ses petites affaires personnelles, vous laissant dans l'ignorance la plus totale.

Frank secoua la tête.

— Arrêtez, je vous prie.

— Non, siffla le Diable. Je ne fais que commencer. Je vous le demande maintenant : où se trouvait Dieu durant tout ce bordel ? Le Ciel n'est-il pas supposé venir en aide aux hommes de grande vertu ? Pourquoi n'a-t-il pas daigné lever son foutu cul céleste de son fauteuil pour venir mettre de l'ordre dans la pagaille qui s'installait autour de vous, à votre insu ?

— Je vous ai demandé de vous taire ! s'écria l'autre.

— Je vais vous donner un scoop, continua le Diable sans écouter la supplique de l'homme. Parce qu'il n'en a rien à battre de vous !

— Ça suffit ! hurla Frank en se retournant.

Un flash écarlate les aveugla momentanément, et Frank se sentit soudainement plus faible. Il plia l'échine, se retenant d'une main au sol pour éviter de chuter. Le souffle court, il leva la tête vers son interlocuteur.

— Qu'est-ce qui vient de se produire ? demanda-t-il, perplexe, perdant du même coup toute combativité.

Devant lui, le Diable avait repris son fauteuil. Il haussa un sourcil moqueur.

— Vous mourez, très cher. L'aviez-vous déjà oublié ?

Frank ramena ses genoux sous son menton, s'assit sur le sol et entoura ses jambes de ses bras.

— Et cet éclair...

— Un signe que la fin est proche, acquiesça le Diable. Qu'il ne nous reste plus beaucoup de temps pour en venir à une entente au sujet de votre âme.

Frank éclata d'un rire sinistre.

— Vous en revenez encore à ça ? Vous avez déjà ma femme et mon père. Peut-être même ce chef de police obèse, pour ce que j'en sais. Cela ne suffit-il pas ?

Le Diable joignit les mains.

— En matière d'âme, sachez qu'elles n'ont pas toutes la même valeur. En ce qui nous concerne, la vôtre seulement surpasse largement celles des trois autres réunies. Aussi, voici mon offre : si vous m'abandonnez votre âme, je vous rendrai la vie que vous auriez dû avoir. Et attention, je parle d'une vie heureuse ici, pas d'arnaqes. Avec Michelle à vos côtés, et qui sait ? Peut-être un ou deux gamins pour vous pourrir l'existence, à vous de voir...

— Toute une vie...

— Les contrats de quelques années, c'est pour les amateurs, Frank. Je suis le grand manitou de l'Enfer, merde, je peux me permettre la totale. Et à mon sens, vous êtes une star et vous méritez un traitement en conséquence. Je suis prêt à donner beaucoup pour mettre la main sur vous et ainsi damer le pion aux pigeons d'en haut. Pouvez-vous en dire autant du Ciel ?

L'homme détourna le regard.

— J'imagine que non.

— Ça va de soi. S'ils le voulaient réellement, ils seraient intervenus, depuis le temps. Par ailleurs, ce marché fera en sorte que votre femme et votre père retrouveront leur pureté et par défaut, quitteront l'Enfer. N'ayant pas encore commis les crimes pour lesquels je les ai jugés, ils n'auront aucune raison d'être mes ouailles. Pensez-y : vous sauverez deux vies de tourments éternels.

— Seulement en échange de mon âme ?

Le Diable s'agita sur le fauteuil, balançant la tête.

— C'est là que ça se corse...

L'homme soupira.

— J'aurais dû m'en douter !

— Attendez ! lança l'autre en levant une main irritée. Il ne suffit pas de souhaiter vendre votre âme pour que cela se produise. Elle est tellement pure que ça ne fonctionnerait jamais.

Frank fronça les sourcils.

— Donc ?

Les lèvres du Diable se retroussèrent dans un sourire cruel.

— Il vous faudra la noircir. Pour y parvenir, ça demandera beaucoup plus qu'un petit péché mineur. Dans votre cas, il faudra y aller pour la totale, mais vous n'avez pas toute la vie devant vous présentement...

— Que dois-je faire ? s'impacienta Frank.

— Une bagatelle, vraiment... Tuer votre père.

— Je vous demande pardon ? s'exclama l'homme en écarquillant les yeux.

— Nous touchons ici à deux des dix commandements originaux. « Honore ton père et ta mère » et « Tu ne tueras point ». Avec un truc aussi énorme, ça suffira à la faire basculer du côté obscur et à officialiser notre marché. Et soyons honnêtes : lui grignotant les pissenlits par la racine, il risque foutrement moins de commettre de nouvelles fautes, par exemple s'envoyer votre femme...

— C'est n'importe quoi ! Mon père est mort il y a une éternité ! Vous voulez que je poignarde son cadavre ?

Le Diable siffla d'agacement.

— Ce que vous pouvez être bête... Ne vous ai-je pas promis une vie ? Je vous enverrai dans le passé, au moment de votre premier rendez-vous avec Michelle. Abattez-le avant qu'il ne jette son dévolu sur elle, sinon je considérerai que vous avez échoué. Faites-le et ce sera le début de votre nouvelle existence, avec la femme de vos rêves. Et je jure qu'aucun nuage ne viendra assombrir votre horizon jusqu'à votre dernier souffle.

— Pourquoi pas avant cette rencontre ? Ça ne laisse pas beaucoup de temps...

Un nouvel éclat rouge les aveugla, faisant grimacer Frank. Il avait l'impression qu'une centaine d'aiguilles transperçaient son corps de part en part. Il dut fermer les yeux le temps que la douleur s'estompe.

— Le cadran tourne, très cher. Vous n'avez plus le luxe d'attendre.

— Vous m'avez dit qu'on ne pouvait pas altérer le passé...

— Quelqu'un comme vous, sûrement pas, renifla le Diable, le toisant de haut. Par chance, je dispose de mes propres outils qui me permettent de réaliser de petits miracles. Qu'en dites-vous, Frank ? Êtes-vous partant ?

L'homme baissa la tête, perdu et désespéré par les récents événements. Lui qui s'apprêtait à accueillir la mort sereinement avait vu son existence basculer subitement par une suite de révélations choquantes, qui auraient en temps normal nécessité des jours à décortiquer. Or, il ne lui restait que quelques heures, dans le meilleur des cas...

— Et si je refuse ? demanda-t-il enfin.

Le Diable prit une inspiration.

— Si vous déclinez... la réalité telle qu'on la connaît suivra

son cours. Vous irez au Paradis et je garderai vos êtres chers bien au chaud sous mon toit. Vous aurez votre auréole et tout le tralala après avoir fraternisé avec Saint-Pierre, mais je peux cependant vous assurer que je prendrai un malin plaisir, de mon côté, à faire en sorte que Michelle connaisse une éternité infernale.

Il claqua des doigts, matérialisant une simple porte en bois. Le battant semblait vieilli, prêt à s'effondrer à la moindre secousse, mais Frank le reconnut facilement. C'était celui de sa chambre, dans son ancienne demeure. De l'autre côté, ils entendirent des cris et des supplications, entremêlés de sanglots incontrôlés. Ces derniers ne parvenaient toutefois pas à couvrir les grognements bestiaux et les couinements métalliques d'un lit qui grinçait sous les coups de butoir.

— Voulez-vous avoir un aperçu de ce qui l'attend si elle reste avec moi ?

Avec horreur, Frank comprit ce dont parlait le Diable.

— Non ! Vous ne pouvez pas faire ça ! hurla-t-il en bondissant sur ses pieds.

— J'ai tous les droits ! répliqua l'autre avec vigueur, se dressant à son tour. Voulez-vous être témoin de la chose ? Voir votre père labourer cette pauvre fille jusqu'à ce qu'elle perde la raison ? Si j'ouvre cette porte, vous serez aux premières loges pour assister au spectacle ! Derrière ce simple battant, elle a d'ores et déjà eu l'honneur d'avoir un avant-goût de l'Enfer à chaque putain de coup de reins de votre géniteur !

— Non ! se lamenta l'homme en se jetant aux pieds de son interlocuteur. Pitié, je ne veux ni voir ni entendre davantage !

Le Diable se dégagea sèchement de la poigne de Frank et l'attrapa sans ménagement par la gorge, le forçant à le regarder. Ses doigts s'enfoncèrent cruellement dans la peau tendre et l'homme sentit le souffle lui manquer, pendant qu'il recevait des postillons de fureur en plein visage.

— Je lui passerai moi-même sur le corps, ainsi que toutes

mes cohortes de démons, si vous rejetez mon offre, cracha-t-il d'une voix tonitruante, le foudroyant de ses pupilles ardentes. Et lorsqu'elle criera grâce, j'enverrai mes chiens finir le travail. Ce sera sa nouvelle réalité, jour après jour après jour, jusqu'à ce que sa raison s'effondre en tas de cendres et que ses chairs ne soient plus qu'une masse informe sous mes mains. Faites le bon choix : vous pouvez profiter des largesses du Ciel, mais serez rongé à jamais par la culpabilité. Ou alors, vous pouvez rôtir en Enfer, avec la satisfaction d'avoir agi en sauveur.

— Dieu, ayez pitié de moi..., supplia Frank, cachant son visage baigné de larmes entre ses doigts tremblants.

— Il ne vous entendra pas, sourit l'autre en le relâchant. Il ne vous écoutera pas... Vous êtes seul avec moi.

Frank tomba au sol, suffoquant, alors qu'un nouvel éclair zébrait l'air autour d'eux.

— Il ne vous reste plus beaucoup de temps, continua le Diable d'une voix suave. Si vous ne remplissez pas votre part de l'entente, mon offre s'évanouira, tout comme vous. Pensez-y, Frank : une vie heureuse aux côtés de la femme de vos rêves ne vaut-elle pas largement celle de votre père ? De fait, vous éviteriez l'Enfer et ses tourments éternels à deux personnes, rien de moins...

Le sourire de Michelle, à demi-enfouie dans le talus de neige, poussée au suicide par un beau-père abuseur, lui revint en mémoire. Son cœur se serra et il ravala ses sanglots. Le temps des pleurs était révolu, il n'avait plus le luxe de traîner. Il prit une grande inspiration pour retrouver une voix plus ferme.

— Comment... comment je procède ? demanda-t-il.

Le Diable éclata de rire.

— Oh, Frank... si vous saviez à quel point je me serais damné pour vous entendre prononcer ces mots ! Non, attendez... je suis d'ores et déjà damné, suis-je bête ! Mais les paroles ne sont que des promesses volages tant qu'elles n'ont pas trouvé leur écho dans des actes concrets, n'est-ce-pas ? Aussi, je vous plongerai dans le

meilleur scénario pour vous permettre d'accomplir votre tâche.

— Dans le passé ?

L'autre opina du chef, éludant la chose d'un revers de la main.

— Nous disions donc à votre premier rencard. Quand vous alliez la chercher chez elle pour la ramener à votre demeure. Quoi de plus romantique comme cadre pour un meurtre ?

Frank se releva d'un bond, alarmé.

— Vous voulez que je poignarde mon père devant elle ?

Le Diable lissa son costume en soupirant, avant de poser une main sur son épaule, rivant son regard au sien.

— Je tiens à ce qu'elle soit présente, comme une police d'assurance, pour être certain que vous n'oublierez pas pour qui vous le faites. Ne doutez pas de moi, très cher, vous avez carrément le grand patron devant vous, pas un démon de seconde zone ! Je vous ai promis le bonheur et elle n'a pas à se souvenir de tout ce qui se passera. Avec un subtil tour de main, un crime peut passer pour de la légitime défense. Et le plus beau dans l'histoire : la victime ne pourra pas nier votre version.

Il serra l'épaule plus fort, faisant grimacer Frank. Approchant ses lèvres de l'oreille de son interlocuteur, le Diable murmura.

— Accomplissez ce qu'on attend de vous... Je me chargerai du reste.

L'homme détourna la tête quand il sentit la poigne le libérer, alors que l'autre reculait pour se rasseoir dans son siège.

— Très bien, fit Frank. Vous me promettez de libérer Michelle et mon père ?

— Mon ami, au moment où vous partirez d'ici pour fricoter avec le passé, ils seront libres. Pour la simple et bonne raison qu'ils n'auront pas encore, à cet instant et dans cette réalité, commis ou vécu ce qui leur a valu la damnation. La suite ne dépendra plus que de vous. Ne tentez pas de me doubler, très cher, et je serai généreux

avec votre couple. Foutez-vous de ma gueule et vous le regretterez amèrement.

Il leva la main et claqua des doigts, faisant apparaître une porte de voiture rouge. Avec incrédulité, Frank l'examina et reconnut la couleur et le modèle de son premier véhicule. C'était Oscar qui le lui avait offert pour son vingtième anniversaire. Se tournant vers le Diable, il pointa la portière.

— Que signifie ?

— Votre carrosse vous attend, pardi.

— Vous voulez que j'entre dans un truc en mouvement ?

— Vous êtes arrêté à une lumière rouge, espèce d'imbécile ! expliqua le Diable en roulant des yeux. En chemin vers l'appartement de Michelle. Elle vous attend sur le trottoir. Vous vous rappelez la suite, je présume, c'est votre vie après tout... La seule correction qu'on apportera au script original, c'est la mort de votre père... qui vous aura sauvagement agressé, rappelez-vous ! Ça vous a forcé à recourir à des moyens drastiques. Ainsi va la vie, Frank.

Il lui adressa un clin d'œil complice.

— C'est un véritable cauchemar, soupira ce dernier.

— Libre à vous de le percevoir comme tel. J'avoue candidement que c'est loin d'être la première fois que je fais... comment dirais-je ? flipper les gens avec des plans extravagants... Allez, en piste maintenant ! Il serait triste de rendre l'âme avant de passer à l'acte, pas vrai ?

Frank hocha la tête, mettant la main sur la poignée froide. Il l'ouvrit lentement, découvrant l'habitacle de la voiture baigné par le soleil estival.

— Il semblerait que ce soit une belle journée finalement, commenta le Diable. Pour vous comme pour moi.

L'homme ne répliqua pas, détaillant ce qu'il voyait, envahi par une chaleureuse nostalgie qui lui noua l'estomac. Tout était comme dans ses souvenirs, jusqu'à la patte de lapin porte-bonheur

qui se balançait sous le rétroviseur et dont se moquaient régulièrement ses collègues de travail à cette époque. Il prit place derrière le volant, s'installant sans trop savoir à quoi s'attendre. Il jeta un dernier regard vers le Diable, qui le salua gracieusement de la tête, un sourire moqueur, puis claqua la porte.

Il eut l'impression de chuter de quelques centimètres, son esprit s'ajustant au corps derrière le volant. Ce fut désagréable, comparable au moment où l'on pose le pied dans le vide en haut d'un escalier, croyant qu'il reste encore une marche. Secouant la tête, il vit le feu de circulation devant lui qui se mouvait mollement dans la brise au bout de son câble. Comme le Diable le lui avait dit, il était sur la rouge, en attente, pendant que les voitures sur la rue perpendiculaire circulaient et que la musique jouait doucement à la radio.

Le changement de température subit faisait déjà perler la sueur à son front, tandis qu'il regardait autour de lui, hébété. Il mit ses mains sur le volant et apprécia le cuir cuisant sous ses doigts.

— Je suis vraiment de retour..., murmura-t-il, émerveillé.

À cet instant, il n'était plus cet homme mourant, gisant dans un lit d'hôpital. Même s'il savait que, s'il ne menait pas sa tâche à terme, cette situation incroyable s'évanouirait d'un coup, il savoura cette jeunesse retrouvée en inspirant profondément. Tournant la tête, il aperçut un long étui en tissu sur le siège passager et tendit le bras, fronçant les sourcils.

Retenant son souffle, il retira l'objet à l'intérieur et ses yeux s'écarquillèrent. Lui prouvant hors de tous doute qu'il n'avait pas rêvé son escapade avec le Diable, il tenait désormais un couteau de cuisine affûté, sur le manche duquel une petite note était attachée avec une ficelle. L'attrapant de sa main libre, il l'amena vers lui, déchiffrant le message.

« Tic-tac, Frank ! Le temps file, n'oubliez pas ! »

Il relut une deuxième fois la notice, avant de rejeter l'outil

sur l'étui, dégoûté. Allait-il réellement tuer son père ? Le pourrait-il ? Il savait aujourd'hui quel genre d'homme il avait été, comment il lui avait caché sa véritable nature, mais...

Un klaxon le tira brutalement de sa réflexion alors que le conducteur qui le suivait sortait la tête de sa voiture.

— T'es aveugle ou juste con ? C'est vert, mon pote !

Relevant le menton, Frank s'aperçut que c'était vrai : le feu avait viré pendant qu'il examinait partout. Il adressa un vague signe de la main à l'homme qui l'avait interpellé et appuya sur l'accélérateur.

Autour de lui, il redécouvrait les lieux où il avait passé la première partie de sa vie. Une bouffée de nostalgie lui fit monter les larmes aux yeux. Sur les trottoirs, les gens portaient vestes en jeans et cheveux bouffants, comme dans ses souvenirs. Il vit même que la plupart des hommes arboraient une moustache avec panache. Il amena les doigts sous son nez par réflexe et y toucha un début de pilosité, se remémorant avec un sourire amusé qu'il tentait de se faire pousser la barbe à cette époque.

D'ailleurs, maintenant qu'il y prêtait attention, il se sentait plus léger et plus énergique, comme avant. Certes, plus jeune, mais il n'était pas dupe : ce n'était pas plus qu'une impression et ce corps, bien qu'il ait été le sien auparavant, appartenait à un autre temps.

Il clignota pour tourner, l'esprit en ébullition. Maintenant, il devait se concentrer sérieusement sur la suite : que devait-il faire ? Respecter son engagement et poignarder son père ? Ou conserver la pureté de son âme ? Ses choix se limitaient-ils vraiment à ces seules options ?

À la radio, la chanson qui jouait se termina en fondu et l'animateur enchaîna d'une voix enthousiaste, tirant Frank de ses pensées.

« Et maintenant, pour vous, chers auditeurs ! On vous l'avait promis ! On vous l'avait dit, la voici donc : la nouvelle chanson de la star Corey Hart. *Never surrender* ! On espère que vous

appréciez ! »

Dès les premiers accords de la mélodie, la certitude que c'était un message provenant du Ciel qu'on lui adressait emplît Frank. *Never surrender...* n'abandonne jamais.

Peut-être était-il fou et s'imaginait des signes là où la coïncidence était seule en cause, mais il serra la mâchoire en réfléchissant de plus belle. Il devait trouver une faille, une échappatoire à l'offre du Diable, qu'il pourrait exploiter à son avantage.

Il manquait cependant cruellement de temps. Non seulement sa vraie vie s'achèverait bientôt, mais la demeure de Michelle n'était plus très loin. Il ne désirait ni l'effrayer ni lui faire de mal. Il se voyait mal essayer de lui servir toute l'histoire lors de ce qui constituait leur premier rendez-vous, mais s'il déviait d'un iota du scénario initial, le Diable aurait la puce à l'oreille.

— Si je lui apprends que mon père va abuser d'elle jusqu'à la pousser au suicide, elle va me prendre pour un cinglé et elle ne voudra plus me voir..., ricana-t-il sombrement.

Il tourna dans la rue de l'appartement de sa dulcinée et soudain, il la vit. Belle, jeune, resplendissante comme dans ses souvenirs. Un seul coup d'œil à celle qui devait éventuellement devenir son épouse et son cœur se gonfla d'émotion. Rien d'étonnant à ce que son père se fût retrouvé subjugué devant elle, il le comprenait sans peine. Ça ne pardonnait toutefois pas la suite des événements. Rien ne justifiait de faire faner jusqu'à la mort un tel rayon de soleil.

Sa main droite glissa du volant pour se poser sur le manche du couteau. Pour préserver la pureté de cette femme, il allait devoir tuer. L'idée le rendait malade, même avec la promesse d'une belle vie jusqu'à sa mort. Il n'en demeurerait pas moins avec ce meurtre sur la conscience pour toutes ces années, comme une tache d'ombre sur un tableau ensoleillé. Michelle passerait son existence aux côtés d'un assassin, sans connaître la vérité.

— Il doit y avoir un autre moyen ! siffla-t-il, retirant vivement ses doigts de l'arme blanche.

Ses mains serrèrent le volant à s'en faire blanchir les jointures tandis qu'il décélérait, détaillant davantage celle qui se tenait au coin du trottoir dans l'attente. Il se rappelait le moindre détail de la scène jouée des décennies auparavant. Elle arborait cette jolie robe blanche à fleurs rouges qui, sans être provocante, mettait ses courbes en valeur. Elle avait fait remonter sa longue chevelure brune en chignon pour l'occasion, ce qui l'avait surpris à l'époque, la mode étant plus aux crinières volumineuses et bouclées. Pourtant, sa coiffure lui permettait ainsi d'admirer la gracilité de son cou et ses frêles épaules.

— Un vrai bijou..., ne put-il s'empêcher de souffler.

Il se remémora soudainement la discussion qu'avaient eue son père et Otto Schwartz, via la radio portative, pendant que le chef de police se vidait de son sang. Il lui avait confié qu'à la seconde où il avait posé ses yeux sur Michelle, il s'était senti attiré. Déchiré.

Pianotant nerveusement sur le volant, Frank soupira. Donc, s'il ne la rencontrait jamais, il ne glisserait pas dans une spirale infernale... Il n'était pas naïf au point de croire que cela réglerait tous les problèmes de son père. S'il avait pu avoir ce genre de pensées envers Michelle, il y avait fort à parier que l'idée lui eût traversé la tête face à d'autres jeunes filles. Si sa future femme ne se retrouvait plus comme sa première victime, ce serait une autre qui prendrait sa place...

Frank secoua la tête. Chaque chose en son temps. Pour l'instant, la voie à suivre lui semblait claire comme de l'eau de roche : il devait empêcher son père de croiser Michelle. Ainsi, elle éviterait un sort terrible et le conseiller municipal ne tomberait pas sous le joug de pulsions malsaines... du moins pour le moment.

Les grandes lignes de son plan se dessinaient à une vitesse folle dans son esprit, sans lui faire oublier que, pour que le tout fonctionne, cela impliquait pour lui de perdre Michelle. S'il

continuait à la voir, tôt ou tard elle finirait par croiser son géniteur et l'histoire se répéterait, malgré ses efforts.

Elle tourna la tête dans sa direction et aperçut sa voiture. Le reconnaissant derrière le volant, elle transféra son sac à main d'un côté à l'autre et lui adressa un large signe du bras, un sourire éclatant aux lèvres.

Le vieil homme piégé dans le corps de sa jeunesse sentit son cœur se briser à ce spectacle, sachant que, pour le salut de Michelle, il n'y avait qu'un unique choix. Pour sauver son âme sans sacrifier la sienne, il devait renoncer à elle.

Il baissa la tête pour qu'elle ne remarque pas les larmes perlant à ses yeux et appuya fortement sur l'accélérateur, dépassant le carrefour en trombe, plantant là la jeune femme abasourdie.

Le moteur grondait sa désapprobation comme la silhouette en robe courte disparaissait dans le rétroviseur, mais Frank n'en avait cure. Il avait pris la bonne décision. Il ne commettrait aucun crime au nom du Diable, aussi alléchante la récompense eût-elle été. Même si Dieu en personne ne lui avait pas présenté une contre-offre.

— Qu'êtes-vous en train de faire ? tonna le Diable, apparaissant sans s'annoncer sur le siège passager.

Frank ne dut qu'à ses réflexes d'éviter une embardée et de ne pas foncer directement dans le décor sous la surprise.

— Nous avons un marché à honorer je vous signale, continua le visiteur, toujours habillé de son costume chic. Et Michelle faisait partie du scénario, Frank ! Maintenant, à moins que vous ne m'appreniez que vous avez décidé de refroidir votre père avant d'embarquer votre douce, notre relation risque de rencontrer de sérieuses commotions, très cher !

L'homme reprit le contrôle du véhicule, se faisant enguirlander par un conducteur qui roulait en sens inverse. Il se passa nerveusement la langue sur les lèvres, risquant une brève œillade à son passager.

— Changement de plan : je ne le ferai pas, révéla-t-il

simplement.

Le Diable se tassa sur son siège, les traits durcis par le mécontentement.

— Redites ça ? Je dois avoir les oreilles bouchées après avoir passé plus de deux mille ans dans les cendres et les flammes...

— Je ne le ferai pas ! répéta plus fermement Frank, crachant presque les mots. Je refuse votre offre généreuse. Je ne présenterai pas ma copine à mon père et ainsi, ils ne se rencontreront pas. Michelle ne sera pas poussée au suicide et mon paternel ne sera pas tenté. Leurs deux âmes vous échapperont, sans que je souille la mienne d'un meurtre odieux.

— Vous croyez réellement changer le cours des choses en omettant certains gestes ? Il faut savoir se commettre pour chambouler le passé de façon irrémédiable ! Je peux influencer le cours des choses, mais je ne suis pas le maître d'œuvre de la vie. Ni moi, ni Dieu, d'ailleurs ! La fatalité est notre maître à tous, Frank ! Dans cette réalité ou dans une autre !

Un doute sema l'effroi chez l'homme.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien qui ne vous concernera dorénavant, j'en ai bien peur. Je vous ai offert d'être le bras armé qui ferait bifurquer la ligne temporelle, mais vous avez laissé filer votre chance. Il est plus que temps de tirer votre révérence.

— Je meurs dans cette chambre d'hôpital ? souffla Frank.

— Ici comme là-bas, votre vie s'achève, ricana le Diable. Si vous avez donné un sursis aux deux autres, je m'arrangerai pour vous ramener avec moi, d'une manière ou d'une autre...

Le sang de Frank ne fit qu'un tour et tout son corps se tendit.

— Jamais ! Vous n'avez aucun pouvoir sur moi !

— Sur un homme tel que vous, c'est évident, mais je doute qu'un suicidé puisse trouver son chemin jusqu'aux portes du Paradis.

D'un geste de la main, le Diable fit violemment braquer le

volant sur la gauche et coupa un camion qui klaxonna furieusement, s'engageant dans l'avenue perpendiculaire qui menait au pont enjambant la rivière Laurier.

— Vous plaisantez ! Je n'ai aucune intention de me tuer alors que je m'apprête à mourir paisiblement dans mon lit !

— Présentement, vous êtes dans un passé que j'ai recréé spécialement pour vous, espèce de crétin, une bulle hors du temps ! ricana l'autre. Étant l'architecte de cette réalité, j'ai tous les droits sur ceux qui y séjournent...

Frank reporta son attention sur la rue en avant d'eux et vit avec horreur arriver à grande vitesse les garde-fous qui les séparaient d'un plongeon mortel dans les eaux froides.

Avec frénésie, il écrasa la pédale de frein tout en tentant de contrôler la direction, mais rien n'y fit. Il crut entendre une femme crier à sa gauche, sur le trottoir, mais fut incapable de détourner le regard de la barrière bordant la rivière.

L'impact fut brutal et il sentit ses dents s'entrechoquer tandis que son corps était secoué comme une poupée de chiffon. La voiture réussit à arracher deux poteaux métalliques et sauta sans hésitation dans le cours d'eau agité, sous les yeux d'une dizaine de témoins médusés.

Le souffle court, Frank détacha avec des mains tremblantes sa ceinture, tandis que le pare-brise était obscurci par le liquide tumultueux. Sa tête tournait drôlement, l'empêchant de réfléchir de manière cohérente, pendant que le véhicule piquait rapidement du nez et qu'une cascade venait tremper ses pieds.

À ses côtés, le Diable jeta un œil désintéressé à l'extérieur.

— Ça aura été une belle balade, comme dernière sortie..., commenta-t-il sur un ton badin. Dommage que ça doive se terminer sur une note aussi déprimante.

Frank essaya d'ouvrir sa portière, mais la pression la retint de bouger d'un centimètre. Il pouvait toujours rêver de briser une fenêtre, mais...

— Vous allez me ramener à ma chambre d'hôpital ? demanda-t-il en cherchant de quoi frapper la vitre.

Le Diable éclata d'un rire méchant.

— Votre chambre ? Mon pauvre ami, vous n'avez pas encore saisi ? En acceptant mon offre, vous faites partie intégrante de ce passé. Ce n'est pas une mise en scène. Si vous vous en étiez tenu au plan, vous auriez vécu longtemps... avec Michelle à vos côtés. Vous avez fait votre choix.

Frank vrilla son interlocuteur d'un regard brûlant de haine.

— Ma vraie vie... *réelle*... n'est pas ici et vous le savez ! Je ne peux pas mourir ici, je suis déjà en train de périr de vieillesse au moment où on se parle !

— De toute manière, ici ou là-bas, quelle différence après tout ? La mort, c'est partout pareil... Sauf que... ah oui, j'oubliais ! En décédant maintenant, vous ne verrez pas le Paradis comme vous vous y attendiez et toute l'existence que vous vous étiez bâti en fervent fidèle du Seigneur sera effacée comme on nettoie une ardoise d'un coup de brosse. Ce monde que j'ai bâti pour vous, j'en contrôle les règles. Un jeune qui se suicide en se jetant dans les eaux pour mettre fin à ses jours n'est pas digne de faire face à Saint-Pierre, n'est-il pas vrai ?

— C'est un mensonge ! Toutes vos paroles ! s'emporta Frank, cédant à la panique. Vous savez que je ne cherche pas à me tuer !

— Je dois avoir de l'eau dans les oreilles, je n'entends pas bien ce que vous essayez de me communiquer, ricana l'autre.

Désormais, toute la voiture était immergée et Frank sentait l'eau clapoter juste en-dessous de son nombril. Les flots glacés engourdisaient le bas de son corps, mais il n'y prêtait pas garde, son esprit étant ailleurs. L'air lui paraissait soudainement plus rare à mesure que le niveau montait.

— Bien..., fit le Diable, tapotant doucement la surface de l'eau de ses paumes. Je vais vous laisser maintenant, puisque vous recommencez à présenter des signes d'agressivité. Par ailleurs, il ne

vous reste plus beaucoup de temps avant que l'habitacle ne soit totalement englouti. Si je ne dédaigne pas un bon bain, je le préfère en général dans de meilleures circonstances. Je vous attendrai dans les bas-fonds, Frank ! À tout de suite !

— Non ! lança ce dernier en se jetant sur le siège passager, redevenu vide comme par magie.

Il envoya voler une gerbe d'eau qui rebondit sur la portière avant de l'éclabousser en plein visage. Crachant et toussant, il aperçut à travers le pare-brise le fond de la rivière : une forêt d'algues qui ondulaient paresseusement au gré des courants. Un banc de poissons passa au loin sans se soucier de sa présence. Il déglutit avec difficulté.

— Revenez ! s'écria-t-il à l'intention du Diable, qui fit la sourde oreille. Revenez...

Face à une mort horrible, il se mit à pleurer de désarroi, la claustrophobie le gagnant peu à peu. Il sanglota pour Michelle, pour son père. Pour Otto également, qui avait rencontré une fin prématurée. Pour sa vie, finalement volée par le Malin.

Il ferma les yeux et tenta de se représenter le visage de sa belle. Au moins avait-il sauvé son âme des tourments éternels.

Quelques minutes plus tard, lorsque la dernière bulle d'air s'échappa de la voiture, Frank Desroches était déjà mort, s'éteignant par asphyxie aussi doucement que s'il s'était endormi dans un lit d'hôpital.

« Mes très chers frères, mes très chères sœurs... encore une fois, je vous demande de prier pour l'âme de Frank Desroches. Pour qu'il repose en paix, dans la lumière de notre Seigneur. »

Le prêtre acheva sa litanie devant le cercueil, retenu par des barres au-dessus de la fosse qui le conserverait pour les décennies à venir. Autour de l'homme d'église s'était attroupée une petite foule. Certains larmoyaient, d'autres gémissaient, tandis que certains se contentaient de fixer le vide, incapables d'accepter ce qui s'était

passé.

Le vent souffla la robe du célébrant, la roulant entre ses jambes pendant qu'il se signait, avant d'inviter un homme en costume gris-anthracite à déposer une gerbe de fleurs. Le conseiller de la ville – et le père du défunt – Oscar Desroches s'exécuta lentement, laissant ses doigts glisser le long du bois poli avant de reculer de quelques pas. Si l'homme semblait affecté par le décès de son fils, il avait toutefois fait preuve d'une grande maîtrise de ses émotions durant toute la cérémonie.

Il fut accueilli par la main calleuse d'Otto Schwartz, qui lui serra l'épaule en signe d'affection.

— Ça va aller, vieux frère..., murmura le chef de police. On est tous avec toi.

Tranquillement, l'homélie finalement achevée, les gens se dispersèrent, retournant à leur voiture respectives pour se rendre à la salle où les attendait un buffet froid en l'honneur de Frank. Si la perspective de sandwiches aux œufs sans croûtes et de cubes de fromage n'emballait pas spécialement les convives, au moins l'ambiance y serait-elle meilleure que devant la tombe fraîchement creusée.

Tous vinrent présenter leurs condoléances à Oscar, qui se contentait de répondre d'un hochement de tête. Quand Otto partit à son tour, il allait lui emboîter le pas quand une main fraîche sur son bras le retint.

Il se tourna pour découvrir une superbe brunette, toute de noir vêtue. Ses yeux rougis trahissaient sa peine. Elle essuya ses joues en souriant faiblement.

— Nous ne nous connaissons pas vraiment, mais j'étais très proche de Frank, annonça-t-elle d'une voix tremblotante. En fait, il devait passer me chercher le jour où...

Une larme roula jusqu'à son cou avant de se perdre dans le collet de sa robe.

— Où c'est arrivé, acheva-t-elle. Je n'ai toujours pas compris ce qui est arrivé et j'ai à peine réussi à dormir depuis. Je suis Michelle Croisetière...

Ébahi, Oscar ne sut que répondre. Il se sentait hypnotisé par son regard, ensorcelé par sa beauté. À sa vue, un feu s'était allumé au creux de son ventre. Un brasier insoupçonné qu'il apprécia.

— Ce n'est rien..., bredouilla-t-il. Comment auriez-vous pu empêcher ce qui s'est passé ? Nous ne connaissons jamais la véritable raison qui l'a poussé à ça.

Les larmes coulèrent de plus belle sur ses traits délicats.

— Je sais, fit-elle. Je l'aimais, vous savez... et je crois qu'il m'aimait aussi. C'est horrible de ne pas savoir comment notre histoire aurait pu finir. Ni si j'y suis pour quelque chose. Vous ne croyez pas ?

Oscar déglutit.

— Certes... Vous joindrez-vous à nous pour la réception ?

Michelle secoua la tête.

— Je préfère rentrer. Je n'habite pas très loin et j'ai eu suffisamment d'émotions pour aujourd'hui...

— Dans ce cas, laissez-moi vous raccompagner avant que je revienne trouver le reste des invités. C'est le moins que je puisse faire.

Elle lui servit un mince sourire qui lui fit fondre le cœur.

— Très volontiers, acquiesça-t-elle.

Elle le devança sur le sentier vers la sortie du cimetière avec un dernier regard vers le cercueil. Oscar lui emboîta le pas. Marchant à sa suite, il eut tout le loisir de détailler sa silhouette des pieds à la tête, appréciant ses courbes et son charme, même à travers sa peine.

« Aussi belle que Charlène », pensa Oscar en songeant à sa défunte épouse.

Avant qu'il puisse l'empêcher, il sentit une érection tendre son pantalon et il tenta, en vain, de se changer les idées. Prenant les

devants, il lui indiqua sa voiture et déverrouilla les portières. En homme galant, il lui ouvrit en espérant qu'elle ne baisse pas les yeux sur son entre-jambe. Elle le remercia faiblement et il profita de sa proximité pour humer son parfum discret. Son cœur n'en battit que davantage et il contourna le capot, se forçant à marcher normalement.

Il s'installa derrière le volant et se tourna vers sa jeune passagère.

— Ne vous en faites pas pour Frank... Là où il est, je suis certain qu'on prendra bien soin de lui. Quant à moi, je prendrai soin de vous, fit-il en posant sa main sur la cuisse de Michelle.

Cette dernière frémit au contact déplacé, soudainement mal à l'aise. Figée, ne sachant comment réagir, elle n'esquissa pas un geste pour déloger les doigts d'Oscar, se contentant de fixer le paysage en hochant la tête nerveusement.

L'homme démarra en trombe et ils partirent, laissant le corps de Frank derrière, dans sa dernière demeure. Lorsque le véhicule disparut de la vue, un homme en costume chic apparut de l'arrière un chêne vénérable, entre deux tombes. Tenant nonchalamment une coupe de vin rouge dans sa main droite, il franchit sans se presser la distance qui le séparait du cercueil et vint s'appuyer sur la pierre tombale, buvant une gorgée d'un air absent.

— Qu'est-ce que je vous disais, Frank..., fit le Diable en s'adressant au cadavre qui gisait à l'intérieur de la bière. Dans la réalité qu'on connaît tous et même dans cette bulle que j'ai créée pour vous, l'histoire suit son cours... Je veux dire... On a beau faire des pieds et des mains... pour finir, la fatalité règne sur nous tous, très cher.

À propos de l'auteur



C'est dans la petite ville de Mont-Laurier, dans le nord des Laurentides, qu'Éric Thériault commence à écrire alors qu'il est sur les bancs d'école au secondaire, remplissant des cahiers Canada. Très rapidement, il s'amuse à goûter à plusieurs styles, dont la science-fiction et le mystère. Il finit par être séduit par le genre littéraire de l'horreur et passe du côté obscur en commençant à rédiger des nouvelles et des romans, plus noirs et sanglants.

Aujourd'hui, il participe à de nombreux projets, tels les *Recueils maudits* ou des défis, comme *Raconte-moi ton objet*, qu'il organise chaque année sur les réseaux sociaux.

Chez le même éditeur,
découvrez :



Tricia Lauzon :

Kaitlyne la Protégée et le mystérieux pouvoir,
La descendance interdite 1 (2019)

Kaitlyne la Protégée et la véritable mission,
La descendance interdite 2 (2020)

Adalyne de Garçois et l'enlèvement,
La descendance interdite 3 (2021)

Adalyne de Garçois et la foudroyante colère,
La descendance interdite 4 (2022)

Késya du Mythandor et la sorcière,
La descendance interdite 5 (2023)

Les amoureux maudits (2024)

Supranormaux 1, Ava au Baskatong (2024)

Supranormaux 3, Ava et l'Halloween (2025)

Pour le plaisir... de découvrir (2025)

Francine Guénette :

Sur les traces de Jean Guénet (2019)

Justine Fortin :

Monstres (2020)

Folies du cœur (2021)

Monstres : Dre Flamant (2024)

Yves Déry :

Caméléon (2022)

Françoise Pascals :

Légendes inventées et histoires presque vraies (2021)

Marc Laurin :

Le sourire (2021)

Éric Thériault :

Le jardin des morts, ZMTL 1 (2021)
Le quartier des morts, ZMTL 2 (2022)
Le centre-ville des morts, ZMTL 3 (2024)
Jusqu'à ce que la mort nous sépare (2025)

Pierre Cusson :

Jeu d'indices (2021)
L'ange purificateur (2023)

Danielle Charland :

La main sur les yeux (2022)
Un trou dans le temps (2023)

Pascale Dupuis Dalpé :

ONI : L'anomalie de la mer Baltique (2022)
ONI : Huis Clos (2022)

Nancy Reid :

Ruby-des-Ruisseaux 1, Le salon de thé (2022)
Ruby-des-Ruisseaux 2, Le magasin général (2023)
Ruby-des-Ruisseaux 3, Le manoir (2024)
Ruby-des-Ruisseaux 4, L'auberge les Lupins (2025)

Jessy Riendeau :

Les trèfles se chassent en avril 1, Intense (2022)
Les trèfles se chassent en avril 2, Vert (2023)
Les trèfles se chassent en avril 3, Trois (2024)
Les trèfles se chassent en avril 4, Chemin (2024)

Martin Bourassa :

Les Chrononautes 1, Futur incertain (2023)

Lydia Lagarde :

Les Rebelles de la deuxième terre (2023)
La Rebelle de l'Armada (2024)
Les Rebelles de la capitale (2025)

S.P. Jeanne :

L'Émissaire 1, Face à son destin (2024)

L'Émissaire 2, Dans les griffes du corbeau (2025)

Julie Cyr :

Supranormaux 2, Gaby et la bête (2024)

Supranormaux 4, Gaby et le cauchemar (2025)

Michel Bélisle :

Droit au but (2025)

Caroline Paquin :

La conquête de Napoléon (2025)

Ariane Robillard :

La veuve noire (2025)

William Descoteaux :

Angérium 1, Élimination (2025)

